



## MÉMOIRE DE TRADUCTION

Shirley Jackson, *The Bird's Nest*

Muriel Georges, Master 2 Traduction  
Directrice de mémoire : Martine Chard-Hutchinson  
Tuteur : Jean-Daniel Brèque

# Remerciements

Je souhaite remercier Martine Chard-Hutchinson, qui m'a accordé sa confiance pour le choix du sujet.

Je remercie également mon tuteur, Jean-Daniel Brèque, avec qui j'ai eu un grand plaisir à travailler. Sa rigueur, son professionnalisme et sa disponibilité m'ont permis de donner le meilleur de moi-même tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Merci à Nathalie, qui m'a relue malgré les délais serrés.

Et enfin, merci à tous les professeurs et à mes camarades de classe, avec qui j'ai passé deux années très enrichissantes dont le présent travail est l'aboutissement.



**SOMMAIRE**

INTRODUCTION	5
COMMENTAIRE DE TRADUCTION	11
TRADUCTION	25
PROJET DE TRADUCTION	172

# Introduction

*“Shirley Jackson wrote in two styles. She could describe the delights and turmoils of ordinary domestic life with detached hilarity; and she could, with cryptic symbolism, write a tenebrous horror story in the Gothic mold in which abnormal behavior seemed perilously ordinary.”*

Notice nécrologique du New-York Times datée du 10 août 1965.

En entrant en deuxième année de master, j'étais impatiente de pouvoir enfin m'atteler à la traduction littéraire, celle qui m'intéresse le plus. Le choix de l'œuvre, à la fois excitant et compliqué, ne s'est pas fait en une seule fois. L'année dernière, j'avais traduit un essai sociologique sur les légendes urbaines aux États-Unis, et j'ai décidé de rester dans le même univers en traduisant une œuvre relevant du fantastique, et en particulier de l'épouvante. J'ai donc commencé mes recherches par des auteurs américains, et surtout ceux qui avaient été édités en France dans la collection « Terreur » chez Pocket entre 1988 et 2003, où la collection est arrêtée. Je savais alors que certains des auteurs traduits pour cette collection avaient été ensuite oubliés, et les traductions s'étaient arrêtées avec la collection. L'un de ces écrivains était Shirley Jackson, dont le roman *Maison hantée* m'avait beaucoup marquée à l'époque. Après avoir pensé à des auteurs tels que Michael McDowell et Charles de Lint, je me suis arrêtée sur le choix de Shirley Jackson, dont les trois premiers romans n'ont jamais été traduits en français. Dans son roman *Maison hantée*, j'avais aimé son fantastique discret, intimement lié à la psychologie des personnages. J'ai parcouru les premières pages de chacun des trois premiers romans réunis dans une seule édition et jeté mon dévolu sur le troisième, *The Bird's Nest*. Le sujet m'a aussitôt intriguée, et l'aspect effrayant de cette histoire qui en l'occurrence n'est pas fantastique m'a immédiatement séduite.

Inspiré d'une histoire vraie, le roman relate l'histoire d'Elizabeth Richmond, une jeune femme introvertie, timide à l'excès, qui semble dépourvue de personnalité propre. Elle est employée administrative au musée local et vit chez sa tante, sa seule parente après la mort de sa mère. Mais ce personnage à première vue sans profondeur va connaître une dissociation de la personnalité : celle-ci va se scinder en trois parties distinctes, phénomène que le lecteur ne comprend qu'au deuxième chapitre, lorsque le médecin psychiatre d'Elizabeth le découvre lui-même.

L'œuvre ne me semblait pas facile à première vue, car le style est très marqué et la syntaxe des phrases assez difficile à cause de leur longueur et de leur complexité. Le sujet même, le fait que l'histoire se déroule dans les années cinquante, sont autant d'éléments étrangers. J'ai donc entouré la rédaction de ce mémoire de lectures variées, allant du livre de Morton Prince, *The Dissociation of a personality*, qui a inspiré le roman, à un dictionnaire de comptines anglo-saxonnes (dans l'extrait que j'ai traduis, on en trouve trois), en passant par la relecture de nouvelles de l'auteur pour mieux m'imprégnier de son univers.

Le travail de traduction en lui-même s'est avéré plus difficile que je ne l'avais d'abord soupçonné. Souhaitant d'abord respecter la syntaxe de la phrase anglaise qui dans le premier chapitre donne l'effet d'un discours monotone et dans le deuxième, celui d'un journal où l'on note ses pensées au fur et à mesure, je me suis très vite retrouvée confrontée aux maladresses et aux lourdeurs résultant du calque. Il m'a fallu donc prendre du recul et souvent, choisir la reformulation et une ponctuation différente. J'ai dû également procéder à quelques recherches en raison des références littéraires évoquées (les comptines, l'œuvre de Thackeray, l'essai de Morton Prince). En ce qui concerne les comptines, étant intégrées au texte même, je n'ai eu d'autre choix que de tenter la traduction, ce qui était particulièrement périlleux. Enfin, le premier et le deuxième chapitres se sont avérés très différents tant d'un point de vue stylistique que du point de vue de la tonalité. Il s'est agi d'un exercice de style.

La particularité des écrits de Shirley Jackson est d'adopter un style assez plat, et de perdre le lecteur dans des banalités, en bref, de tout faire pour instaurer un climat de normalité qui est soudainement brisé par l'intrusion d'une faille dans le réel, et bien souvent, on ne sait si cette faille provient seulement des perceptions du personnage, ou bien si la réalité n'est pas ce qu'elle semble être. C'est là-dessus que repose son fantastique mais aussi l'identité si particulière de ces textes, qui laissent souvent une impression de malaise. Il est difficile d'identifier exactement à quoi tient cet effet, et il est parfois délicat de le reproduire en traduisant, car chaque mot, chaque phrase, sont rédigés pour produire cet effet. Par ailleurs, on décèle aussi de nombreux clins d'œil, des moments où l'on sent la voix de l'auteur percer dans le récit. Ainsi,

le style est à l'image de la description que donne le New-York Times de son œuvre, toujours dans l'oscillation entre l'angoisse et l'humour, et jouant avec l'ambiguïté.

Je savais déjà, au travers de ces deux ans de formation, par les comparaisons de traduction que nous avons effectuées en cours et par mes propres travaux, que le calque était rarement une bonne stratégie. Cependant, en travaillant sur ce mémoire, j'ai non seulement compris pourquoi il ne fonctionnait pas, mais pourquoi il demeurait aussi tentant pour le traducteur. En effet, il offre une garantie – bien qu'illusoire, comme on s'en aperçoit par la suite – de ne pas trahir le texte et de conserver ses effets. En fait, on doit procéder à une analyse de fond pour saisir les intentions littéraires du texte. Comme le dit Umberto Eco, on doit choisir des niveaux d'interprétation que l'on estime pertinents : « Le traducteur doit décider du niveau (ou des niveaux) de contenu que la traduction doit transmettre. En d'autres mots, il doit décider si, pour transmettre la fabula « profonde », il peut altérer la fabula « de surface ». »<sup>1</sup> Car la syntaxe résiste au calque, et si on plaque une structure de langage d'une langue à l'autre, on obtient des maladresses et des lourdeurs, et on se retrouve finalement à faire exactement ce que l'on voulait éviter : trahir le texte.

J'ai appris une autre chose en effectuant ce travail : il est capital de bien saisir les enjeux de texte que l'on souhaite traduire, et de le connaître en profondeur. Une analyse de l'œuvre, de la manière dont elle est structurée, et dont elle produit ses effets, permet de mieux comprendre sa mécanique et par conséquent, de mieux la traduire. Ainsi, même si j'ai travaillé sur des extraits, je me suis référée à l'ensemble du roman pour éclaircir certains points et tenter de comprendre les intentions du texte.

Pour terminer cette introduction, il me reste à commenter le choix des extraits. Si je n'avais pas été contrainte par la longueur imposée, j'aurais traduit entièrement les deux premiers chapitres. Mais j'ai dû opérer une sélection, et j'ai choisi de traduire presque en entier le premier chapitre, très représentatif du style de Jackson, et que je trouve à la fois inquiétant et intrigant. J'ai simplement laissé de côté la dernière scène, moins importante pour l'intrigue. Pour le deuxième chapitre, j'ai commencé la traduction juste avant le moment où la troisième personnalité d'Elizabeth entre en

---

<sup>1</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose*, [2003] trad. de l'italien par Myriam Bouzaher, 2006, p. 182

scène, car d'un point de vue dramatique, c'est le moment le plus intéressant, celui qui a le plus de répercussions sur la suite du roman.

L'un des romans de Shirley Jackson, *We Have Always Lived in the Castle*, vient d'avoir été retraduit pour les éditions Rivages. J'espère que cela ouvrira la porte à une redécouverte de cette auteure en France, et avoir ainsi l'opportunité de poursuivre mon travail après l'obtention de mon diplôme !



## Commentaire de traduction

« *La fidélité est plutôt la conviction que la traduction est toujours possible si le texte source a été interprété avec une complicité passionnée, c'est l'engagement à identifier ce qu'est pour nous le sens profond du texte, et l'aptitude à négocier à chaque instant la solution qui nous semble la plus juste. Si vous consultez n'importe quel dictionnaire italien, vous verrez que, parmi les synonymes de fidélité, il n'y a pas le mot exactitude. Il y a plutôt « loyauté, honnêteté, respect, piété.* »<sup>2</sup>

Umberto Eco, *Dire presque la même chose*

C'est avec la même acception du terme « fidélité » que j'ai effectué cette traduction. Quand on traduit un texte littéraire, de nombreuses questions se posent, notamment celle de l'adaptation. On pense aux approches ciblistes et sourcières de la traduction. Je pense qu'aucune n'est vraiment la bonne, et il faut choisir à chaque instant la manière dont on va faire passer le message d'une langue à l'autre ; si l'on va rester proche du texte anglais du point de vue de la syntaxe ou du vocabulaire, ou au contraire s'en éloigner. Quel que soit le choix que l'on fasse, il doit être réfléchi et pouvoir se justifier. Dans ce commentaire, je vais ainsi tenter d'expliquer comment ma traduction a oscillé entre proximité et éloignement par rapport au texte original, et pourquoi. En effet, avec David Bellos, on peut se demander : « Un nouveau roman étranger en traduction devrait-il se conformer à la manière et au style d'un prosateur déjà connu dans la langue cible ? »<sup>3</sup> Doit-on « conformiser » le texte par rapport à des normes langagières françaises ? Sans aller aussi loin, j'ai surtout cherché à produire un texte qui se lise sans accrocs, tout en essayant de conserver le plus possible les particularités stylistiques du texte original.

Mais avant d'en arriver à ces conclusions, je me suis d'abord confrontée aux difficultés de la traduction, et j'ai d'abord dû comprendre où elles se trouvaient afin de déterminer la manière dont je devais les contourner. Et c'est en effectuant ce travail d'analyse que j'ai réfléchi à ce fameux « sens profond » dont parle Eco.

---

<sup>2</sup> Trad. de l'italien par Myriam Bouzaher, éd. Grasset, 2007, p. 435

<sup>3</sup> Extrait de [\*Le Poisson et le Bananier. L'histoire fabuleuse de la traduction\*](#), traduit par Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 2012 (chapitre 27, p. 311-319).

## Monotonie stylistique et effets d'accumulation

*The Bird's Nest* est un texte difficile dans le sens où le style est peu normatif, comme nous allons le voir, et où c'est un texte psychologique et d'ambiance. On est aussi parfois dans la satire comme on le verra également, bien que celle-ci demeure discrète et parfois difficilement repérable. Le non-dit et le sous-entendu sont monnaie courante, ce qui peut parfois poser problème à la compréhension.

La principale difficulté du texte réside à mon sens dans sa syntaxe, en quelques sortes résistante à la traduction. La parataxe domine, dans des phrases qui multiplient les propositions juxtaposées ou coordonnées. Cela donne lieu à un effet d'accumulation difficilement soutenable en français, notamment à cause de l'abondance d'adjectifs – on en trouve souvent deux ou trois coordonnés – et d'adverbes qui viennent encore ajouter à la longueur et à la quantité d'informations données en une seule phrase. J'ai tenté de respecter autant que possible ce choix stylistique dans le premier chapitre parce qu'il participe à créer un effet de discours bourdonnant, monotone, visant à endormir le lecteur : le basculement dans la folie du personnage n'en est que plus brutal. Prenons l'exemple d'une phrase qui m'a particulièrement posé problème : "From where she sat Elizabeth could see her own reflection in the polish of the grand piano, and sparks from her own face glancing off the cut glass bowl of wax fruit, and glitters when she moved her hand, flashing and glinting, from the gilt mirror over the marble mantel and the glass beads on the lampshade and Mr. Arrow's cuff links and the painted jar on the table, kept always full of sugared almonds." On a ici un effet d'accumulation, peu de verbes. Pour traduire cette phrase, j'ai mis des liens logiques afin de donner un aspect chronologique et progressif. J'ai mis un ordre dans la succession des effets visuels, qui n'est pas forcément présent dans le texte anglais. L'autre difficulté est justement de traduire ces effets visuels : l'anglais possède en effet une certaine richesse de vocabulaire quant à la lumière et à la manière dont elle se reflète. Dans cette phrase, on a ainsi « sparks », « glancing », « glitters », « flashing », et « glinting ». Il faut donc trouver un vocabulaire adéquat et souvent, modifier les tournures. C'est une description, on a une énumération d'objets, chacun étant caractérisé. On peut voir dans ma traduction qu'il y a un très net étouffement : « Depuis son fauteuil, Elizabeth pouvait observer son reflet sur le vernis du piano à queue, ainsi que des fragments de

son visage qui ricochaient sur le verre taillé du bol contenant des fruits en cire. Quand elle bougeait la main, il y avait des scintillements lumineux, brefs et brillants, qui naissaient dans le miroir doré et rebondissaient sur le manteau en marbre de la cheminée, puis sur les gouttelettes de verre qui décoraient l'abat-jour, les boutons de manchette de Mr. Arrow, et enfin, sur le grand vase peint sur la table, toujours rempli d'amandes enrobées de sucre. » Il m'a aussi fallu faire deux phrases au lieu d'une, afin d'éviter la lourdeur d'une trop longue phrase contenant trop d'éléments disparates.

Très souvent, j'ai rencontré des phrases dont la syntaxe était fragmentée, avec des éléments solidaires séparés par des compléments insérés entre eux, et il n'a pas toujours été possible de garder ces structures, et la plupart du temps, ce n'était d'ailleurs pas souhaitable, peut-être en raison d'une rigidité plus importante de la syntaxe française. Dans cette phrase par exemple : "There was nothing of harmony, nothing of humor, in the Arrow's way of life; there was everything of compromise and yet, comfortably, a kind of deep security in the unmistakable realization that all of this belonged without dispute to the Arrows, was unmovable and after a while almost tolerable, and was, beyond everything else, solid." La première difficulté réside dans la répétition du « was », et on voit bien dans la seconde partie de la phrase que le sujet est complètement désolidarisé du verbe : « a kind a deep security » est éloigné du verbe « was ». D'autant que le verbe est répété, et donc encore plus éloigné, à la fin de la phrase. Dans ce genre de phrase, le calque s'avère absolument impossible et il faut procéder à une refonte de la phrase. Dans ma traduction, cela donne : « Dans le mode de vie des Arrow, il n'y avait aucune harmonie, aucun humour, tout y était compromis ; et pourtant, on conservait toujours une agréable sensation de sécurité à l'idée que tout ceci leur appartenait sans conteste, et cette impression, à laquelle on finissait par s'habituer, était avant tout solide. » On voit que j'ai utilisé une tournure impersonnelle en « on » afin de contourner la difficulté posée par « was ». J'ai dédoublé le sujet et le verbe, sans quoi la syntaxe aurait été complètement bancale.

## Une conscience fracturée

Le chapitre qui ouvre le roman commence par une description plutôt étrange. Le texte nous donne en effet l'image surréaliste d'un musée qui pencherait sur le côté comme la tour de Pise, ce qui conduit les employés à travailler et à se déplacer sur un sol en pente. L'image est cocasse, à la fois inquiétante et humoristique. On voit très vite, comme nous l'indique le texte, que ce basculement est symbolique de l'état mental du personnage principal. En fait, une fois qu'on a lu le chapitre en entier, on est en droit de se demander si ce phénomène existe réellement, ou bien s'il est né de l'imagination d'Elizabeth. C'est d'ailleurs probable, si l'on en croit l'indice donné en fin de roman, lorsqu'Elizabeth, guérie, revient au musée pour revoir l'endroit où elle travaillait. Elle parle avec une nouvelle employée dans son ancien bureau, et lui dit : « "Once there was a big hole in that wall. It went right down through the whole building.

“A hole?” said the girl. “In the wall?” »

Sachant qu'il s'est déroulé près d'un an entre le début et la fin du roman, il est peu probable qu'il ne demeure aucune trace de ce trou. Cette scène est donc importante d'un point de vue symbolique, mais elle « plante le décor » également. On comprend d'entrée que l'on se trouve dans un texte ambigu, codé.

Dans le deuxième chapitre, le docteur Wright prend soin d'expliquer et de commenter méthodiquement les événements, ce qui tranche avec le premier chapitre, où les événements sont presque dissimulés dans le fil de la narration. Et les explications possibles aux phénomènes étranges qui se produisent (le musée qui penche de côté, les pertes de conscience d'Elizabeth) demeurent dans le sous-entendu, et doivent être cherchées par le lecteur lui-même. On voit notamment dans la scène chez les Arrow qu'un certain nombre de sujets ne sont jamais abordés frontalement, comme tout ce qui concerne les relations de la jeune Elizabeth avec les hommes. Le sexe est un sujet tabou. Il faut donc choisir des termes vagues, adapter la ponctuation.

La difficulté, c'est également de traduire ce glissement, ce changement de temporalité, les "black-out" d'Elizabeth qui perd complètement le contact avec son environnement. Son autre personnalité, dont on ne peut que soupçonner l'existence, prend le contrôle sans prévenir, instaurant une rupture dans la continuité de la narration et dans le bourdonnement répétitif de ce discours creux. Cependant, la voix

de l'auteur semble parfois intervenir pour nous prévenir, par un réseau d'indices, que la réalité de la fiction se fissure, pour nous laisser entrapercevoir une nouvelle fiction, une réalité qui est aussi inaccessible au lecteur qu'à Elizabeth, lesquels sont tous les deux censés être plongés dans le même état de stupeur et d'incompréhension lorsque l'inexplicable, et surtout ici l'inexpliqué, surviennent. Partant du principe que l'ambigüité du texte à ce propos était voulue, je n'ai pas changé le texte dans sa structure, notamment dans la disposition des paragraphes, ou cherché à expliciter. Ainsi, la scène chez les Arrow paraît particulièrement surréaliste, puisque l'on suit une conversation entrecoupée par les pertes de conscience d'Elizabeth, mais j'ai cherché à conserver autant que possible l'ambigüité des propos et de la situation.

### Personnages et tonalités

Une particularité stylistique du roman réside dans l'abondance des répétitions. J'ai tenté de les reproduire lorsqu'elles étaient tolérables, mais il m'a fallu en supprimer un certain nombre, notamment la répétition des prénoms, qui ne passe pas en français. Ces répétitions sont importantes pour souligner l'aspect vide et monotone de la vie d'Elizabeth, qui semble accomplir tous les gestes quotidiens de manière absente, sans y penser. Mais là encore, dans certains passages, il était impossible de garder autant de répétitions que dans le texte anglais. Par exemple, dans ce passage :

“She unlocked the door with her key, glanced at the hall table to see if her aunt had left any message, and into the living room to see if her aunt had got home, then went upstairs to her own room, where she hung her hat and coat carefully in the closet, took off her good shoes and put on sensible slippers, got a chair to stand on to reach the closet shelf, and took down the red cardboard valentine box which had held chocolates on her twelfth birthday. She carefully set the box down on her bed, put the chair back where it belonged, and sat down on the bed with her pocketbook and read it again, then folded it and slipped it back into its envelope, addressed so untidily to miss elizabeth richmond, owenstown museum. Then she opened the box and took out the other letter inside; this one was substantially older.”

Ces passages narratifs où l'on décrit une succession d'actions sont toujours délicats à traduire. Ici, la répétition de « aunt » au début, puis de « box » et de

« chair », ainsi que l'abondance de verbes donnés à la suite posent problème. Pour moi, la solution a consisté à couper la phrase, afin de laisser respirer le texte, et qu'il soit plus fluide à la lecture, et de supprimer les répétitions paraissant inutiles.

Dans le deuxième chapitre, on retrouve les mêmes caractéristiques stylistiques, mais la tonalité change radicalement. En effet, il ne s'agit plus d'un narrateur omniscient, mais d'un récit à la première personne. C'est le journal du docteur Wright, qui relate sa rencontre et son travail avec Elizabeth. Et pourtant, il comporte également un certain nombre de répétitions, qui ne trouvent pas la même justification que dans le premier chapitre, et peuvent même s'avérer gênantes par rapport aux prétentions littéraires du narrateur. Je n'ai pas traduit le début du chapitre, mais il peut être intéressant de s'y référer pour mieux saisir le « genre » du texte (car on a effectivement deux genres différents d'un chapitre à l'autre). Dans l'introduction de ce chapitre, le docteur Wright présente son sujet et son auteur, annonçant ses intentions et se plaçant sous l'égide à la fois littéraire et spirituelle de Thackeray. En voici un extrait :

“I make no excuses or apologies for my medical views, although perhaps my literary style will leave something to be desired, and I preface this account by saying, as I have said for forty years or more, that an honest doctor is an honest man, and considers his patient’s welfare before the bills are sent in. My own practice has dwindled because most of my patients are dead—(that is another of my little jokes, and we’ll have to get used to them, reader, before you and I can go on together; I am a whimsical man and must have my smile)—naturally, because they grew old along with me, and I survived ’em, being a medical man.”

Le ton est donné la pointe d'humour noir du gentleman à l'ancienne, qui s'identifie à un écrivain représentatif de l'humanisme, de l'humour et de la satire, et dont les œuvres sont empreintes d'un certain moralisme :

“Thackeray says somewhere (and I had my finger on it not two days ago, somewhere in *Esmond*, anyway) that a man’s vanity is stronger than any other passion in him; I’ve read that twenty times and more in as any years, and I daresay a good writer is much the same as a good doctor; honest, decent, self-respecting men, with no use for fads or foibles, going on trying to make our sensible best of the material

we get, and all of it no better and no worse than human nature, and who can quarrel with that for durable cloth? And yet, along with Thackeray, I have my prides and my little passions, and perhaps fancying myself Author is not the least of them.”

Le narrateur passe ainsi une sorte de pacte avec le lecteur, en s’engageant à dire la vérité, et en annonçant explicitement ses ambitions littéraires.

Ces remarques sont intéressantes pour nous parce qu’elles nous permettent de mieux identifier le style et la tonalité de ce deuxième chapitre. L’expression est raffinée, la satire est souvent proche, et le discours s’adresse explicitement au lecteur qui est convié plusieurs fois à exprimer son opinion, ce qui renvoie à une tradition littéraire des plus classiques.

### Personnages et niveaux de langue

En termes de traduction, une des difficultés est donc de restituer cette voix posée, élégante, cultivée. Ce qui ne l’empêche pas, comme on l’a dit, de s’adonner lui aussi aux répétitions. La question est alors : faut-il les conserver ? Faut-il « améliorer » le texte ? Là encore, j’ai pris le parti non pas d’améliorer le texte, mais de le rendre le plus agréable possible à la lecture, sans s’écartier des « intentions » du texte. C’est dans cet esprit que j’ai tenté de conserver le plus possible la structure et la longueur des phrases, puisqu’on est dans un genre particulier, celui de l’écriture de soi. On est ici dans le journal, ce qui signifie une présence importante de l’énonciateur dans son discours. On trouve donc beaucoup de verbes traduisant une opinion, ce qui implique généralement en français l’utilisation de propositions subordonnées en « que ». Par exemple, « je pense que », « je crois que »... Ces formulations deviennent facilement lourdes, sans compter le fait que les phrases, comme dans le premier chapitre, demeurent longues et chargées en informations. On a pu voir par exemple dans la dernière citation une seule phrase qui se prolonge sur six lignes. Cette présence de l’énonciateur est également visible dans l’expression qui, quoique élégante, traduit le mouvement de la pensée, avec sa liberté, ses détours, ses approximations, rajouts, corrections. Ce type de syntaxe libre et relâché est toujours un peu délicat à traduire, il faut être aussi souple que la phrase anglaise, ce qui peut conduire à s’éloigner considérablement du texte anglais. Par exemple, dans cette

phrase : “Perhaps my numerical system was at fault, perhaps was I too persuaded of my belief that we could slough off the paralyzing past and bring back Miss R. as R2, perhaps the rarity of the case and the horrid aspects of it slowed down my usually acute perceptions—it was, at any rate, quite some time before I, dreaming over my comfortable fire at home, half-asleep with my book fallen to the floor and the first intimations of dream touching me—it was not until then, some time later, that I first recognized what I should have known at once, and saw through to the correct diagnosis of Miss R.’s case.”, le docteur énumère ses hypothèses, puis reprend le cours de son récit, avant d’insérer des éléments de cadre, d’ajouter une remarque, puis, enfin, de donner l’information principale de la phrase, rejetée à la fin. Là encore, ma solution a d’abord consisté à couper la phrase anglaise. J’ai également ajouté un élément qui n’était pas présent dans le texte anglais afin que le texte soit plus compréhensible :

« Peut-être mon système numérique était-il fautif, peut-être étais-je influencé par ma conviction que nous pouvions nous débarrasser de ce lourd passé et ramener Miss R. sous la forme de R2, ou peut-être la rareté du cas et l’horreur de certains de ses aspects émoussaient mes perceptions d’ordinaire si affûtées ; toujours est-il qu’il s’écoula une longue période avant que la vérité ne m’apparût. Un soir, je rêvassais chez moi devant un confortable feu de cheminée, à demi-assoupi ; mon livre avait glissé sur le sol, et les premières suggestions du rêve effleuraient mon esprit. Un moment plus tard, je réalisai enfin une chose dont j’aurais dû m’apercevoir immédiatement, et je vis avec clarté comment diagnostiquer le cas de Miss R. »

On voit que j’ai dû réorganiser le texte. Il était impossible de conserver la syntaxe qui éloigne considérablement le verbe de son sujet « I ». J’ai ajouté « avant que la vérité ne m’apparût », et la suite du texte apparaît ainsi comme une explication de cette déclaration. Mais dans un passage comme celui-ci : “There was color in her cheeks at this next visit, and she reported, almost chattering, that not only had she slept well and without waking during the two nights but that (as I had suggested to her in hypnosis) her appetite had improved and her headache, which had troubled her intermittently for the past several years and almost constantly for the last few months, had vanished for the whole of the previous day and had only returned briefly this morning, and disappearing by breakfast-time; this did much to confirm, of course, one of my beliefs about the headache and the backache and the appetite being all

outgrowths, as it were, of the insomnia, and I had great hopes of all of these symptoms clearing away readily as Miss R. rid herself of the extreme fatigue from which she suffered.”, j’ai pris le parti de tenter de suivre le mouvement de la phrase anglaise, de manière à conserver l’aspect journal. Voici ce que cela donne : « Elle avait bonne mine ce jour-là, et rapporta, presque en bavardant, qu’elle avait non seulement bien dormi sans s’éveiller une seule fois au cours des deux dernières nuits, mais que (comme je le lui avais suggéré sous hypnose) son appétit s’était amélioré et le mal de tête qui l’avait dérangée occasionnellement durant ces dernières années et presque constamment ces derniers mois, s’était évanoui toute la journée de la veille et n’était réapparu que brièvement ce matin, pour disparaître au petit-déjeuner ; cela confirmait tout à fait, bien sûr, ma conviction que ces maux de tête, de dos, ainsi que son manque d’appétit, résultait de l’insomnie, et j’entretenais l’espoir fervent que ces symptômes disparaîtraient dès lors que Miss R. se serait débarrassée de la fatigue extrême dont elle souffrait. »

Autre nouveauté du chapitre, les dialogues sont plus nombreux, et, comme ils résultent des notes du docteur, ils sont livrés de manière plus brute, un peu à la manière d’un dialogue théâtral, avec d’ailleurs des indications sur le ton et les gestes comparables à des didascalies. Une fois que les personnages m’ont paru familiers, il m’a semblé assez aisément de traduire ces dialogues, dont le style est finalement moins complexe que celui du récit.

Le niveau de langue doit donc s’adapter au style, et c’est la raison pour laquelle j’ai choisi d’utiliser le subjonctif imparfait pour ce deuxième chapitre, ce que je n’ai pas fait pour le premier. Cela a également l’avantage de marquer la différence entre les deux chapitres. Ce choix ne s’est pas fait immédiatement, en fait, j’ai testé le subjonctif présent et imparfait avant de me décider. Dans le premier chapitre, le subjonctif imparfait, vieilli, a tendance à alourdir le texte, tandis que dans le deuxième, dans ce cadre, il ne paraît pas déplacé.

La question du niveau de langue se retrouve dans le choix du tutoiement ou du vouvoiement et de l'idolecte de chacun des personnages, qu'il convient de bien cerner pour faire les bons choix. Dans le premier chapitre, il m'a fallu trouver la tonalité adéquate pour les dialogues avec tante Morgen. J'ai choisi de rester dans une expression assez neutre, sans pousser trop la familiarité, qui détonnerait avec l'ambiance générale du texte dont le récit se déroule dans des milieux plutôt bourgeois de l'Amérique des années cinquante. Mais il faut tout de même souligner l'aspect un peu brutal de la manière de s'exprimer de tante Morgen, qui a son franc parler et qui n'aime pas s'embarrasser de formalités. Cela s'exprime notamment par l'attitude du personnage, j'ai donc travaillé les verbes déclaratifs qui sont tout aussi importants que la réplique elle-même pour rendre compte du ton employé. Quant aux Arrow, il était important de travailler leur parler bourgeois, aussi j'ai accentué sur la banalité, les politesses, les formules toutes faites. Et pour les dialogues entre les Arrow et les Morgen, j'ai choisi le tutoiement pour une raison simple : à la fin du roman, il est dit que tous les trois se connaissent depuis l'enfance, aussi il semble improbable qu'ils se vouvoient. Cependant, Elizabeth les vouvoie parce qu'il semble que tous la considèrent comme une enfant, le fait qu'eux la tutoient montre bien ce rapport de force.

### Betsy

Le personnage de Betsy est insaisissable, à la fois enfantin et démoniaque. En fait, elle apparaît d'abord purement démoniaque, puis se transforme à mesure que le regard du docteur sur elle change, pour la considérer comme une enfant qui resterait effrayante. Elle utilise un vocabulaire bien à elle, réutilise les mêmes expressions, en invente certaines, et mêle parfois à son discours des morceaux de comptines populaires. Et parmi les comptines, on trouve évidemment celle qui donne son titre au roman. On compte trois comptines évoquées dans le texte, que j'ai toutes trouvées répertoriées dans le dictionnaire Oxford. Mais certaines sont également présentes dans *Mother Goose in Prose* de Frank Baum, un livre qui, bien que moins connu que son *Magicien d'Oz*, figure parmi les classiques de la littérature jeunesse américaine. Aussi, la référence doit être bien plus perceptible pour un lecteur américain qu'un lecteur français. Il n'y a pas vraiment d'équivalent français à ses comptines, et

d'ailleurs, il serait absurde d'en placer un, puisque le sens de ces petits poèmes est important pour le sens de l'histoire. « *The Bird's Nest* » est une énigme, c'est la clé de ce diagnostic que le docteur met tant de temps à découvrir.

Je note d'ailleurs à cette occasion que de manière générale, je me suis conformée à la tendance actuelle en traduction qui veut conserver au maximum les particularités culturelles du texte original. Cela signifie notamment ne pas traduire les noms propres, et éviter les équivalences concernant la nourriture ou la vie quotidienne. Par exemple, je n'ai ni traduit « *drugstore* », ni « *pickles* », et le contexte me semblait rendre inutile une note de traduction. Comme je n'ai pas traduit les noms propres, j'ai également choisi de conserver la typographie américaine, avec un point après la dénomination abrégée (Mr. et Mrs.).

Le personnage de Betsy se découvre en grande partie dans les non-dits que nous avions déjà évoqués. En effet, sa parole est censurée d'abord par le narrateur dans le premier chapitre (on ne sait ce qu'elle dit lorsqu'elle apparaît dans la scène avec les Arrow), puis par le docteur, qui se refuse à rapporter certaines de ses remarques. Sa présence est très physique, et l'on retrouve souvent les mêmes tournures de phrase pour décrire sa gestuelle. Elle deviendra dans le troisième chapitre plus qu'un symptôme, un « démon », comme l'appelle le docteur Wright, qui apparaît sporadiquement, pour devenir un personnage à part entière. C'est un personnage ambigu, et qui suscite des sentiments ambigus de la part du docteur Wright, qui la craint tout en éprouvant de l'amusement parce qu'il la considère également comme une enfant.

C'est en prenant en compte tous ces éléments que j'ai traduit les passages la concernant. En effet, en citant Umberto Eco de nouveau : « Interpréter signifie faire un pari sur le sens d'un texte. Ce sens – qu'un traducteur décide d'identifier – n'est recelé dans aucun monde des idées, pas lus qu'il n'est mis en évidence de manière contraignante par la Manifestation linéaire. C'est le résultat d'une série d'inférences que partagent ou non d'autres lecteurs. »<sup>4</sup> En effet, le docteur Wright suppose que la

---

<sup>4</sup> *Opus cit.* p. 180-181.

vraie personnalité d'Elizabeth réside en la personne de Beth, tandis que pour ma part je pense que Betsy fait tout autant partie d'Elizabeth que Beth. On pourrait dire aujourd'hui qu'elle est le produit d'un refoulement. D'autre part, Beth représente pour Wright un idéal féminin, il est donc partial à son égard. C'est donc ainsi que je comprends ces personnages, ce qui peut avoir une influence dans l'inconscient du traducteur, dans la manière dont il choisit ses mots et construit parfois malgré lui des réseaux d'images et une symbolique. Et si j'insiste sur ce point, c'est parce que dans un roman où l'ambigüité et le non-dit ont une telle place, cet inconscient du traducteur a sans doute l'occasion de transparaître.

## Conclusion

Ce travail a donc confirmé que le calque n'était pas synonyme de fidélité, et qu'il ne permettait pas de reproduire les effets du texte, lesquels sont les seuls à devoir être fidèlement rendus en français. Au terme d'une analyse du texte, j'ai donc tenté de définir les grandes caractéristiques stylistiques et j'ai plus au moins respecté la syntaxe, en fonction des moments où cela pouvait servir le texte, et ceux où il valait mieux changer la forme afin de mieux transmettre le message en français.

J'ai par ailleurs constaté qu'il est moins facile de s'éloigner du texte lorsqu'il s'agit d'un texte littéraire. En effet, lors de mon expérience au service traduction du *Courrier International*, il s'agissait surtout d'adapter les articles au public français et de satisfaire les objectifs de la presse : informer, rapidement et efficacement. En traduisant les articles que l'on nous donnait, je m'écartais souvent notoirement du texte original, et cela de façon spontanée et décomplexée. En traduction littéraire, il faut penser au lecteur bien sûr, mais avant tout restituer une plume et une façon de voir le monde d'une langue à l'autre. M'éloigner du texte était beaucoup plus difficile, et sujet à de longues réflexions à chaque fois. Il s'agit donc d'un travail très différent, mais l'un comme l'autre sont tout aussi enrichissants.

En traduction littéraire, on est conduit à effectuer des choix en permanence, sur ce que l'on garde et ce dont on se passe, car on ne peut dire, comme le souligne Eco, exactement la même chose. Et comme le remarque David Bellos, à qui je laisse le mot de la fin : « Vous pouvez soutenir que la traduction littéraire est facile, puisqu'en dernière analyse, on peut y faire ce qu'on veut. Ou vous pouvez affirmer que la traduction littéraire est impossible, puisque quoi que l'on fasse, on s'expose à des objections sérieuses. »<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> *Opus cit.*

## Traduction

*CHAPITRE 1*



Although the museum was well known to be a seat of enormous learning, its foundations had begun to sag. This produced in the building an odd, and disturbingly apparent, list to the west, and in the daughters of the town, whose energetic borrowings had raised the funds to sustain the museum, infinite shame and a tendency to blame one another. It was at the same time a cause of much amusement among the museum personnel, whose several vocations were immediately affected by the decided slant given to the floors of their building. The proprietor of the dinosaur was, as a matter of fact, very humorous about the almost foetal tilt of his august bones, and the numismatist, whose specimens tended to slide together and jar one another, was heard to remark – almost to tedium – upon the classical juxtapositions thus achieved. The stuffed bird man and the astronomer, whose lives were spent in any case almost out of earthly equilibrium, professed themselves unaffected by the drop of one side of the building, unless driven toward a kind of banking curve to offset the natural results of walking on tipped floors; walking was, in any case, an unfamiliar movement to either of them, one tending toward flight and the other toward the complacent whirling of the sphere. The very learned professor of archeology, going inattentively along the slanted corridors, had been seen hopefully contemplating the buckled foundations. The contractor and the architect, along with the ill-tempered daughters of the town, endeavored to blame first the inefficient materials supplied for the building and second the extraordinary weight of some of the antiquities contained therein; the local paper printed an editorial criticizing the museum authorities for allowing a meteor and a mineral collection and an entire arsenal from the Civil War, dug up just outside of town and including two cannons, to be lodged all on the west side of the building; the editorial pointed out soberly that, had the exhibit of famous signatures, and of local costume through the ages, been settled on the west side, the building might not have sagged, or might at least not have done so during the lifetimes of its sponsors.

Bien que le musée ait la réputation de constituer une forteresse du savoir<sup>6</sup>, ses fondations avaient commencé à s'affaisser. Le phénomène produisait une bizarre inclinaison à l'ouest, d'apparence très inquiétante ; et parmi les dames de la bonne société<sup>7</sup>, qui avaient emprunté énergiquement pour lever les fonds nécessaires à l'entretien du musée, cet affaissement provoqua l'embarras général et les poussa à s'accuser mutuellement. Mais cela amusait également beaucoup les membres du personnel, dont les diverses activités se trouvaient directement affectées par le fléchissement du sol. Le propriétaire du dinosaure considérait avec humour le repli presque fœtal de l'auguste ossature, et le numismate, dont les spécimens avaient tendance à glisser et à se bousculer, avait pris l'habitude de commenter longuement les juxtapositions classiques ainsi obtenues. Quant à l'empailleur d'oiseaux et l'astronome, dont l'existence se déroulait en majeure partie hors d'atteinte de l'attraction terrestre, ils se déclarèrent indifférents au phénomène, sauf quand ils étaient forcés de prendre des virages serrés pour compenser le résultat naturel produit par un déplacement sur terrain incliné. De toute façon, marcher était un acte dont l'un et l'autre étaient peu familiers ; l'un préférant le vol, et l'autre, le tournoiement un peu arrogant des sphères célestes. Enfin, le très instruit professeur d'archéologie avait été vu, alors qu'il marchait distraitemment dans les couloirs penchés, jetant un coup d'œil plein d'espoir aux fondations qui se dérobaient. L'entrepreneur, l'architecte, ainsi que les citoyennes acariâtres, s'entêtèrent à blâmer d'abord la mauvaise qualité des matériaux utilisés pour la construction du bâtiment, et ensuite, le poids colossal de certaines des antiquités possédées par le musée. Quant au journal local, il critiqua la direction pour avoir hébergé en même temps dans l'aile ouest du bâtiment une collection de pierres et de météorites, et un arsenal complet datant de la guerre de Sécession qu'on avait mis au jour juste à côté de la ville, et qui comprenait deux canons. L'éditorial faisait remarquer avec sobriété que si l'on avait exposé à la place des signatures célèbres et une collection de costumes locaux à travers les siècles, les fondations ne se seraient pas affaissées, du moins elles ne l'auraient pas fait du vivant des investisseurs.

---

<sup>6</sup> Le choix de cette expression permet de condenser le groupe nominal anglais : « a seat of enormous learning ». Le mot « forteresse » connote à la fois l'aspect imposant et immobile.

<sup>7</sup> J'ai fait le choix d'expliciter « daughters of the town », qui aurait semblé obscur traduit littéralement.

Since the local paper – current and impermanent – was not permitted below the third, or clerical, floor of the museum, the exhibits were allowed to retain their impractical arrangements unmoved by editorials, although the clerical employees on the third floor read the comics daily and studied the front pages hoping to discover the manners of their deaths. They were given on the third floor, to meditation, and they believed almost everything they read. In this, of course, they differed in almost no way from the educated inhabitants of the first and second floors who dwelt among unperishing remnants of the past, and made little wry jokes about disintegration.

Elizabeth Richmond had a corner of an office on the third floor; it was the section of the museum the closest, as it were, to the surface, that section where correspondence with the large world outside was carried on freely, where least helter was offered to cringing scholarly souls. At Elizabeth's desk on the highest floor of the building, in the most western corner of the office, she sat daily answering letters offering the museum collections of pressed flowers, or old sea-chests brought back from Cathay. It is not proven that Elizabeth's personal equilibrium was set off balance by the slant of the office floor, nor could it be proven that it was Elizabeth who pushed the building off its foundations, but it undeniably that they began to slip at about the same time.

The instinctive thought of every person connected with the museum, up to and including the paleontologist, had been to repair, to patch together, to reconstruct, rather than to build anew in a new site, and in order to repair the building at all the carpenters had found it necessary to drive a hole the height of the building, from the roof to the cellar, and had chosen Elizabeth's corner of the third floor to effect an entrance to their shaft. On the second floor the hole in the wall was discovered through a sarcophagus, and on the first floor, not unreasonably, behind a little door marked "Do not enter"; Elizabeth's office allowed of no concealment, and so she came to work of a Monday morning to find that directly to the left of her desk, and within reaching distance of her left elbow as she typed, the wall had been taken away and the innermost skeleton of the building exposed.

Mais puisque la presse locale, trop quotidienne et éphémère, n'était admise qu'au deuxième étage – dit « administratif » – les pièces d'exposition demeurèrent dans la même disposition peu pragmatique, indifférentes aux éditoriaux, tandis que chaque jour, les employés de bureau étudiaient la une et lisaient les bandes-dessinées dans l'espoir de découvrir comment ils allaient mourir. Les occupants du deuxième étage entretenaient un penchant pour la rêverie et croyaient presque tout ce qu'ils lisaient. En cela, bien sûr, ils ne différaient guère des habitants éduqués des étages inférieurs, qui vivaient parmi les impérissables vestiges du passé et inventaient de petites plaisanteries ironiques sur le thème de la désintégration.

Elizabeth Richmond occupait l'angle d'un bureau du deuxième étage. Il s'agissait de la partie du musée la plus proche la réalité, où l'on échangeait librement avec le monde extérieur ; et c'était la moins hospitalière pour les âmes érudites et peureuses. Tous les jours, Elizabeth s'asseyait à la table la plus à l'ouest, à l'étage le plus élevé du bâtiment, pour répondre à des lettres proposant au musée des collections de fleurs séchées ou de vieux coffres de marin rapportés de Cathay. Il est impossible de prouver que l'équilibre personnel d'Elizabeth ait été affecté par l'inclinaison du sol de son bureau, tout comme on ne peut prouver qu'Elizabeth elle-même ait arraché le bâtiment à ses fondations ; toujours est-il que tous deux commencèrent à vaciller à peu près au même moment.

Instinctivement, toutes les personnes en relation avec le musée, y compris les paléontologistes, pensaient qu'il valait mieux réparer, rafistoler, reconstruire, plutôt que de bâtir un musée neuf sur un autre site. Pour ce faire, les charpentiers avaient jugé utile de forer un trou sur toute la hauteur de l'édifice, depuis le toit jusqu'au sous-sol, et ils avaient choisi l'extrémité ouest, où se trouvait le bureau d'Elizabeth, pour pratiquer une entrée à leur puits. Au premier étage, un sarcophage camouflait le trou, et au rez-de-chaussée, il se trouvait derrière une petite porte qui affichait avec bon sens « Défense d'entrer ». Dans le bureau d'Elizabeth, rien ne dissimulait le vide. Ainsi, en arrivant un lundi matin, elle s'aperçut que juste à gauche de son bureau et à portée de coude quand elle tapait à la machine, le mur avait disparu et l'ossature interne du musée était révélée au grand jour.

She was the first person in the room that morning; she hung her coat and hat neatly on the coat hanger just inside the door, and then went across the room and looked down with a swift sense of dizziness and an almost irresistible temptation to hurl herself downward into the primeval sands upon which the museum presumably stood; far below her she could hear the faintly echoing voices of the guides on the first floor; today was an Open Day and the guides were apparently cleaning their fingernails. The complaining voice which, slightly louder, seemed to come from the second floor may have been that of the archeologist, outside the tomb, finding fault with the air. Elizabeth, looking down, sighed because she had a headache, and because she had a headache nearly all the time, and turned to her desk to contemplate a letter offering the museum a model skyscraper made of matchstick. The faint sense of holiday, inspired by not having a fourth wall to her office, had faded almost entirely by the time she opened the third letter on her desk. When she had read the letter once, she got up and looked down again into the cavity of the building, and then returned to her desk and sat down, thinking, I have a headache.

“dear lizzie”, the letter read, “your fools paradise is gone now for good, watch out for me lizzie watch out for me and dont do anything bad because i am going to catch you and you will be sorry and dont think i wont know lizzie beacause i do – dirty thoughts lizzie dirty lizzie”

Elizabeth Richmond was twenty-three years old. She had no friends, no parents, no associates, and no plans beyond that of enduring the necessary interval before her departure with as little pain as possible. Since the death of her mother four years before, Elizabeth had spoken intimately to no person, and the aunt with whom she lived required little of her beyond a portion of her weekly pay and her prompt presence at the dinner table.

Ce matin-là, elle était la première arrivée ; elle suspendit avec soin son manteau et son chapeau<sup>8</sup>, traversa la pièce et regarda en bas avec une fugitive sensation de vertige, et la tentation presque irrépressible de se jeter dans le vide, vers les strates primitives sur lesquelles le musée était censé reposer. Loin en bas, elle distinguait l'écho des voix des guides au rez-de-chaussée : aujourd'hui était un jour d'ouverture, mais ils semblaient se tourner les pouces. Depuis le premier étage, la voix acerbe, un peu plus forte, devait être celle de l'archéologue qui se plaignait des courants d'air provenant de derrière le sarcophage. Elizabeth regarda en bas et soupira parce qu'elle avait mal à la tête – ces temps-ci, elle avait mal à la tête presque en permanence – puis elle se tourna vers son bureau et contempla une lettre offrant au musée une maquette de gratte-ciel en allumettes. La vague sensation de vacances que lui avait procurée l'absence d'un quatrième mur dans son bureau s'était presque évanouie quand elle ouvrit la dernière lettre qui l'attendait sur la table. Après l'avoir lue une première fois, elle se leva et regarda de nouveau dans le puits, après quoi elle retourna à son bureau et s'assit en pensant : j'ai mal à la tête.

« chère lizzie, disait la lettre, c'est la fin de ton petit bonheur imbécile fais attention lizzie, fais attention et fais rien d'idiot parce que je vais t'attraper et tu vas le regretter et imagine pas que je saurai rien parce que je sais tout – de mauvaises pensées lizzie mauvaise lizzie<sup>9</sup> »

Elizabeth Richmond avait vingt-trois ans. Elle n'avait pas d'amis, pas de parents, pas de proches, et aucun projet à part celui de subir le reste de sa vie en souffrant le moins possible. Depuis la mort de sa mère quatre ans auparavant, Elizabeth ne s'était confiée à personne, et sa tante, avec qui elle vivait, lui demandait seulement une partie de son salaire hebdomadaire et sa ponctualité pour le dîner.

---

<sup>8</sup> J'ai choisi de ne pas traduire la précision du texte anglais sur l'emplacement du porte-manteau, parce que la précision me semble inutile et qu'elle alourdit inévitablement le texte.

<sup>9</sup> Je me suis posé la question pour savoir comment traduire « dirty ». En effet « sale » est trop littéral. J'ai choisi un adjectif qui convenait à la fois à des pensées et à une personne, et l'adjectif « mauvais » peut garder la connotation sexuelle de « dirty » (il s'agit là d'une dimension importante du roman, puisque nous nous trouvons dans l'Amérique des années 50, et tout ce qui a rapport au sexe est passé sous silence, un fait sans doute déterminant, en tant que tabou, à la rupture psychologique qui se produit chez le personnage principal). Par ailleurs, j'ai omis les négations afin de rendre le niveau de langue familier.

Although she had arrived daily at the museum for two years, since her employment the museum had been in no way different; the letters signed “per er” and the endless listings of exhibits vouched for by E. Richmond were the outstanding traces of her presence. There were half a dozen people who spent their time in the same office, and half a dozen others who occupied other offices on the third floor, and all of these knew Elizabeth, and said “Good morning to her, and even “How are you today?” – this on particularly bright spring mornings – but those of them who, in philanthropy or mortal kindness, had endeavored to become more friendly with her had found her blank and unrecognizing. She was not even interesting enough to distinguish with a nickname: where the living, engrossed daily with the fragments and soiled trivia of the disagreeable past, or the vacancies of space, kept a precarious hold on individuality and identity, Elizabeth remained nameless; she was called Elizabeth or Miss Richmond because that was the name she had given when she came, and perhaps if she had fallen down the hole in the building she might have been missed because the museum tag reading Miss Elizabeth Richmond, anonymous gift, value undetermined, was left without a corresponding object.

She had not chosen employment at the museum because of a passionate fondness for learning, or in the hope of someday managing a public institution of her own, but because in her usual undirected way she had followed the information given by a friend of her aunt’s, and found a job at the museum open, and because her aunt had added, most pressingly, that Elizabeth might very well try it, since it was necessary for Elizabeth to work at something now that she was old enough to be self-supporting. Her aunt forbore to comment upon her own uneasy sense that it might be easier to identify Elizabeth in some firmer manner if Elizabeth were located in a concrete spot (my niece Elizabeth, who works at the museum) rather than being merely herself and so very obviously unable to account for it.

Bien qu'elle se rende au musée tous les jours depuis deux ans, son travail n'avait changé en rien depuis son arrivée. Les lettres qu'elle signait par procuration et la liste interminable des pièces répertoriées par E. Richmond constituaient les seules traces perceptibles de sa présence. Une demi-douzaine d'employés passait ses journées dans le même bureau, et une autre demi-douzaine travaillait dans d'autres pièces de l'étage, et tout le monde connaissait Elizabeth. On lui disait bonjour, et même « Comment allez-vous aujourd'hui ? » – uniquement par beau temps<sup>10</sup> – mais ceux qui avaient tenté, par philanthropie ou par humanité, de se lier d'amitié avec elle l'avaient trouvée fade et inattentive. Elle n'était même pas assez intéressante pour mériter un sobriquet. Là où les vivants, qui s'absorbaient quotidiennement dans l'étude des rebuts d'un passé déplaisant ou dans la contemplation du néant, conservaient une emprise précaire sur les concepts d'individualité et d'identité, Elizabeth demeurait anonyme. On l'appelait Elizabeth ou Miss Richmond, puisque c'était ainsi qu'elle s'était présentée en arrivant, et sans doute serait-elle regrettée si elle tombait dans le trou dans le mur, parce que l'étiquette sur laquelle on pouvait lire « Miss Elizabeth Richmond, don anonyme, valeur indéterminée », avait été abandonnée sans l'objet correspondant.

Elle n'avait pas choisi ce travail au musée par amour du savoir, ou dans l'espoir de se trouver un jour à la tête de sa propre institution, mais parce que, en agissant avec sa passivité habituelle, elle avait suivi les conseils d'une amie de sa tante<sup>11</sup> et répondu à une offre d'emploi, et parce que sa tante avait ajouté avec empressement qu'Elizabeth devait tenter sa chance : à présent qu'elle était en âge de subvenir à ses propres besoins, il fallait qu'elle trouve du travail. Sa tante devait avoir l'inconfortable sensation qu'il serait bien plus aisé d'identifier Elizabeth avec certitude si elle se trouvait associée à un endroit concret (ma nièce Elizabeth, qui travaille au musée), plutôt qu'en restant simplement elle-même, et visiblement incapable de définir ce « elle-même », mais s'abstint d'évoquer cette raison.

---

<sup>10</sup> J'ai condensé le texte anglais qui là encore apportait trop de précisions, lesquelles n'étaient pas réellement utiles au texte.

<sup>11</sup> En anglais, on ne peut savoir s'il s'agit d'un ou d'une amie, mais j'ai pensé qu'il était plus probable qu'il s'agisse d'une femme. Dans cette société très moralisée, on peut s'imaginer que les amis hommes de tante Morgen soient des hommes mariés, et qu'elle fréquente aussi leurs épouses.

She went to work, then, with no further direction that this crossing of two lines to determine a point, and was taken on at the museum because the clerical work on the third floor required no very sparkling personality, and because her ability, whatever her disadvantages, included a clear written hand and a moderate speed at the typewriter, and because whatever was given to Elizabeth to do, if she understood it, was done. If she took any pride in anything, it was in the fact that everything about her was neat, and distinct, and right in a spot where she could see it. Her desk and her letters were squarely arranged; she came to the museum each morning at the hour she had been told to come, taking always the same bus to work and hanging up her coat and hat where they belongs: she wore always the dark dresses and small white collars which her aunt assumed were proper for an office worker, and when it came to go home Elizabeth went home.

No one at the museum had stopped to think that driving an enormous hole through one side Elizabeth's office might be unhealthy for Elizabeth; no one at the museum had mused, slide rule in hand, "Now, let's see, this shaft down the building ought to pass somewhere close to Miss Richmond's left elbow; will it, I wonder, trouble Miss Richmond to find one wall gone?"

On Monday, just before noon, Elizabeth took her letter out of the drawer of her desk and put it into her pocketbook; she meant to read it again at lunch. It had nagged her during the morning, with an odd urgency: it was somehow most pleasantly personal, and not at all the sort of thing she was used to. Over her sandwich in the drugstore she read it again, investigating the handwriting, and the paper, and the wording; the most exciting thing about it was probably its lingering familiarity. It did not distress her because she could not conceive of someone imagining it, and taking a pen and a sheet of paper and writing it, and putting it into an envelope addressed to Elizabeth at the museum; it was an act of intimacy from a stranger impossible to picture. Sitting in the drugstore Elizabeth touched the badly written words with her finger and smiled; she had very definite plans for this letter: she meant to take it home and put it into a box on the top shelf of her closet with another letter.

Elizabeth se rendit donc au musée, qui ne représentait à ses yeux qu'une simple croix sur son plan, et fut embauchée parce qu'un emploi administratif ne requérait pas une personnalité brillante. En dépit de ses points faibles, elle avait une écriture nette et savait taper raisonnablement vite à la machine, et elle accomplissait n'importe quelle tâche dès lors qu'elle la comprenait. Sa seule fierté, si toutefois elle éprouvait un tel sentiment, résidait dans son caractère ordonné. Son bureau et ses lettres étaient rangés avec soin, elle arrivait chaque matin au musée à l'heure à laquelle on lui avait demandé d'arriver, elle prenait toujours le même bus pour se rendre au travail, suspendait son manteau et son chapeau à leur place ; elle portait toujours les robes foncées et les petits cols blancs que sa tante estimait appropriés pour une employée de bureau, et quand il était l'heure de rentrer, Elizabeth rentrait chez elle.

Personne au musée n'avait pris le temps de se demander si forer un énorme trou à côté du bureau d'Elizabeth pourrait la perturber ; personne au musée ne s'était arrêté, mètre en main, pour se dire : « Voyons voir, ce puits à travers le bâtiment doit passer non loin de l'épaule gauche de Miss Richmond. Je me demande si cela pourrait déranger Miss Richmond<sup>12</sup> que l'un des murs de son bureau disparaisse ? »

Le lundi, juste avant midi, Elizabeth sortit la lettre du tiroir de son bureau et la mit dans son sac à main : elle avait l'intention de la relire au déjeuner. Sa présence l'avait tourmentée toute la matinée avec une étrange urgence. La lettre avait un caractère délicieusement personnel, rien à voir avec le genre de courrier qu'elle avait l'habitude de recevoir. En mangeant son sandwich au drugstore<sup>13</sup>, elle relut la lettre, examina l'écriture, le type de papier, la formulation employée. Le plus excitant, c'était sans doute ce sentiment persistant de familiarité.

---

<sup>12</sup> J'ai choisi de ne pas traduire les titres de noms propres, afin de conserver la particularité culturelle.

<sup>13</sup> Il s'agit d'une réalité culturelle typiquement américaine : dans ce genre de boutique, on peut acheter des articles d'épicerie ainsi que des médicaments, et comme on le voit dans le texte, on peut même y manger. Comme ma traduction prend le parti général de conserver la singularité culturelle, je ne l'ai pas traduit.

It did not distress her because she could not conceive of someone imagining it, and taking a pen and a sheet of paper and writing it, and putting it into an envelope addressed to Elizabeth at the museum; it was an act of intimacy from a stranger impossible to picture. Sitting in the drugstore Elizabeth touched the badly written words with her finger and smiled; she had very definite plans for this letter: she meant to take it home and put it into a box on the top shelf of her closet with another letter.

Although the museum people spent the greater part of their own time in hammering and measuring and patching, it was generally felt that the presence of carpenters and bricklayers repairing the building was out of place during museum hours, and so as Elizabeth left the building as usual at four o'clock, she met the carpenters coming in. It was of no importance to anyone at the museum, and of little significance to the carpenters, but as Elizabeth passed them in the hallway she smiled and said to them, "Hello, there." She went into the street, blinking in the sunlight because she still had her headache, stepped onto the usual bus, sat looking out of the window until she reached her own stop, stepped down from the bus, and walked the half block to her aunt's house. She unlocked the door with her key, glanced at the hall table to see if her aunt had left any message, and into the living room to see if her aunt had got home, then went upstairs to her own room, where she hung her hat and coat carefully in the closet, took off her good shoes and put on sensible slippers, got a chair to stand on to reach the closet shelf, and took down the red cardboard valentine box which had held chocolates on her twelfth birthday. She carefully set the box down on her bed, put the chair back where it belonged, and sat down on the bed with her pocketbook and read it again, then folded it and slipped it back into its envelope, addressed so untidily to miss elizabeth richmond, owenstown museum. Then she opened the box and took out the other letter inside; this one was substantially older. It had been written sever years before by Elizabeth's mother and it read, "Robin don't write again, caught my Betsy at the letters yesterday, she's a devil and you know how smart! Will write when I can and see you Sat. if possible. Hastily, L."

La lettre ne la touchait pas, parce qu'elle était incapable de concevoir que quelqu'un ait pu l'imaginer, prendre un stylo et une feuille de papier pour l'écrire, puis la mettre dans une enveloppe et l'adresser à Elizabeth au musée ; il s'agissait d'un acte intime de la part d'une personne inconnue qu'elle ne parvenait pas à se représenter. Assise dans la boutique, elle effleura les caractères mal écrits et sourit. Elle avait un plan bien arrêté concernant cette lettre : elle la rapporterait chez elle et la rangerait avec une autre lettre, dans la boîte en haut du placard.

Bien que les employés du musée passent la plus grande partie de leur temps à donner des coups de marteau, prendre des mesures et effectuer des réparations, le sentiment général voulait que la présence des charpentiers et des maçons pendant les heures d'ouverture soit déplacée ; aussi, lorsque Elizabeth partit à quatre heures comme d'habitude, elle croisa les charpentiers dans le couloir. Au passage, elle leur sourit et leur lança un bonjour enjoué, tout en sachant que cela les indifférait tout autant que ses collègues. Elle sortit dans la rue, clignant des yeux dans la lumière du jour à cause de son mal de tête, monta dans son bus habituel, s'assit près de la fenêtre et regarda dehors jusqu'à son arrêt, où elle descendit du bus et remonta la moitié du pâté de maisons jusqu'au domicile de sa tante. Elle déverrouilla la porte, jeta un coup d'œil sur la tablette pour voir si sa tante lui avait laissé un message, puis vérifia dans le salon si elle était rentrée. Elle monta ensuite dans sa chambre où elle suspendit avec soin son manteau et son chapeau dans le placard, ôta ses chaussures de ville et enfila de gros chaussons<sup>14</sup>, grimpa sur une chaise pour atteindre l'étagère du haut, et prit la boîte en carton rouge qui avait contenu les chocolats de son douzième anniversaire. Elle posa délicatement la boîte sur son lit, remit la chaise à sa place, et s'assit sur le lit. Avant d'ouvrir la boîte, elle sortit la nouvelle lettre de son sac à main pour la relire, avant de la plier et de la glisser dans l'enveloppe dont l'adresse écrite à la va-vite indiquait miss elizabeth richmond, musée d'owenstown. Ensuite, elle ouvrit la boîte et prit la lettre à l'intérieur ; celle-ci était nettement plus ancienne. Elle avait été rédigée par la mère d'Elizabeth sept ans auparavant. « Robin, ne m'écris plus, j'ai surpris Betsy à la boîte aux lettres hier, tu sais quel démon elle est et à quel point elle est maligne ! J'écrirai dès que possible et je te vois samedi, si possible. Je me sauve, L. »

---

<sup>14</sup> J'ai interprété la même traduction que le dictionnaire me donnait pour les deux expressions « good shoes » et « sensible slippers », c'est-à-dire littéralement de « bonnes chaussures » et de « bons chaussons ».

Elizabeth had found this letter, presumably never addressed and mailed, in her mother's desk shortly after her mother's death. Until now it had been hidden alone on the closet shelf, but today, after reading both letters again carefully, she put both into the valentine box and, taking the chair, put the box back again onto the closet shelf, set back the chair, and went into the bathroom and washed her hands with soap as her aunt came to the foot of the stairs and called "Elizabeth? You home yet?"

"I'm here", Elizabeth said.

"You want cocoa for dinner? It's turned cold out."

"All right. I'll be right down."

She came slowly down the stairs, kissed her aunt of the cheek because she usually kissed her aunt when she came home and she had not seen her aunt until now, and went into the kitchen.

"Well," said Aunt Morgen definitely. She sat down heavily at the kitchen table, and folded her hands before her on the table, steadfastly disregarding the chops and the bread and butter. "Now," she said. Elizabeth sat down heavily, and folded her own hands, and looked without expectancy at her aunt. "Lord, bless this food, our lives to Thy service," said Aunt Morgen, speaking the moment Elizabeth folded her hands and seeming with an "Amen" in one pure gesture to unclasp her own hands and reach for the chops, "have you had a pleasant day?"

"Same as usual," Elizabeth said. Food of any kind, under any circumstances, was a matter of substantial importance to Aunt Morgen, and her greed was only very slightly frosted over with conversation; there were, at best, only one or two topics in the world which could lift Aunt Morgen's eyes away from her plate, and Elizabeth had never succeeded in saying anything which could surprise Aunt Morgen into putting down her fork before the food was gone. Dinner was calculated exquisitely to Aunt Morgen's appetite, but she was fair; there were precisely as many chops and baked potatoes and slices of bread and pickles set out in Elizabeth's name as were calculated for Aunt Morgen; their conversation was divided as perfectly.

"Have you had a pleasant day?" Elizabeth asked Aunt Morgen.

Elizabeth avait trouvé la lettre – que sa mère n'avait sans doute jamais envoyée – peu de temps après sa mort, dans le tiroir de son bureau. Jusqu'ici, la lettre était demeurée seule, cachée dans la boîte en haut du placard, mais ce jour-là, après avoir relu les deux lettres attentivement, Elizabeth les rangea ensemble. Elle grimpa sur la chaise, replaça la boîte sur l'étagère, remit la chaise à sa place, puis, tandis qu'elle se rendait dans la salle de bain pour se laver les mains au savon, sa tante l'appela au pied des escaliers : « Elizabeth ? Tu es rentrée ?

— Je suis là, dit Elizabeth.

— Tu veux du chocolat chaud pour le dîner ? Il commence à faire froid dehors.

— D'accord. J'arrive. »

Elle descendit lentement les escaliers, embrassa sa tante sur la joue car c'était son habitude de l'embrasser en rentrant et parce qu'elle ne l'avait pas encore vue aujourd'hui, et passa dans la cuisine.

« Bien », dit tante Morgen en articulant distinctement. Elle se laissa tomber sur une chaise à la table de la cuisine, croisa les mains devant elle, ignorant avec fermeté les tranches de viande, le pain et le beurre. « Bon », dit-elle. Elizabeth s'empressa de s'asseoir et joignit les mains après avoir jeté un coup d'œil inexpressif à sa tante. « Le Seigneur bénisse cette nourriture, nos vies à Ton service », récita tante Morgen aussitôt qu'Elizabeth fut assise ; elle conclut par un « Amen », et parut dans un seul geste décroiser les mains et attraper une tranche de viande. « As-tu passé une bonne journée ?

— Comme d'habitude », répondit Elizabeth.

La nourriture, n'importe laquelle, en toutes circonstances, avait une importance vitale pour tante Morgen, et la conversation tempérait à peine son avidité. Il existait, au mieux, seulement un ou deux sujets au monde qui avaient le pouvoir de lui faire lever les yeux de son assiette, et Elizabeth n'était jamais parvenue à dire quelque chose qui surprenne suffisamment sa tante pour lui faire poser sa fourchette avant qu'elle ait terminé. Le dîner était calculé précisément pour satisfaire l'appétit de tante Morgen, mais elle savait se montrer équitable : elle prévoyait exactement le même nombre de tranches de viande, de pommes de terre au four, de tranches de pain et de pickles pour chacune, et la conversation était tout aussi justement répartie entre elles.

« Et toi, as-tu passé une bonne journée ? demanda Elizabeth à sa tante.

“Not very,” Aunt Morgen said. “Rained,” she pointed out.

Although Aunt Morgen was the type of woman freely described as “masculine,” if she had been a man she would have cut a very poor figure indeed. If she had been a man she would have been middle-sized, weak-jawed, shifty-eyed, and clumsy; fortunately, having been born not a man, she had turned out a woman, and had of necessity adopted from adolescence (with what grief, perhaps, and frantic railings against the iniquities of fate, which made her sister lovely) the personality of the gruff, loud-voiced woman so invariably described as “masculine.” Her manner was free, her voice loud, she loved eating and drinking and said she loved men; she took toward her sober niece an attitude of avuncular heartiness, and among her few friends she was regarded as fairly dashing because of her fondness for blunt truths and her comprehensive statements about baseball. She had reached an age where sustaining this character was no longer quite such a strain as it might have been when she was, say, twenty, and had reached a position of comparative complacence, discovering how the pretty girls of her youth had by now become colorless and dismal, and sometimes blushed when she spoke. She had never once regretted taking her niece in charge after her sister’s death, since in addition to being plain, Elizabeth was quiet and unobtrusive, and showed no inclination to interrupt her aunt’s conversation, which took place exclusively between the times of dinner’s conclusion and their hour of retirement. In the mornings, before Elizabeth left for the museum, Aunt Morgen frequently inquired after her health, and occasionally advised her to wear overshoes; before dinner, in a peaceful hour which Aunt Morgen spent making dinner and drinking sherry by herself in the kitchen and Elizabeth spent, as today, in her room, conversation was impossible; while dinner was being served and while it was being eaten, Aunt Morgen was too much occupied to speak. After dinner, however, Aunt Morgen habitually took a small glass or two, or even several, of brandy, and a cigarette on the table before her, and Elizabeth hesitating over her cooling cocoa, that Aunt Morgen held forth for the day.

— Pas vraiment, répondit tante Morgen. Il a plu », dit-elle en indiquant la fenêtre.

Bien que tante Morgen soit le genre de femme que l'on qualifie libéralement de « masculine », si elle avait été un homme, elle aurait sûrement eu piètre allure. Elle aurait été de taille moyenne, avec une mâchoire effacée, le regard fuyant, et des gestes maladroits. Heureusement, elle était née femme, et depuis l'adolescence, elle avait endossé par nécessité (probablement dans la douleur et en maudissant l'injustice du destin qui avait voulu que sa sœur soit belle), le rôle de la femme bourrue à la voix forte que l'on qualifie invariablement de « masculine ». Ses manières étaient familières, elle avait la voix qui portait, elle aimait boire et manger, assurait aimer les hommes ; envers sa discrète nièce, elle avait adopté une attitude de bonté un rien maternelle<sup>15</sup> ; au sein de son groupe d'amis, on la considérait un peu brusque en raison de sa franchise brutale et de ses commentaires experts en matière de baseball. Elle avait atteint un âge où assumer ce rôle n'était plus aussi éprouvant qu'à l'époque où elle avait, disons vingt ans, et elle se trouvait comparativement plutôt satisfaite en constatant que les jolies filles de sa jeunesse était devenue fades et maussades, et qu'elles rougissaient parfois en l'écoutant. Pas une fois elle n'avait regretté d'avoir pris en charge Elizabeth après la mort de sa sœur : en plus d'être une fille simple, Elizabeth se montrait calme et discrète, et ne manifestait aucun désir d'interrompre les diatribes de sa tante, lesquelles avaient lieu exclusivement entre la fin du dîner et l'heure du coucher. En effet le matin, avant le départ d'Elizabeth pour le musée, tante Morgen s'informait de sa santé et lui recommandait à l'occasion de se vêtir plus chaudement, et avant le dîner, il s'écoulait une heure paisible durant laquelle toute conversation était impossible puisque tante Morgen la passait à préparer le dîner et à boire du sherry seule dans la cuisine, tandis qu'Elizabeth, comme aujourd'hui, restait dans sa chambre ; et quand le dîner était servi, tante Morgen était beaucoup trop occupée pour parler. Après le dîner, cependant, elle avait l'habitude de prendre un verre ou deux de brandy, parfois davantage, et ensuite, lorsqu'elle était confortablement installée avec du café, du brandy, et une cigarette posée devant elle, et une Elizabeth hésitante devant son chocolat qui refroidissait, c'était le moment qu'elle choisissait pour dégainer.

---

<sup>15</sup> Je préfère étoffer car le terme « avunculaire » me paraît trop rare et trop technique, en tant que lectrice, il m'aurait gênée.

“If you learned to drink coffee,” she began tonight, as she frequently did, “I’d let you have some of my brandy.”

“I don’t care for any, thank you,” Elizabeth said, “It makes me sick.”

“That’s because you drink it with cocoa,” Aunt Morgen said. She shuddered. “Cocoa,” she said. “Cocoa. Damn miserable puny stuff, fit for kittens and unwashed boys? Did *Shakespeare* drink cocoa?”

“I don’t know,” Elizabeth said.

“You ought to know things like that, *you* work in a museum. Me, I sit home all day on my fanny, living on my income.” She smiled and bowed formally to Elizabeth. “Your mother’s income, I should have said. Mine only by the merest faint chance, mine only because of deserving patience and superior intelligence. Mine,” said Aunt Morgen with relish, “only because I outlived her. If I had killed her, mind you,” she went on, pointing her cigarette at Elizabeth, “they would have caught me. I wouldn’t have gotten her money, because they would have caught me if I *had* killed her, and don’t think I didn’t think of it often enough, but they would have caught me. I don’t after all suppose that I’m *that* smart, kiddo.”

Aunt Morgen very often called Elizabeth “kiddo” after dinner, and she talked so much of Elizabeth’s mother when they were alone that Elizabeth, who had listened sometimes at first, found that she was now able to slip into a placid unlistening after-dinner state, almost as though she had taken a great deal of Aunt Morgen’s brandy. As Aunt Morgen’s voice went on, Elizabeth watched without awareness the changing lights on the silverware and the mirror over the sideboard, and the quick shadowy motion as Aunt Morgen lifted her brandy glass, and the endless pattern of rose-edged doorways on the wallpaper.

« Si tu apprenais à boire du café, commença-t-elle ce soir-là, je te permettrais de te servir un peu de mon brandy.

— Je n'en veux pas, merci, répondit Elizabeth. Ça me rend malade.

— C'est parce que tu le bois avec du chocolat chaud. » Elle haussa les épaules.

« Du chocolat chaud, reprit-elle. Du chocolat chaud, voilà bien une mixture pour les fillettes et les petits garçons mal lavés. Est-ce que Shakespeare buvait du chocolat chaud, je te le demande !<sup>16</sup>

— Je ne sais pas, dit Elizabeth.

— Tu devrais savoir ce genre de choses, c'est toi qui travailles dans un musée. Moi, je reste ici toute la journée assise sur mon derrière à vivre de mes rentes. »

Elle sourit et fit une révérence polie à Elizabeth. « Les rentes de ta mère, devrais-je dire. Et qui ne sont devenues miennes que par le plus grand des hasards, grâce à une patience méritante et à une intelligence supérieure. Miennes, conclut-elle avec délectation, parce que je lui ai survécu. Si je l'avais tuée, remarque, continua-t-elle en pointant le bout de sa cigarette sur Elizabeth, on m'aurait attrapée. Je n'aurais pas eu son argent parce qu'on m'aurait arrêtée si je l'avais tuée, et n'imagine pas que je n'y ai pas souvent songé ; mais on m'aurait arrêtée... Après tout, je suppose que je ne suis pas si maligne que ça, petite. »

Tante Morgen appelait souvent Elizabeth « petite » après le dîner, et elle parlait tellement de sa mère lorsqu'elles étaient seules qu'Elizabeth, qui écoutait au début, découvrit qu'elle pouvait glisser dans un état d'après-dîner placide et indifférent, presque comme si elle avait abusé du brandy de sa tante. Tandis que la voix de tante Morgen poursuivait son discours, Elizabeth contemplait distraitemment les reflets changeants sur l'argenterie et le miroir au-dessus du buffet, le mouvement de va-et-vient indistinct du verre de tante Morgen, et le motif de portes entourées de roses qui ornait le papier peint à l'infini.

---

<sup>16</sup> Pour traduire les italiques du texte anglais, j'ai appliqué la règle suivante : là où le mot en français peut être accentué, je le mets en italiques. Si ce n'est pas le cas, j'étoffe avec des tournures d'emphase, comme ici.

“-saw me first,” Aunt Morgen was saying, “but of course then your mother, once he met my sister Elizabeth, then it was her of course, and of course there was nothing I could do. But I flatter myself, Elizabeth junior, I flatter myself, that my intelligence and strength showed him finally what a mistake *he* made, choosing vacuity and prettiness. Vacuity,” Aunt Morgen said, enjoying the word, although she used it almost nightly. “Toward the end, *I* noticed, he came to me more and more, asking *my* advice about the money, and telling *me* his problems. I knew about the other men, but of course he had made his choice, although I must say she wasn’t so much by then, was she, up to her neck in the mud. Well.” Aunt Morgen breathed deeply, leaning back, her eyes half-closed and regarding the brandy bottle. “Stack the dishes, kiddo? Early bed for Auntie.”

“I’ll wash them. Mrs. Martin comes to clean tomorrow and she gets mad if she finds dirty dishes.”

“Old fool,” said Aunt Morgen obscurely. “You’re a good girl, Elizabeth. No fancy notions.”

Elizabeth took the dishes to the sink and turned on the water; because she had begun to recognize, from her headache all day and the first beginnings now of an intolerable stiffness in her back-as though stretching, or rubbing against a doorway like a cat, would relieve her-that she was in danger of another attack of what Aunt Morgen called migraine and what Elizabeth thought of as a “bad” time, she moved deliberately and slowly, taking as long as possible over small motions; activity of any kind helped when she felt “bad.” These spells she remembered as from childhood, although Aunt Morgen believed that until the time of her mother’s death Elizabeth had only temper tantrums, and remarked wisely that Elizabeth’s migraine was a “reaction of some kind.” In any case, the “bad” times had come with increasing frequency of late, and Elizabeth, recalling that she had been away from her work for four days not two weeks ago, thought dully, against the pain, “They’ll let me go if I keep staying home sick.”

« M'avait vu en premier, disait tante Morgen, mais ensuite bien sûr il y a eu ta mère, et quand il a rencontré ma sœur Elizabeth, c'était elle, évidemment, et bien sûr il n'y avait plus rien que je puisse faire. Mais je me flatte, Elizabeth junior, je me flatte de posséder une intelligence et une force qui l'ont finalement fait réaliser son erreur en choisissant la beauté et la vacuité. La vacuité, répeta-t-elle en savourant l'expression, même si elle l'employait presque tous les soirs. Vers la fin, j'ai remarqué qu'il venait me voir de plus en plus souvent, pour demander *mes* conseils pour les questions d'argent, et c'est à *moi* qu'il racontait ses problèmes. J'étais au courant pour les autres hommes, mais enfin, il avait fait son choix, et il faut dire qu'à cette époque, elle n'était pas encore dans la mouise jusqu'au cou. Bien. » Tante Morgen prit une profonde inspiration, se laissa aller sur sa chaise, les yeux mi-clos, contemplant la bouteille de brandy. « Veux-tu débarrasser, petite ? Tatie va au lit de bonne heure.

— Je vais faire la vaisselle. Mrs. Martin vient faire le ménage demain, et elle déteste trouver de la vaisselle sale.

— Vieille folle, dit tante Morgen de manière impromptue. Tu es une gentille fille, Elizabeth. Tu as les pieds sur terre. »

Elizabeth emporta les assiettes à l'évier et fit couler le robinet. Son mal de tête, qui avait duré toute la journée, et les prémisses d'une intolérable raideur dans le dos – cela lui donnait l'impression que s'étirer ou se frotter contre une porte comme un chat la soulagerait – étaient les premiers signes d'une nouvelle attaque de ce que tante Morgen appelait migraines et Elizabeth de « mauvais moments » ; aussi faisait-elle des mouvements très lents, effectuant autant de petits gestes que possible ; elle savait en effet que toute activité, même minime, lui faisait du bien pendant ses « mauvais moments ». Elle se rappelait avoir eu ces symptômes depuis l'enfance, quoique tante Morgen prétende qu'avant la mort de sa mère, elle n'avait connu que de légères crises, et remarquait d'un ton docte que ces migraines devaient être « une sorte de réaction ». Quoi qu'il en soit, depuis quelques temps ces « mauvais moments » devenaient de plus en plus fréquents, et Elizabeth, se souvenant qu'elle avait manqué quatre journées de travail la semaine précédente, pensa avec morosité dans la brume de douleur : « Je vais finir par être renvoyée si je continue à me faire porter pâle. »

By the time she had finished slowly washing and drying the dishes, and putting them carefully away on the shelves, and scrubbing the frying pan and scouring the sink and washing the table, the pain in her back was considerable, no longer a warning, it was now substantial enough for her to come to the door of the living room, where Aunt Morgen sat doing the crossword puzzle in the evening paper, and ask for an aspirin.

"Migraine again?" said Aunt Morgen, looking up. "You ought to run in and see Harold Ryan, kiddo."

"I've always had it," Elizabeth said. "Doctor Ryan couldn't do anything."

"I'll get you a hot water bottle for that back," Aunt Morgen said good-naturedly, setting down her pencil, "and one for those little blue pulls. *That'll* put you right to sleep."

"I can sleep all right," Elizabeth said. She was already dizzy, and reached out for the door frame.

"Poor baby," said Aunt Morgen. "All you need is sleep."

"Me?"

"Night after night I hear you tossing and muttering," Aunt Morgen said. She put an arm around Elizabeth. "Come along, old lady."

She helped Elizabeth undress, because the backache, which came with suddenness and severity, and disappeared again without warning, was by now severe enough to make it difficult for Elizabeth to move.

"Poor baby," Aunt Morgen said over and over, taking off Elizabeth's clothes, "many's times I undressed your mother before you were born. *She*," said Aunt Morgen, chuckling, "was so clumsy then that when you got her on one side she couldn't roll over without help. *There* you are, now the nightgown. Those last couple months were the only time she ever let anyone help her, anyone help her, anyone *female*, that is, and even then only me. Always private, she was. I must say, you didn't get her body; more like your father, you are. Other arm, kiddo. She was a lovely girl, my sister Elizabeth, but mud clear up to the neck. Now for the hot water bottle and that nice little sleeping pill."

Le temps qu'elle termine de laver et sécher les assiettes avec lenteur, de les ranger soigneusement sur les étagères, de frotter la poêle et de récurer l'évier, et enfin de nettoyer la table, la douleur dans son dos était devenue intolérable. Il ne s'agissait plus d'un simple avertissement : elle était assez intense pour l'obliger à se rendre au salon, où tante Morgen faisait les mots croisés du journal du soir, pour demander une aspirine.

« Encore une migraine ? questionna tante Morgen en levant les yeux. Tu devrais voir Harold Ryan de toute urgence, petite.

— J'ai toujours eu des maux de tête, dit Elizabeth. Le docteur Ryan n'a jamais rien pu faire.

— Je vais t'apporter une bouillotte pour ton dos, dit tante Morgen en posant son stylo, pleine de bonne volonté. Avec ça, je suis sûre que tu vas t'endormir tout de suite.

— Je n'ai pas de problème pour dormir », répondit Elizabeth. Elle avait le vertige, et chercha un appui sur le chambranle.

« Pauvre chérie, dit tante Morgen. Tout ce qu'il te faut, c'est une bonne nuit de sommeil.

— Moi ?

— Toutes les nuits, je t'entends t'agiter et marmonner. » Elle passa un bras autour d'Elizabeth. « Allons-y, vieille dame. »

Elle aida Elizabeth à se déshabiller, car son mal de dos, dont l'attaque avait été sévère et foudroyante, avait disparu sans prévenir, mais la douleur était encore assez forte pour rendre tout mouvement difficile.

« Pauvre chérie, répétait inlassablement tante Morgen en ôtant les vêtements d'Elizabeth, je ne compte pas les fois où j'ai aidé ta mère à se déshabiller, avant ta naissance. Elle, pouffa tante Morgen, elle était si empotée qu'elle était incapable de se retourner si on la mettait sur le dos. Voilà... Et maintenant, la chemise de nuit. Les deux derniers mois, ça a été la seule fois de sa vie où elle a laissé quelqu'un l'aider, du moins une femme, et encore, seulement moi. Elle a toujours été pudique. Je dois dire que tu n'as pas hérité de son corps, tu as plutôt celui de ton père. L'autre bras, petite. C'était une très jolie fille, ma sœur Elizabeth, mais elle était dans la mouise jusqu'au cou. Et maintenant, la bouillotte, et un bon somnifère.

“I’m almost asleep now, Aunt Morgen.”

“Not going to have you tossing all night tonight.”

When Aunt Morgen, walking very softly but stumbling over the night table, had finally turned off the light and gone away, Elizabeth lay in the darkness alone and tried to close her eyes. There was a line of light where Aunt Morgen had left the door a little open—it had not occurred to her that Elizabeth might need her in the night, but she was unable to remember to close a door completely—and Elizabeth could hear, from downstairs, Aunt Morgen’s easy movements, from the living room to the kitchen, and the subsequent slam of the refrigerator door, and Aunt Morgen’s voice humming to herself, in a kind of pride that *she* was well, and had outlived so many people.

Bad old woman, Elizabeth thought, and then was surprised at herself; Aunt Morgen had been very kind to her. “Bad old woman,” and she realized that she had spoken it aloud. Suppose she hears me, Elizabeth thought, and giggled. “Bad old woman,” she said, very loudly indeed.

“Did you call me, kiddo?”

“No, thank you, Aunt Morgen.”

Lying softly in her bed, the pain in her back lessening and the headache fading in the darkness, Elizabeth sang, wordlessly and almost without sound, to herself. The tune she used was of nursery rhymes, of faded popular songs, of whispers and fragments of tune she had heard long ago, and, singing, she fell asleep. She did not hear Aunt Morgen pass down the hall, nor perceive Aunt Morgen’s belated conscientious glance in through her doorway; she did not hear Aunt Morgen whisper, “You all right, kiddo?”

— Je suis déjà presque endormie, tante Morgen.

— Cette fois, je ne vais pas te laisser t'agiter toute la nuit. »

Lorsque tante Morgen, qui malgré ses précautions avait buté contre la table de nuit en sortant, éteignit enfin la lumière et quitta la pièce, Elizabeth demeura allongée seule dans le noir et essaya de fermer les yeux. Elle distinguait un rai de lumière à travers la porte que tante Morgen avait laissée entrebâillée – il ne lui était pas venu à l'idée qu'Elizabeth puisse avoir besoin d'aide pendant la nuit, mais elle était incapable de se souvenir de fermer une porte complètement – et elle entendait, au rez-de-chaussée, les allées et venues tranquilles de tante Morgen entre le salon et la cuisine, la porte du réfrigérateur qui se refermait bruyamment, et sa tante qui chantonnait pour elle-même avec une sorte de fierté qu'elle au moins allait bien, et qu'elle avait survécu à tant de gens.

Méchante vieille femme, pensa Elizabeth, surprise par sa propre pensée : tante Morgen avait été très gentille avec elle. « Méchante vieille femme. » Elle s'aperçut qu'elle avait parlé à voix haute. *Et si elle m'entendait ?<sup>17</sup>* se dit-elle. Elle gloussa. « Méchante vieille femme, répéta-t-elle presque en criant.

— Tu m'as appelée, petite ?

— Non, merci, tante Morgen. »

Calmement allongée dans son lit, avec la douleur dans son dos qui diminuait et son mal de tête qui s'évanouissait dans l'obscurité, Elizabeth chanta pour elle-même sans paroles et presque sans bruit. Elle fredonnait des airs de comptines, de vieilles chansons populaires, des murmures et des fragments de morceaux qu'elle avait entendus autrefois, et, tout en chantant, elle s'endormit. Elle n'entendit pas tante Morgen passer dans le couloir, ne se rendit pas compte qu'elle lui jetait un coup d'œil tardif mais conscientieux par l'entrebâillement de la porte ; elle ne l'entendit même pas demander tout bas : « Tout va bien, petite ? »

---

<sup>17</sup> Le texte anglais ne différencie jamais les pensées propres au personnage du reste du texte. Par souci de clarté, j'ai préféré le faire, d'autant que cette particularité ne me semble pas relever d'une volonté de rendre la voix narrative ambiguë.

Aunt Morgen slept soundly of a night and awoke, ordinarily, ill-humored; it did not, therefore, surprise Elizabeth to awaken to Aunt Morgen's displeasure. Elizabeth had lain quietly for perhaps ten minutes, knowing from experience that, once awake, she would not fall asleep again, and, testing delicately, had decided that although she still had her backache, it was so much improved after a good night's rest that she might certainly get up and go to work. The headache still pulsed somewhere at the back of her head, and she repeated what was—although she was not aware of it—an habitual gesture, that of rubbing her hand violently against the back of her neck, as though she might possibly rub the nerves there into submission, and anesthetize them against the pain; this habit was one of several persistent nervous gestures she used, and it did her headache no good whatsoever. When she came downstairs, dressed as neatly as usual, she came into the kitchen where Aunt Morgen, still in her bathrobe, sat sullenly at the kitchen table drinking her coffee. Elizabeth said "Good morning," and went to the refrigerator for milk. When she sat down at the table opposite Aunt Morgen she said "Good morning, Aunt," and still received no answer; when she looked up she realized that Aunt Morgen was regarding her angrily and without the ordinarily misty look of early morning. "My headache is better," Elizabeth said timidly.

"So I see," said Aunt Morgen. She tapped ominously on the edge of her coffee cup and prepared her face, by turning down the corners of her mouth and narrowing her eyes, for heavy irony. "I am happy," she said deeply, "to know that your health was so much improved that you were able to leave your bed."

"I thought I would go to work; I—"

Tante Morgen dormit profondément toute la nuit et s'éveilla comme d'habitude de mauvaise humeur, Elizabeth ne fut donc pas surprise d'être réveillée par le déplaisir de sa tante. Elle était alors restée calmement allongée dans son lit pendant une dizaine de minutes, sachant par expérience qu'une fois éveillée, elle serait incapable de se rendormir. Après avoir tenté délicatement quelques mouvements, elle avait décidé que son mal de dos, encore présent, s'était tout de même nettement calmé après cette bonne nuit de sommeil, et qu'elle serait donc en état de se lever et d'aller travailler. Le mal de tête pulsait toujours quelque part à l'arrière de son crâne, et elle répéta un geste qui était devenu une habitude inconsciente : elle se frotta violemment le bas de la nuque, comme si elle pouvait soumettre ses nerfs à la force de la main et les rendre ainsi insensibles à la douleur. Elle faisait souvent ce genre de mouvements nerveux et compulsifs ; en tout cas, ils n'avaient aucun effet sur ses maux de tête. Elle descendit, habillée avec autant de soin que d'ordinaire, et entra dans la cuisine où tante Morgen, encore en peignoir, buvait son café d'un air morose<sup>18</sup>. « Bonjour », dit Elizabeth en allant prendre du lait dans le réfrigérateur. Lorsqu'elle s'assit à la table en face de sa tante, elle répéta : « Bonjour, tante Morgen. », et de nouveau, ne reçut aucune réponse. Elle leva les yeux et s'aperçut que sa tante la fixait d'un regard coléreux dépourvu de l'aspect embrumé qu'il aurait dû avoir de bon matin. « Mon mal de tête va mieux, tenta Elizabeth timidement.

— C'est ce que je vois », répondit tante Morgen. Elle tapota le bord de sa tasse de café de façon menaçante, plissa les yeux et fit la grimace, se préparant à exprimer une ironie cinglante. « Je suis heureuse, dit-elle d'une voix lourde de sous-entendus<sup>19</sup>, d'apprendre que ton état s'est amélioré au point que tu sois capable de te lever.

— Je me suis dit que je pouvais aller travailler, je...

---

<sup>18</sup> Il était difficile d'intégrer la précision « à la table de la cuisine », qui aurait fait une redondance, et qui alourdissait la phrase. J'ai jugé que cette précision n'était pas indispensable, et l'ai supprimé.

<sup>19</sup> J'ai choisi d'étoffer ici l'adverbe « deeply », qu'on ne pouvait traduire littéralement.

“I was not referring,” said Aunt Morgen, “to your present state. The improvement in your health to which I refer took place, I should say, at approximately one o’clock this morning.” She stopped to light a cigarette, her hand shaking noticeably with fury. “When you decided to go out,” she finished.

“But I didn’t go out anywhere, Aunt Morgen. I slept all night.”

“Do you really suppose,” Aunt Morgen said, “that *I* am unaware of what goes on in my own house? Do you really suppose, you overgrown baby, that *I* am going to be taken in by your pretense of being sick and by sympathetic and bring you hot water bottles and give you pills and come to see how you are and put you to bed and be as nice as I can, and then for all my pains get laughed at? Do you really *suppose*,” Aunt Morgen went on, her voice rising intolerably, that I don’t *know* what you’re *doing*? ”

Elizabeth stared, speechless; childish defenses came back to her, and she dropped her eyes and looked at her glass of milk, and twisted her fingers together, and trembled her lip, and stayed quiet.

“Well?” Aunt Morgen leaned back. “Well?”

“I don’t know,” Elizabeth said.

“You don’t know *what*?” Aunt Morgen’s voice, softer for a moment, rose again. “*What* don’t you know, fool?”

“I don’t know what you mean.”

“I mean what’s going on in my house, I mean what you’re doing, I mean whatever dirty horrible nasty business you do in the middle of the night that even your own aunt can’t know about and you have to sneak out like a dirty thief, going down the stairs with your shoes in your hand—“

— Je ne faisais pas référence, coupa<sup>20</sup> tante Morgen, à ton état présent. L'amélioration dont je parle s'est produite, il me semble, à environ une heure du matin. » Elle s'interrompit pour allumer une cigarette, et Elizabeth constata que sa main tremblait de rage. « Lorsque tu as décidé de sortir, termina-t-elle.

— Mais je ne suis allée nulle part, tante Morgen. J'ai dormi toute la nuit.

— Tu t'imagines vraiment que je ne sais pas ce qui se passe dans ma propre maison ? Est-ce que tu t'imagines, espèce de gros bébé, que moi, ta tante, je vais me faire avoir par ton numéro de malade imaginaire, compatir et t'apporter des bouillottes et des cachets, aller voir si tu vas bien et te mettre au lit et être aussi gentille que possible, et ensuite pour toute récompense du mal que je me donne, te voir te moquer de moi ? Est-ce que tu t'imagines *vraiment*, continua tante Morgen en haussant le ton de façon intolérable, que je ne suis pas au courant de ce que tu mijotes ? »

Elizabeth la dévisagea, sans voix. Un réflexe de défense puéril lui revint : elle baissa les yeux et fixa son verre de lait, ses lèvres se mirent à trembler, et elle ne répondit pas.

« Eh bien ? dit tante Morgen en se renfonçant dans sa chaise. Alors ?

— Je ne sais pas, dit Elizabeth.

— Tu ne sais pas *quoi* ? » La voix de tante Morgen, plus douce l'espace d'un instant, se durcit de nouveau. « *Qu'est-ce* que tu ne sais pas, petite idiote ?

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

— Je veux parler de ce qui se passe dans ma maison, je veux parler de ce que tu mijotes, je veux parler du genre d'activités horribles et dégoûtantes auxquelles tu t'adonnes en plein milieu de la nuit, dont même ta tante ne doit pas entendre parler, et qui te font sortir en catimini comme un sale voleur et descendre les escaliers en tenant tes chaussures dans une main...

---

<sup>20</sup> J'ai travaillé sur les verbes déclaratifs, en les variant en français par rapport au « say » anglais, trop plat, et très redondant tout au long du texte.

“I *didn't*.”

“You did. And I will *not* be lied to. Now,” said Aunt Morgen, rising and leaning terribly across the table, “I mean to hear, before you leave this house today, exactly what you think you're getting away with. And the sooner,” said Aunt Morgen, “the better.”

“I *didn't*.”

“It won't do you any good. Where did you go?”

“I *didn't* go anywhere.”

“Did you walk? Or was someone waiting for you?”

“I *didn't*.”

“*Who?* Who was waiting to meet you?”

“No one. I *didn't* do anything.”

“Who was he?” Aunt Morgen slammed her hand down onto the table so that Elizabeth's glass of milk rocked and spilled; the milk ran to the edge of the table and dripped onto the floor, and Elizabeth was afraid to move to find a cloth to wipe it up; she was afraid to do anything more than sit, avoiding Aunt Morgen's eyes and twisting her hands under the table. “Who?” Aunt Morgen demanded.

“No one.”

— Ce n'est pas vrai<sup>21</sup> !

— Si, c'est vrai. Et je ne permettrai pas qu'on me mente. Et maintenant... »

Tante Morgen se leva et se pencha par-dessus la table dans une attitude menaçante.

« Maintenant, j'exige de savoir, avant que tu ne quittes cette maison, quel est ce secret avec lequel tu comptes t'en tirer à si bon compte. Et le plus tôt sera le mieux.

— Je n'ai rien fait.

— Tu n'as rien à gagner à te taire. Où es-tu allée ?

— Je ne suis allée nulle part.

— Est-ce que tu es allée voir quelqu'un ? Ou bien est-ce que quelqu'un t'attendait ?

— Mais non !

— Qui était-ce ? Avec qui avais-tu rendez-vous ?

— Personne. Je n'ai rien fait du tout.

— Comment il s'appelle ? » Tante Morgen frappa la table du plat de la main avec une telle violence que le verre de lait d'Elizabeth vacilla puis se renversa ; le lait coula vers le bord de la table et se mit à goutter sur le sol. Elizabeth n'osait pas se lever pour aller chercher un torchon pour éponger ; elle n'osait pas faire quoique ce soit à part rester assise, éviter le regard de tante Morgen et se tordre les mains sous la table.

« Qui était-ce ? aboya<sup>22</sup> tante Morgen.

— Personne. »

<sup>21</sup> Dans tout ce passage de dialogue, j'ai rencontré une difficulté avec « I didn't » et « I didn't do anything ». « I didn't » n'a pas besoin de complément, cela reprend les derniers mots de tante Morgen, mais en français, il faut ajouter quelque chose, par exemple, « je n'ai rien fait ». Il faut donc varier les tournures, d'autant qu'on est bien obligé de traduire « I didn't do anything » par « je n'ai rien fait ». Plus bas, j'ai proposé par exemple « Mais non ! » pour remplacer « I didn't ».

<sup>22</sup> J'interprète ici le « demanded » anglais pour éviter l'étoffement un peu lourd (qui donnerait quelque chose comme « exigea de savoir tante Morgen »), tout en soulignant l'agressivité du personnage.

Aunt Morgen opened her mouth, gasped, and took hold of the edge of the table with both hands. She closed her eyes tightly, shut her mouth, and stood, visibly calming herself.

After a minute she opened her eyes and sat down, and spoke quietly. "Elizabeth," she said, "I didn't want to frighten you. I'm sorry I lost my temper. I realize that by yelling at you I'm doing more harm than good; suppose I try to explain."

"All right," Elizabeth said. She looked quickly at the milk, and it was still running off onto the floor.

"Look," Aunt Morgen said persuasively, "you know that as your only guardian I feel a great deal of responsibility. After all," she said with a friendly grin, "I was your age once, much as I hate to admit it, and I can remember how hard it is to feel that people are keeping an eye on you. You feel independent, and free, and sort of as though you don't *have* to account to anybody for what you do. But please try to realize, kiddo, that as far as I'm concerned, you can go ahead and do whatever you please. I'm not a dragon, or one of your fidgety old maids who faints when she sees a man. I'm your same crazy aunt, and I may be an old maid but I bet there's not much left can make me faint." Aunt Morgen hesitated and then, obviously resisting a train of thought which threatened to carry her away, went on firmly, "What I'm trying to say *is* you don't need to sneak in and out, and be afraid of my finding out something you're ashamed of. If there's some fellow you want to see, and you think for some reason I might mind your seeing him, don't you think you'd be smarter to have me mad at you for seeing him—which I certainly couldn't do anything about—than to have me mad at you for sneaking around and hiding things behind my back—which I certainly *can* do something about, and you just *watch* me—and all things considered, doesn't it seem as though you'd better off out in the open?" Aunt Morgen ran out of breath, and stopped.

"I guess so," Elizabeth said.

Tante Morgen ouvrit la bouche, haletante, et agrippa le rebord de la table des deux mains. Elle serra les paupières, referma la bouche et resta immobile, visiblement en train de se calmer.

Après un moment, elle rouvrit les yeux, s'assit, et parla posément. « Elizabeth, je ne voulais pas te faire peur. Je suis désolée d'avoir perdu mon sang froid. Je me rends compte qu'en te criant dessus, je fais plus de mal que de bien. Et si j'essayais de t'expliquer ?

— D'accord », acquiesça Elizabeth. Elle jeta un coup d'œil au lait qui continuait à goutter sur le sol.

« Écoute, dit tante Morgen d'un ton persuasif, tu sais qu'étant ta seule parente, je me sens responsable de toi. Après tout, dit-elle avec un sourire amical, même si j'ai horreur de l'admettre, j'ai eu ton âge moi aussi, et je me rappelle combien il était difficile de se sentir surveillé. On se sent libre, indépendant, et d'une certaine façon, on a l'impression qu'on n'a pas de comptes à rendre à qui que ce soit. Mais essaie de comprendre, petite, en ce qui me concerne tu peux y aller et faire tout ce qui te plaît. Je ne suis pas un dragon, ou l'une de ces vieilles filles qui ne tiennent pas en place et qui s'évanouissent à la vue d'un homme. Je suis toujours ta vieille folle de tante ; et je suis peut-être vieille fille, mais je parie qu'il n'y a pas beaucoup de choses qui pourraient me faire tomber dans les pommes. » Tante Morgen hésita, se débattant apparemment pour ne pas se laisser entraîner dans un courant de pensées qui l'écarterait du sujet, et poursuivit avec fermeté : « Ce que j'essaie de dire, en réalité, c'est que tu n'as pas besoin d'aller et venir en cachette et d'avoir peur que je découvre quelque chose dont tu as honte. S'il y a un jeune homme que tu as envie de voir, et si tu penses pour une raison quelconque que cela pourrait me déranger, ne crois-tu pas que ce serait plus malin de ta part de me mettre en rogne parce que tu le vois – puisque je ne pourrais certainement pas t'en empêcher – plutôt que de me mettre en rogne parce que tu sors en cachette et que tu fais des choses dans mon dos – puisque dans ce cas, je pourrais certainement intervenir – et regarde-moi dans les yeux quand je te parle ; et toutes choses bien considérées, ne te semble-t-il pas que tu serais plus heureuse si tu menais ta vie au grand jour ? » Tante Morgen s'interrompit, à bout de souffle.

« Je suppose, oui, dit Elizabeth.

“Then, look, kiddo,” Aunt Morgen said gently, “suppose you just tell auntie what it’s all about. Believe me, nothing is going to happen to you. You’ve got a *right* to do what you please, and remember, I’m not going to scold you, because *I* always did what I pleased, and I can remember perfectly well how you feel.”

“But I didn’t,” Elizabeth said. “I mean, I didn’t do anything.”

“Suppose you didn’t *do* anything,” Aunt Morgen said reasonably, “that’s still no reason for not telling me, is it?” She laughed. “It’s if you *did* do something you ought to be scared,” she said.

“But I mean I didn’t do *anything*.”

“Then what *did* you do?” Aunt Morgen asked. “What on earth can you find to do at that hour of the night if you didn’t *do* anything?” She laughed again, and shook her head, bewildered. “What a *hell* of a way to talk,” she said, “I didn’t *do* anything.”

“Good lord,” Aunt Morgen said. “Good holy lord God almighty, I can’t *say* it again. Are there any words,” she asked delicately, “which might communicate with your dainty brain? I am trying to ask you precisely what occurred, and with whom, at one o’clock last night.”

“Nothing”, said Elizabeth, twisting her hands.

“I am by now completely convinced that it was nothing,” said Aunt Morgen fervently. “I am only astonished that he could have expected anything else. There must be people,” she said as though to herself, “like that in the world, but how does she find them? Who, then,” she continued to Elizabeth, “was this optimistic young man?”

“No one,” said Elizabeth.

— Alors écoute, petite, dit tante Morgen avec douceur, et si tu disais simplement à tatie de quoi il est question ? Sois tranquille, il ne va rien t'arriver. Tu as le droit de faire ce que tu veux, et rappelle-toi, je ne vais pas te gronder parce que moi, j'ai toujours fait ce qui me chantait, et je me rappelle parfaitement ce que tu ressens.

— Mais je n'ai pas... Je veux dire, je n'ai rien fait.

— Admettons que tu n'aies rien fait, dit tante Morgen d'un ton raisonnable, il n'y a donc aucune raison pour ne pas me le dire, pas vrai ? » Elle éclata de rire. « C'est si tu avais vraiment fait quelque chose qu'il faudrait s'inquiéter.

— Mais je veux dire que je n'ai pas fait *quoique ce soit*<sup>23</sup>.

— Alors qu'est-ce s'est passé au juste ? s'écria tante Morgen. Que pouvais-tu diable être en train de fabriquer à cette heure de la nuit si tu ne faisais rien ? » Elle rit encore, et secoua la tête, confondue. « Quelle sacrée façon de parler. Tu ne connais donc pas le moindre mot honnête ?

— Non. » Elizabeth réfléchit. « Je veux dire... Je n'ai rien fait du tout.

— Seigneur, dit tante Morgen. Seigneur Dieu tout-puissant, je ne vais pas tout recommencer... Existe-t-il des mots, demanda-t-elle avec douceur, capables d'entrer en communication avec ton cerveau délicat ? J'essaie de te demander ce qui s'est passé exactement, et avec qui, à une heure du matin la nuit dernière.

— Rien, répondit Elizabeth en se tordant les mains.

— À présent, je suis totalement convaincue qu'il ne s'est rien passé, dit tante Morgen avec soulagement. Je suis simplement stupéfaite qu'il ait pu attendre quoique ce soit de plus. Il doit y avoir des gens comme ça dans le vaste monde, dit-elle pour elle-même, mais comment fait-elle pour les trouver ? Alors qui, continua-t-elle à l'intention d'Elizabeth, était ce jeune homme plein d'optimisme ?

— Personne, dit Elizabeth.

---

<sup>23</sup> On voit bien ici la difficulté évoquée tout à l'heure, d'autant plus ici que le « any » est en italique. En effet, la conversation qui a lieu ici est lourde de sous-entendus, et tante Morgen n'évoque jamais explicitement ce qu'elle craint qu'Elizabeth ait fait exactement, et probablement, Elizabeth ne le soupçonne pas.

“Blood from a stone,” said Aunt Morgen, “gold from sea water, fire from snow. You’re your mother’s own daughter, mud up to the neck.” She laughed, unexpectedly good-humored. “I don’t know *why*,” she said, still laughing, “I should believe that *you* would go out on a cold night to meet a young man. My own private guess, being you’re your mother daughter, is that you’d make a big mystery of going out to mail a letter, and hope someone would think the worst of it. Or to find a nickel you lost last week. And if it *is* some fellow,” she added, pointing jeeringly at Elizabeth, “I’ll bet your poor dear father’s fortune *he* isn’t fooled. You’re like your mother, kiddo, a cheat and a liar, and neither of you could ever get around me.”

“But I didn’t,” Elizabeth said helplessly.

“Of course you didn’t,” Aunt Morgen said. “Poor baby.” She rose and left the kitchen, and Elizabeth was finally able to get the dishcloth and wipe up the spilled milk.

There was still a gaping hole in her room at the museum, and it stayed just beyond her left elbow all day. In the morning mail, which included a letter asking the museum for a complete listing of the exhibits in the Insect Room, and a letter asking for a final decision upon an unparalleled collection of Navajo hammered silver, there was another letter for Elizabeth. “ha ha ha,” it read, “i know all about you dirty dirty lizzie and you cant get away from me and i wont ever leave you or tell you who i am ha ha ha.”

— C'est comme parler à un mur<sup>24</sup> ! Le portrait craché de sa mère, dans la mouise jusqu'au cou<sup>25</sup>. » Elle éclata de rire, soudain de bonne humeur. « Je me demande bien pourquoi, continua-t-elle en riant, j'allais m'imaginer qu'une fille comme toi sortirait par une nuit glaciale pour rencontrer un jeune homme. Mon idée là-dessus, puisque tu es bien la fille de ta mère, c'est que tu fais des mystères invraisemblables autour d'une lettre à poster ou d'une piécette que tu aurais perdue la semaine dernière en espérant que quelqu'un s'imagine le pire. Et s'il s'agit réellement d'un jeune homme, ajouta-t-elle en pointant un doigt moqueur sur Elizabeth, je parie sur la fortune de ton pauvre cher père que lui ne s'en laisse pas conter. Tu es comme ta mère, petite, une menteuse et une tricheuse, et aucune de vous deux n'a jamais réussi à m'avoir.

— Mais je n'ai rien fait, dit Elizabeth d'un ton suppliant.

— Bien sûr que non, répondit tante Morgen. Pauvre chérie. » Elle se leva et quitta la cuisine, et Elizabeth put enfin aller chercher un torchon pour éponger le lait renversé.

Il y avait toujours un trou béant dans son bureau au musée, et il demeura toute la journée tapi<sup>26</sup> derrière son épaule gauche. Dans le courrier du matin, avec une lettre qui demandait la liste exhaustive des pièces exposées dans la Salle des Insectes et une lettre exigeant une décision finale à propos d'une collection unique d'artisanat navajo en argent frappé, un autre courrier attendait Elizabeth. « ha, ha, ha je sais tout de toi mauvaise lizzie et tu pourras pas m'échapper et je te laisserai jamais en paix et tu sauras jamais qui je suis ha ha ha. »

---

<sup>24</sup> Il m'a fallu ici trouver une expression idiomatique appropriée. J'ai choisi de ne pas traduire les expressions qui suivent dans le texte anglais, jugeant que cette expression suffisait à transmettre le désarroi de tante Morgen.

<sup>25</sup> J'ai choisi cette expression qui me semble juste pour la tonalité du discours de tante Morgen : sans être vulgaire, elle est assez familière, c'est un personnage qui ne « mâche pas ses mots ». Il m'a fallu la choisir avec soin, car l'expression revient souvent par la suite.

<sup>26</sup> On a vu que jusqu'ici, j'ai eu tendance à supprimer certaines précisions inutiles, mais ici, j'ai ajouté le participe passé « tapi », car je trouvais que dire simplement « il demeura toute la journée derrière son épaule gauche » n'apporte aucune information et semble alors inutile. En revanche, « tapi » connote une menace.

Coming home that afternoon with the letter in her pocketbook Elizabeth stopped suddenly on the street between the bus stop and her aunt's house. Someone, she thought distinctly, is writing letter to *me*.

She put this letter also into the red valentine box which had held chocolates on her twelfth birthday, and opened and re-read the other two. "i will catch you..." "She's all I have..." "you cant get away from me..."

"Well?" Aunt Morgen said after dinner. "You decided to give in?"

"I didn't do anything."

"You didn't do anything," Aunt Morgen said. "All right." She looked coldly at Elizabeth. "You got another one of your phony backaches?"

"Yes. I mean, I have my backache again. And my head aches."

"For all the sympathy you'll get from *me* tonight," Aunt Morgen said heavily. "How often you think you can get away with it?"

"And how is our poor head *this* morning?" Aunt Morgen inquired at breakfast.

"A little better, thank you," said Elizabeth, and then she saw Aunt Morgen's face. "I'm sorry," she said involuntarily.

"Have a pleasant time?" Aunt Morgen asked. "Poor devil still hoping?"

"I don't know-"

"You don't *know*?" Aunt Morgen's irony was heavy. "Surely, Elizabeth, even your mother?"

"I didn't."

"So you didn't." Aunt Morgen turned back to her coffee. How do you feel?" she asked finally, grudgingly.

Cet après-midi-là, en rentrant à la maison avec la lettre dans son sac à main, Elizabeth s'arrêta subitement dans la rue, entre son arrêt de bus et la maison de sa tante. *Quelqu'un, pensa-t-elle, m'écrivit des lettres ; quelqu'un m'écrivit des lettres à moi.*

Elle mit cette lettre avec les autres dans la boîte rouge en carton qui avait contenu les chocolats de son douzième anniversaire, et relut les deux autres. « je vais t'attraper... » « Elle est tout ce que j'ai... » « tu pourras pas m'échapper... »

« Eh bien ? demanda tante Morgen après le dîner. Tu t'es décidée à parler ?

— Je n'ai rien fait.

— Tu n'as rien fait, répéta tante Morgen. Très bien. » Elle lui lança un regard froid. « Tu as encore l'un de ces maux de dos imaginaires ?

— Oui. Je veux dire, j'ai de nouveau mal au dos. Et mal à la tête.

— Pour toute la compassion que tu obtiendras de moi ce soir... dit tante Morgen d'un ton lugubre. Combien de fois encore comptes-tu t'en tirer comme ça ? »

« Et comme va notre pauvre tête, ce matin ? voulut savoir tante Morgen au petit-déjeuner.

— Un peu mieux, merci, dit Elizabeth avant de remarquer l'expression de sa tante. Je suis désolée, ajouta-t-elle involontairement.

— Tu as passé un bon moment ? demanda tante Morgen. Le pauvre diable espère toujours ?

— Je ne sais pas...

— Tu ne *sais pas* ? » Sa voix était lourde d'ironie. « C'est sûr, même ta mère...

— Je n'ai rien fait.

— Alors tu n'as rien fait. » Tante Morgen reporta son attention sur son café. « Comment te sens-tu ? demanda-t-elle finalement d'un ton chargé de rancœur.

“About the same, Aunt Morgen. My back hurts, and my head.”

“You ought to see a doctor,” Aunt Morgen said, and then, standing abruptly, and slamming her hand on the table, “honest to *God*, kiddo, you *ought* to see a *doctor!*”

“...and i can do whatever i want and you cant do anything about it and i hate you dirty lizzie and youll be sorry you ever heard of me because now we both now youre a dirty dirty dirty...”

Elizabeth sat on her bed, counting her letters. Someone had written her lots of letters, she thought fondly, lot of letters; here were five. She kept them all in the red valentine box and every afternoon now, when she came home from work, she put the new one in and counted them over. The very feel of them was important, as though at last someone had found her out, someone close and dear, someone who wanted to watch her all the time; someone who writes letters to me, Elizabeth thought, touching the papers gently. The clock on the stair landing struck five, and reluctantly she began to gather the letters together, folding them neatly and putting them back into their envelopes. She would not like to have Aunt Morgen see her letters. They were all safely back in the box and she had put away the chair she stood on to put the box onto the shelf of her closet, when the door crashed open and Aunt Morgen came in.

“Elizabeth,” she said, “kiddo, what’s *wrong?*”

“Nothing,” said Elizabeth.

Aunt Morgen’s face was white, and she held tight to the doorknob. “I’ve been calling you,” she said. “I’ve been knocking on your door and calling you and outdoors looking for you and calling you and you didn’t answer.” She stopped for a minute, holding tight to the doorknob. “I’ve been calling you,” she said at last.

“I’ve been right here. I was just getting ready for dinner.”

— Ça n'a pas beaucoup changé, tante Morgen. Mon dos me fait mal, et ma tête aussi.

— Il faut que tu voies un docteur, dit tante Morgen puis, en se levant brutalement : au nom de Dieu, petite, il *faut* que tu voies un docteur<sup>27</sup> ! »

« ...et je fais ce que je veux et tu peux pas m'en empêcher et je te hais mauvaise lizzie et tu vas regretter d'avoir entendu parler de moi parce que maintenant on est deux à savoir que tu es une sale sale sale... »

Elizabeth s'assit sur son lit, recomptant ses lettres. Quelqu'un lui avait écrit beaucoup de lettres, pensa-t-elle avec affection, beaucoup : cinq jusqu'à maintenant. Elle les conservait toutes dans la boîte rouge. Désormais, tous les après-midis, quand elle rentrait du travail, elle mettait la nouvelle avec les autres et les recomptait. Même les toucher était important : quelqu'un semblait l'avoir enfin trouvée, quelqu'un de proche et de cher, quelqu'un qui ne voulait pas la quitter des yeux ; *quelqu'un qui m'écrivait des lettres*, pensa Elizabeth en caressant le papier du bout des doigts. Sur le palier, la pendule sonna cinq heures. Elle rassembla les lettres avec réticence, les plia soigneusement puis les remit dans leur enveloppe. Elle ne voulait pas que tante Morgen les découvre. Toutes les lettres se trouvaient en sécurité dans la boîte, la chaise était rangée et elle se tenait sur la pointe des pieds pour remettre la boîte sur l'étagère de son placard lorsque la porte s'ouvrit violemment sur tante Morgen.

« Elizabeth, petite, mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

— Rien », répondit Elizabeth.

Tante Morgen agrippait la poignée, livide. « Je t'ai appelée, dit-elle. J'ai frappé à ta porte, je t'ai cherchée dehors, je t'ai appelée et tu n'as pas répondu. » Elle se tut, la main crispée sur la poignée. « Je t'ai appelée, répéta-t-elle après une pause.

— J'étais là. J'étais en train de me préparer pour le dîner.

---

<sup>27</sup> Je n'ai pas jugé utile de garder l'emphase du texte anglais qui met en italique plusieurs mots. Il me semblait que souligner simplement « faut », et clore le paragraphe sur cette exclamation, suffisait amplement à traduire l'angoisse du personnage.

"I thought you were—" Aunt Morgen stopped. Elizabeth looked at her anxiously, and saw that she was staring at the table by the bed. Turning, Elizabeth saw one of Aunt Morgen's brandy bottles on the table. "Why did you put that in my room?" Elizabeth asked.

Aunt Morgen let go of the doorknob and came toward Elizabeth. "God almighty," she said, "you *stink* of the stuff."

"I don't." Elizabeth backed away; Aunt Morgen, unreasonably, frightened her. "Aunt Morgen, please let's go have dinner."

"Mud." Aunt Morgen took up the brandy bottle and held it to the light. "Dinner," she said, and laughed shortly.

"Please, Aunt Morgen, come downstairs."

"I," said Aunt Morgen, "am going to my room." Eyeing Elizabeth, she backed toward the door, the brandy bottle in her hand. "I think," she said, her hand again on the doorknob, that *you* are drunk." And she slammed the door behind her.

Perplexed, Elizabeth went over to sit on the bed. Poor Aunt Morgen, she thought, I had her brandy. Absently, she noticed that the bedside clock said a quarter past twelve.

"...i know all about you it i know all about it i know all about it dirty dirty lizzie dirty dirty lizzie i know alla about it..."

Because the next day there was proof to correct on the museum catalogue, Elizabeth, with her new letter safely in her pocketbook, did not leave the building until quarter past four, when the workmen were already engaged on the hidden structure of the building. As a result, she missed her usual bus home. When she finally came into the kitchen where Aunt Morgen sat drinking her brandy, Elizabeth saw first that Aunt Morgen had not eaten any dinner, and then she looked up into her aunt's hard stare. Wordless, Elizabeth could only mutter placatingly the box of chocolates she suddenly discovered she was carrying.

— Je croyais que tu... » Tante Morgen s'interrompit. Elizabeth la regarda avec inquiétude, et vit qu'elle fixait la table de nuit. En se retournant, Elizabeth aperçut une des bouteilles de brandy de sa tante. « Pourquoi est-ce que tu as mis ça dans ma chambre ? » demanda Elizabeth.

Tante Morgen lâcha la poignée et s'approcha d'Elizabeth. « Dieu tout-puissant, s'écria-t-elle, tu pues l'alcool.

— Ce n'est pas vrai. » Elizabeth recula : sans raison apparente, tante Morgen lui faisait peur. « S'il te plaît, tante Morgen, allons dîner.

— Dans la mouise... » Tante Morgen prit la bouteille et l'examina dans la lumière. « Dîner », dit-elle en lâchant un rire bref.

« S'il te plaît, tante Morgen, descendons.

— Moi, répliqua tante Morgen, je vais dans ma chambre. » Sans détacher son regard d'Elizabeth, elle recula vers la porte, la bouteille de brandy en main. « En ce qui me concerne, je crois que tu es ivre. » Et elle claqua la porte derrière elle.

Perplexe, Elizabeth alla s'assoir sur son lit. *Pauvre tante Morgen*, pensa-t-elle, *c'était moi qui avais son brandy*. Distraitemet, elle remarqua que l'horloge de la table de nuit indiquait minuit et quart.

« ...je sais tout je sais tout je sais tout mauvaise lizzie mauvaise mauvaise lizzie je sais tout... »

Le lendemain, Elizabeth devait corriger les épreuves du catalogue du musée, aussi elle ne put quitter les lieux avant quatre heures et quart, avec la lettre en sécurité dans son sac à main, à l'heure où les charpentiers étaient déjà engagés dans la structure cachée du bâtiment, et manqua son bus habituel. Quand elle entra finalement dans la cuisine où tante Morgen était assise en train de boire du brandy, elle remarqua d'abord que sa tante n'avait pas dîné, puis, en levant les yeux, elle fut confrontée à son regard dur. Ignorant quoi dire, Elizabeth lui tendit, en signe d'apaisement, la boîte de chocolats qu'elle venait de découvrir dans ses mains.

Mr. and Mrs. Arrow fancied themselves as homey folk in a circle where all their acquaintance collected Indian masks, or read plays together of an evening, or accompanied one another on the sackbut; Mr. and Mrs. Arrow served sherry, and played bridge, and attended lectures together, and even listened to the radio. Mrs. Arrow was accustomed to deplore as extreme Aunt Morgen's habit of going to the movies alone, and both Mr. and Mrs. Arrow felt that Elizabeth was allowed too much freedom; Mrs. Arrow had said as much, indeed, to Aunt Morgen when Elizabeth first went to work at the museum. "You allow that girl too much leeway, Morgen," Mrs. Arrow had said, making no bones about the way she felt, "a girl like Elizabeth takes more watching than one of your... one of those... that is to say, Elizabeth, you know as well as I do, takes watching. Not that Elizabeth's not *normal*." Mrs. Arrow had stopped and lifted her eyes to heaven and spread her hands innocently, so that no one would ever believe that Mrs. Arrow meant to imply for a minute that Elizabeth was anything apart from normal, "I don't mean that at all," Mrs. Arrow explained earnestly. "What I mean is, Elizabeth is an unusually sensitive girl, and if she is going to go off by herself every day for long periods of time, it would be most judicious, Morgen most wise of you, to check *carefully* that she is always among people of the most genteel sort. "Of course," Mrs. Arrow went on, nodding reassuringly, "even at the museum they're mostly *volunteer* worker. I always think," she finished, "that it's so *kind* of them."

Au sein d'un cercle de connaissances qui avaient l'habitude de collectionner les masques indiens, de faire des lectures théâtrales en groupe pendant des soirées entières et de s'accompagner mutuellement à la sacqueboute, Mr. et Mrs. Arrow se considéraient comme des gens plutôt accueillants. Eux servaient du sherry, jouaient au bridge, assistaient à des conférences, et écoutaient même la radio. Mrs. Arrow déplorait le penchant de tante Morgen pour les séances de cinéma en solitaire, qu'elle jugeait extrême, et le couple considérait qu'elle accordait trop de liberté à Elizabeth ; Mrs. Arrow le lui avait dit, d'ailleurs, lorsqu'Elizabeth avait décroché un emploi au musée. « Tu lâches trop la bride à cette jeune fille, Morgen, avait déclaré Mrs. Arrow sans se donner la peine de dissimuler sa désapprobation, une fille comme Elizabeth doit être surveillée davantage que l'une de ces jeunes... de ces... ce que je veux dire, c'est qu'Elizabeth a besoin d'être surveillée. Non qu'elle ne soit pas *normale*. » Mrs. Arrow s'était interrompue et avait pris une attitude innocente, les paumes en avant et le regard levé vers le ciel, comme pour dissuader quiconque de s'imaginer un seul instant qu'elle ait voulu insinuer qu'il y avait quelque chose d'anormal chez la jeune fille. « Ce n'est en aucun cas mon opinion, avait expliqué Mrs. Arrow avec empressement. Ce que je veux dire, c'est qu'Elizabeth est une jeune fille inhabituellement sensible, et si elle doit sortir seule tous les jours et rester sans surveillance pendant plusieurs heures, il serait judicieux, Morgen, il serait même sage de ta part, que tu t'assures avec le plus grand soin qu'elle se trouve toujours entourée de personnes distinguées et raffinées. Évidemment, avait continué Mrs. Arrow en hochant la tête de manière rassurante, les gens qui travaillent au musée sont essentiellement des bénévoles. J'ai toujours pensé, avait-elle conclu, que c'était tellement gentil de leur part. »

Mr. Arrow had at one decisive point of growth taken a set of singing lessons to improve his poise, and he was still very apt to sing when even slightly invited to; Mr. Arrow customarily entertained guests with songs like "Give a Man a Horse He Can Ride," and "The Road to Mandalay," and Mrs. Arrow accompanied him on the piano, pedaling furiously and occasionally humming the easy parts; "For God's sake," Aunt Morgen said to Elizabeth, pressing her finger insistently upon the doorbell, "don't ask Vergil to sing."

"All right," Elizabeth said.

"Ruth," Aunt Morgen said as the door opened, "how good to see you again."

"How are you, how are you," said Mrs. Arrow, and Mr. Arrow, behind her in the hall and smiling largely, said "How are you? And here is Elizabeth, too; how are *you*, my dear?"

Because the Arrows neither collected Indian masks nor patronized a decorator, they were forced to use ordinary pictures on their walls, and whenever Elizabeth thought of the Arrows' home she remembered the bright reproductions of country gardens and placid smooth hills and sunsets; the Arrows also had an umbrella stand in their hallway, although both of them laughed about it and Mr. Arrow, in his faint deprecating way, said that after all it *was* the very best place to put wet umbrellas. When Elizabeth, coat neatly hung in the Arrow's hall closet, satin a great chair in the Arrows' living room, with her hands folded correctly in her lap and Aunt Morgen spreading herself comfortably in just such another chair, and Mr. and Mrs. Arrow nervously together on the sofa, Elizabeth felt safe.

Adolescent<sup>28</sup>, Mr. Arrow avait pris quelques leçons de chant afin d'améliorer son maintien, et aujourd'hui, il était toujours prêt à se lancer au plus léger encouragement. Habituellement, il divertissait ses invités avec des chansons telles que *Give a Man a Horse He Can Ride*, et *The Road to Mandalay*<sup>29</sup>, et Mrs. Arrow l'accompagnait au piano, appuyant furieusement sur la pédale et chantonnant les parties les plus faciles. « Pour l'amour de Dieu, dit tante Morgen à Elizabeth en insistant sur la sonnette, ne demande pas à Vergil de chanter.

— Très bien, répondit Elizabeth.

— Ruth, dit tante Morgen alors que la porte s'ouvrait, quel plaisir de te voir.

— Comment vas-tu, comment vas-tu ? » piailla Mrs. Arrow. Son mari, debout derrière elle dans le hall, sourit largement et ajouta : « Comment vas-tu ? Et voilà Elizabeth ! Comment vas-tu<sup>30</sup> ? »

Comme les Arrow ne collectionnaient pas les masques indiens et n'avaient pas fait appel aux services d'un décorateur, ils étaient forcés d'orner leurs murs de tableaux ordinaires, et chaque fois qu'Elizabeth pensait à leur maison, elle se souvenait des reproductions colorées de jardins champêtres et des scènes douces et placides de collines et de soleils couchants. Les Arrow possédaient également un porte-parapluies dans leur hall d'entrée, bien que cela amuse le couple, et Mr. Arrow, à sa manière vaguement désapprobatrice, remarquait qu'après tout, c'était bien là le meilleur endroit pour ranger des parapluies trempés. Une fois qu'elle avait soigneusement suspendu son manteau dans le placard du hall, quand elle était assise dans l'un des larges fauteuils du salon, les mains croisées convenablement sur les genoux, lorsque tante Morgen s'était confortablement affalée dans un fauteuil semblable au sien et que Mr. et Mrs. Arrow avaient pris place nerveusement sur le canapé, Elizabeth se sentait en sécurité.

---

<sup>28</sup> J'ai décidé de condenser et d'expliciter « at one decisive point of growth », qui me paraissait un peu obscur et lourd à la traduction.

<sup>29</sup> Sur des paroles de James Thomson, le poème est mis en musique en 1917 par le canadien Geoffrey O'Hara. *On the Road to Mandalay* est un poème de Kipling adapté à de nombreuses reprises, notamment par Oley Speaks et Peter Dawson. Ce sont des chansons populaires, je n'ai donc pas traduit.

<sup>30</sup> Même si l'on se trouve dans un environnement bourgeois, les Arrow sont des amis de longue date (à la fin du roman, il est dit que Morgen et les Arrow se connaissent depuis l'enfance), et j'ai pensé plus naturel qu'ils se tutoient. En revanche, il me semblait qu'Elizabeth, considérée par tous comme une enfant, devait les vouvoyer.

The whole room partook somehow of the smooth hills and sunsets; the chair in which Elizabeth sat was soft and deep and upholstered in a kind of cloudy orange, her feet lay on a carpet in which a scarlet key design ran in and out and around a geometric floral affair in green and brown, and the wallpaper, pervading and emphasizing the room, and somehow the Arrow, presented the inadvertent viewer with alternate squares of blue and green, relieved almost haphazardly by touches of black. There was nothing of harmony, nothing of humor, in the Arrow's way of life; there was everything of compromise and yet, comfortably, a kind of deep security in the unmistakable realization that all of this belonged without dispute to the Arrows, was unmovable and after a while almost tolerable, and was, beyond everything else, solid. Not even Aunt Morgen could deny the Arrows the reality of their living room, and when one meet them at a lecture on reincarnation, or walking placidly together toward the park a Sunday afternoon, or dining at the home of one of those odd people who always seemed to invite them, Mr. and Mrs. Arrow brought with them, and spread infectiously, an air of unfading wallpaper and practical carpeting, of ironclad and frequently unendurable mediocrity.

From where she sat Elizabeth could see her own reflection in the polish of the grand piano, and sparks from her own face glancing off the cut glass bowl of wax fruit, and glitters when she moved her hand, flashing and glinting, from the gilt mirror over the marble mantel and the glass beads on the lampshade and Mr. Arrow's cuff links and the painted jar on the table, kept always full of sugared almonds.

La pièce entière, d'une certaine façon, participait de la douceur des collines et des soleils couchants. Le fauteuil d'Elizabeth, revêtu d'une housse d'un orange vaporeux, était moelleux et profond, ses pieds reposaient sur un tapis dont les motifs de clés écarlates se mêlaient à une composition florale géométrique marron et verte, et le papier peint, qui imprégnait la pièce et la mettait en relief – et, en un sens, les Arrow eux-mêmes – présentait au spectateur distrait une alternance de carrés bleus et verts, dont la ligne semblait interrompue au hasard par des touches de noir. Dans le mode de vie des Arrow, il n'y avait aucune harmonie, aucun humour, tout y était compromis ; et pourtant, on conservait toujours une agréable sensation de sécurité à l'idée que tout ceci leur appartenait sans conteste, et cette impression, à laquelle on finissait par s'habituer, était avant tout solide<sup>31</sup>. Même tante Morgen ne pouvait enlever aux Arrow la réalité de leur salon, et quand on assistait avec eux à une conférence sur la réincarnation, qu'on allait se promener tranquillement dans le parc un dimanche après-midi ou que l'on se rendait pour dîner chez l'une de ces personnes étranges qui semblaient toujours les inviter, un parfum de papier peint de bonne qualité et de moquettes choisies avec pragmatisme paraissaient les accompagner et se répandre insidieusement autour d'eux, avec les relents d'une intolérable et indéfectible médiocrité.<sup>32</sup>.

Depuis son fauteuil, Elizabeth pouvait observer son reflet sur le vernis du piano à queue, ainsi que des fragments de son visage qui ricochaient sur le verre taillé du bol contenant des fruits en cire. Quand elle bougeait la main, des scintillements lumineux brefs et brillants naissaient dans le miroir doré et rebondissaient sur le manteau en marbre de la cheminée, puis sur les gouttelettes de verre qui décoraient l'abat-jour, les boutons de manchette de Mr. Arrow, et enfin, sur le grand vase peint sur la table, toujours rempli d'amandes enrobées de sucre.

---

<sup>31</sup> La syntaxe de la phrase anglaise est assez compliquée, car fragmentée, et j'ai cherché à la simplifier et à rapprocher les éléments syntaxiquement liés qui sont éloignés dans la phrase anglaise. J'ai finalement décidé de ne pas traduire « deep », qui qualifie « security », car il était trop proche de « confortable » et ne faisait qu'alourdir la phrase.

<sup>32</sup> Là encore, on se retrouve avec une longue phrase, qui contient beaucoup d'éléments. Je trouvais important que le mot « médiocrité » soit rejeté en fin de phrase, pour mettre l'emphase sur ce terme. Mais cela rendait la construction de la phrase assez compliquée. L'une des solutions était de supprimer le « most frequently », dont j'ai d'ailleurs du mal à comprendre la pertinence ici. J'ai également dû inverser les éléments de la fin de la phrase, car je ne pouvais garder la structure anglaise où le complément d'objet de « brought » est rejeté après le deuxième verbe, ce qui paraissait difficile à faire en français.

Mr. Arrow was going to get them some sherry, Mr. Arrow hoped they would take a chocolate, Mr. Arrow was willing to break the ice with a song, if anyone liked; Mrs. Arrow wondered if Elizabeth was not getting thin, and the lights danced on the glass of the picture where the roses and peonies were massed in the country garden. Elizabeth identified a disturbance; she was getting one of her headaches. She rubbed the back of her neck against the chair, and moved uneasily. The headache began, somehow, at the back of her head and progressed, creeping and fearful, down her back; Elizabeth thought of it as a living thing moving down her backbone, escaping from her head by the narrow avenue which was her neck, slipping onto and conquering her back, taking over her shoulders and finally settling, nestled in safety, in the small of her back, from which it could not be dislodged by any stretching or rubbing or rolling; to a large extent her rubbing the back of her neck was an attempt to cut off the path of this live pain; firm enough rubbing might make it turn back, discouraged, and keep only to her head; “—museum?” Mrs. Arrow asked her.

“I beg your pardon?” Elizabeth said to Mrs. Arrow.

“Are you well, Elizabeth?” Mrs. Arrow asked, peering. “Do you feel all right?”

“I have a headache;” Elizabeth said.

“Again?” Aunt Morgen asked.

“It will go away,” Elizabeth said, sitting still. Mr. Arrow would bring her an aspirin, and thought he might better not sing until her poor head was better; Mr. Arrow remarked smilingly to Aunt Morgen that frequently the headtones of the human voice were most irritating to the sensitive membranes of the brain, although, of course, many people found it soothing to be sung to when their heads ached. Mrs. Arrow had a kind of headache pill which she had always found more efficacious than aspirin, and would be delighted to bring one to Elizabeth; Mrs. Arrow herself always took two of these pills, but felt that Elizabeth had better not at first venture more than one.

Mr. Arrow allait leur chercher du sherry, Mrs Arrow espérait qu'elles prendraient un chocolat, Mr. Arrow voulait rompre la glace avec une chanson si le cœur leur en disait, Mrs. Arrow se demandait si Elizabeth n'avait pas maigri, et les lueurs dansaient sur le verre protégeant le tableau où les roses et les pivoines décoraient un jardin champêtre. Elizabeth identifia une gêne : elle commençait à avoir mal à la tête. Elle se frotta le bas de la nuque contre le dossier de son fauteuil et s'agita, mal à l'aise. Les maux de tête paraissaient naître à l'arrière de son crâne et progresser, craintifs et insidieux, dans son dos. Pour Elizabeth, il s'agissait d'une créature vivante qui rampait le long de sa colonne vertébrale, qui s'échappait de son crâne par l'allée exigüe de son cou, s'emparant de ses épaules et s'installant finalement dans le nid étroit et sûr de ses reins, là où aucun mouvement de frottement, de roulement ou d'étirement ne pourrait la déloger. Dans une large mesure, quand elle se frottait le bas de la nuque, elle tentait en réalité de bloquer l'avancée de cette douleur vivante ; et si elle se frottait avec suffisamment de vigueur, peut-être que la douleur s'en retournerait, découragée, et resterait dans sa tête ; « ...au musée ? questionnait Mrs. Arrow.

— Je vous demande pardon ? dit Elizabeth à son hôte.

— Est-ce que tu te sens bien ? interrogea Mrs. Arrow en l'examinant. Tout va bien ?

— J'ai mal à la tête, répondit Elizabeth.

— *Encore* ? s'exclama tante Morgen.

— Ça va passer », dit Elizabeth, sans bouger. Mr. Arrow lui apporterait une aspirine, et notait qu'il serait préférable de ne pas chanter avant que sa pauvre tête ne soit soulagée ; il commenta en souriant à l'intention de tante Morgen que les intonations les plus aiguës de la voix humaine peuvent affecter sensiblement les délicates membranes du cerveau, bien que, cela va sans dire, la plupart des gens trouvent la musique apaisante lorsqu'ils ont mal à la tête. Mrs Arrow avait des cachets contre les maux de tête qu'elle avait toujours trouvés beaucoup plus efficaces que l'aspirine, et elle serait ravie d'en chercher un pour Elizabeth ; elle-même en avait avalé deux, mais pour une première fois, Elizabeth ferait mieux d'en prendre un seul.

Aunt Morgen thought that Elizabeth should have her eyes examined, because these headaches came so often, and Mr. Arrow told about the headaches he had had before he got *his* glasses. Mrs. Arrow said that she would be very happy to go and get Elizabeth one of her headache pills if Elizabeth thought it could help and Elizabeth said untruthfully that she felt better now, thank you. Because everyone was looking at her she picked up the glass of sherry which Mr. Arrow had poured for her, and sipped at it daintily, loathing the underneath bitter taste of it, and feeling her head swim sickeningly.

“—to breed Edmund,” Mrs. Arrow was saying to Aunt Morgen. “It seems like a long way to go, of course, but we felt, Vergil and I, that it was worth it.”

“Got to take a lot of care with that kind of thing,” Mr. Arrow said.

“I remember,” Aunt Morgen began, “when I was about sixteen—”

“Elizabeth,” Mrs Arrow said, are you *sure* you feel all right?”

Everyone turned again and looked at her, and Elizabeth, sipping at her sherry, said, “I feel fine now, really.”

“I don’t like the way that girl looks,” Mrs. Arrow said to Aunt Morgen, and shook her head worriedly, “she doesn’t look well, Morgen.”

“Peaked,” Mr. Arrow amplified.

“She used to be strong as a horse,” Aunt Morgen said, turning to look intently at Elizabeth. “Lately she’s been getting these headaches and back aches and she hasn’t been sleeping at all well.”

“Growing pains,” Mrs. Arrow said tentatively, as though there was still a chance that it might turn out something worse. “She could be working too hard, too.”

“Young girls,” said Mr. Arrow profoundly.

“How old *is* Elizabeth?” Mrs. Arrow asked. “Sometimes when a girl spends too much of her time alone...” She gestured delicately, and dropped her eyes.

L'opinion de tante Morgen était de lui faire examiner les yeux, parce que ces maux de tête étaient si fréquents, et Mr. Arrow en profita pour évoquer les maux de tête dont il avait lui-même souffert avant de se faire prescrire des lunettes. Mrs. Arrow se ferait un plaisir d'apporter un cachet à Elizabeth, si cela pouvait aider, mais Elizabeth mentit : elle se sentait mieux à présent, merci. Comme tout le monde la regardait, elle prit le verre de sherry que lui avait préparé Mr. Arrow, et sirota délicatement le breuvage tout en détestant son arrière-goût amer. Un vertige nauséieux lui faisait tourner la tête.

« ... Pour la saillie d'Edmund, disait Mrs. Arrow à tante Morgen. Cela s'annonçait difficile, bien sûr, mais Vergil et moi sentions que ça en valait la peine.

— Il faut être très prudent avec ce genre de chose, commenta Mr. Arrow<sup>33</sup>.

— Je me souviens, commença tante Morgen, quand j'avais environ seize ans...

— Elizabeth, dit Mrs. Arrow, tu es bien sûre que tu te sens bien ? »

Tout le monde se tourna de nouveau dans sa direction, et Elizabeth, sirotant son sherry, dit : « Je vais bien maintenant, vraiment.

— Elle a un air qui ne me plaît pas, dit Mrs. Arrow en secouant la tête avec inquiétude : Elle n'a pas l'air bien, Morgen.

— Patraque, renchérit Mr. Arrow.

— Autrefois, elle avait une santé de fer, dit tante Morgen en se tournant pour regarder attentivement Elizabeth. Ces derniers temps, elle a des maux de tête et de dos, et elle dort très mal.

— Des douleurs croissantes, hésita Mrs. Arrow, comme s'il était encore possible que le problème s'avère plus grave. Peut-être qu'elle travaille trop dur, aussi.

— Les jeunes filles... dit Mr. Arrow d'un air pénétré.

— Quel âge a-t-elle, au juste ? demanda Mrs. Arrow. Parfois, quand une jeune fille passe trop de temps seule... » Elle esquissa un geste délicat et baissa les yeux.

---

<sup>33</sup> J'ai particulièrement travaillé sur les verbes déclaratifs, afin de remplacer le « dire », trop répétitif, et de souligner l'aspect satirique de la scène. De plus, cela permet de travailler la tonalité des dialogues.

“I’m all right,” Elizabeth said uneasily.

“Fanciful,” Mr. Arrow said, with a gesture reminiscent of Mrs. Arrow’s.  
“Wrong ideas,” he added.

“I’ve been wondering if she ought to see Doctor Ryan,” Aunt Morgen said.  
“This business of not sleeping...”

“Always just as well to go with the *first* symptoms,” Mrs. Arrow said firmly.  
“You never know what might turn up *later*.”

“General check-up,” said Mr. Arrow roundly.

“I think so,” Aunt Morgen said. She sighed and then smiled at Mr. and Mrs. Arrow. “It’s a great deal responsibility,” she said, “my own sister’s child, and yet it’s not as though I’ve been much of a *mother*.”

“*No* one could have been more conscientious,” Mrs. Arrow declared, immediately and positively. “Morgen, you must *not*, you simply must *not*, blame yourself; you’ve done a *splendid* job. Vergil?”

“Fine job,” said Mr. Arrow hastily. “Often thought about it.”

“I’ve always tried to think of her as though she was my own,” Aunt Morgen said, and the sudden quick smile she sent across the room to Elizabeth made the words almost pathetic, because they were true. Elizabeth smiled back, and rubbed her neck against the chair.

“—Edmund,” Mrs. Arrow was saying.

“But I don’t understand,” Aunt Morgen said. “Was the mother brown?”

“Apricot,” Mrs. Arrow said reprovingly.

“That was why we had to go so far out of town,” Mr. Arrow explained. “We wanted to get just the *right* color combination.

« Je vais bien, assura Elizabeth, mal à l'aise.

— Elles commencent à avoir de drôles d'idées, dit Mr. Arrow avec un geste semblable à celui de Mrs. Arrow. Des mauvaises idées, ajouta-t-il<sup>34</sup>.

— Je me demande si elle ne devrait pas voir le docteur Ryan, dit tante Morgen. Avec ces problèmes d'insomnie...

— Il faut toujours consulter dès les premiers symptômes, martela Mrs. Arrow. On ne sait jamais ce qui peut arriver après.

— Un examen complet ! approuva Mr. Arrow avec force.

— Vous avez raison », dit tante Morgen. Elle soupira et sourit à Mr. et Mrs. Arrow. « C'est une lourde responsabilité. La fille de ma propre sœur... et pourtant, j'ai bien peur de ne pas vraiment avoir été une mère pour elle.

— Personne, personne n'aurait pu être plus consciencieux, s'exclama aussitôt Mrs. Arrow. Morgen, en aucun cas tu ne dois te faire des reproches, tu as fait un travail for-mi-da-ble ! Vergil ?<sup>35</sup>

— Du bon travail, dit Mr. Arrow avec empressement. J'y pense souvent.

— Je me suis toujours efforcée de la considérer comme ma propre fille », dit tante Morgen en souriant soudain à Elizabeth, ce qui fit paraître ses paroles presque pathétiques, car elles étaient sincères. Elizabeth lui rendit son sourire, et se frotta la nuque contre le dossier de sa chaise.

« ... Edmund, disait Mrs. Arrow.

— Mais je ne comprends pas. La mère était marron ?

— Abricot, rétorqua Mrs. Arrow dédaigneusement.

— C'est la raison pour laquelle nous avons dû nous éloigner autant de la ville, expliqua Mr. Arrow. Nous voulions exactement la bonne combinaison de couleurs.

<sup>34</sup> On voit dans ce dialogue que les personnages restent dans le sous-entendu, qu'il faut conserver tout en restant compréhensible. Ici, par exemple, j'ai été obligée d'étoffer par rapport au texte anglais, par souci de clarté.

<sup>35</sup> Ici, les italiques dans le texte anglais traduisent l'intonation de la voix, qu'on imagine bien. À la traduction, il m'a fallu trouver des tournures d'emphase afin de rendre cette indignation quelque peu affectée.

“But of course,” he went on mournfully, “as it turned out, we could have saved ourselves a trip.”

“It *is* a shame,” Aunt Morgen said.

“So of *course* we *had* to take the black one,” Mrs. Arrow said, and shrugged, to show how helpless they had been.

“Mr. Arrow touched his wife on the shoulder. “All water under the bridge,” he said. “How about a little music? Elizabeth’s head all right?”

“Fine,” said Elizabeth.

“Well, then,” said Mr. Arrow, moving with speed toward the piano. “Ruth? Care to play along?” As his wife rose and came toward the piano, Mr. Arrow turned to Aunt Morgen. “Which shall it be? Mandalay?”

“Lovely,” said Aunt Morgen, settling herself into her chair and reaching without formality for the sherry decanter. “Mandalay would be perfectly grand.”

Elizabeth opened her eyes then because instead of the sound of the piano playing the introduction to “The Road to Mandalay,” there was a silence, and then Mr. Arrow said, “Well, really.” He closed the music on the piano and said to Elizabeth, “I’m sorry. I *asked* if your head was all right. Really,” he said to Mrs. Arrow.

“He did, you know, Elizabeth,” Mrs. Arrow said. “I’m sure no one wants to *make* you listen.”

“I beg your pardon?” Elizabeth said, perplexed. “I *want* to hear Mr. Arrow sing.”

“Well, if it was a joke,” Aunt Morgen said, “it was in extremely poor taste, Elizabeth.”

“I don’t understand,” Elizabeth said.

“It’s all forgotten now, anyway,” Mr. Arrow said peaceably. “We’ll go ahead, then.”

Mais à l'évidence, continua-t-il d'un ton lugubre, nous aurions pu nous épargner le voyage.

— C'est bien triste, approuva tante Morgen.

— Alors bien sûr, nous avons été bien obligés de prendre la noire », dit Mrs. Arrow en haussant les épaules comme pour souligner qu'ils n'avaient pas eu le choix.

Mr. Arrow prit sa femme par l'épaule. « De l'eau a coulé sous les ponts, dit-il. Que diriez-vous d'un peu de musique ? Comment va la tête d'Elizabeth ?

— Bien, répondit Elizabeth.

— Tant mieux, dit Mr. Arrow en se hâtant vers le piano. Ruth ? Tu veux m'accompagner ? » Tandis que sa femme se levait pour le rejoindre, Mr. Arrow se tourna vers tante Morgen. « Que voulez-vous écouter ? Mandalay ?

— Splendide, dit tante Morgen en se calant dans son fauteuil, attrapant sans façons la carafe de sherry. Mandalay, c'est absolument parfait. »

Elizabeth ouvrit alors les yeux, car au lieu d'entendre le piano jouer la mélodie d'introduction de « On the Road to Mandalay », elle ne percevait que le silence. « Eh bien, ça par exemple... », dit Mr. Arrow. Il referma la partition et se tourna vers Elizabeth : « Je suis désolé. Je t'avais pourtant demandé si ton mal de tête allait mieux. Il faut me croire sur parole, ajouta-t-il à l'intention de Mrs. Arrow.

— C'est vrai, Elizabeth, il a demandé, confirma Mrs. Arrow. Je suis certaine que personne ici ne veut te *forcer* à écouter.

— Je vous demande pardon ? dit Elizabeth, perplexe. Je serais vraiment ravie d'écouter Mr. Arrow chanter.

— Si c'est une plaisanterie, intervint tante Morgen, elle est de très mauvais goût, Elizabeth.

— Je ne comprends pas, se défendit Elizabeth.

— C'est oublié, maintenant, assura paisiblement Mr. Arrow. Reprenons<sup>36</sup>. »

---

<sup>36</sup> J'ai cherché dans ce passage à placer des expressions toutes faites, inoffensives, afin de bien rendre les platiitudes qui sont échangées dans cette scène.

Elizabeth, waiting again, again heard only silence and opened her eyes to find them all looking at her. “*Elizabeth*,” Aunt Morgen was saying, chokingly and half-rising from her chair, “*Elizabeth*.”

“Never mind, Morgen, really,” Mrs. Arrow said. She got up from the piano bench, her hands shaking and her mouth tight. “I’m certainly *surprised*,” Mrs. Arrow said.

Mr. Arrow, not looking at Elizabeth, folded the music slowly and put it with some care onto the other music on the back of the piano. After a minute he looked around the room, smiling his faint smile. “Let’s not have our nice evening spoiled, ladies,” he said. “Sherry, Morgen?”

“I have never *been* so humiliated,” Aunt Morgen said. “I can’t understand it at *all*. I do apologize, Vergil, I honestly do. All I can say is—“

“Please don’t mind it,” Mrs. Arrow said. She put her hand gently on Aunt Morgen’s arm. “Let’s forget all about it.”

“Elizabeth?” Aunt Morgen said.

“What?” said Elizabeth.

“—feel all right?”

“What?” said Elizabeth.

“She ought to lie down or something,” Mr. Arrow said.

“I had no idea—“ Mrs. Arrow said.

“She’s taken eight glasses of sherry by *my count*,” Aunt Morgen said grimly. “Where she ought to be is home in bed; I never saw her drink *anything* before.”

“But just sweet sherry—”

“—see a doctor,” said Mrs. Arrow wisely. “Can’t be too careful.”

Elizabeth attendit encore, et de nouveau n'entendit que le silence. Elle ouvrit les yeux pour les trouver tous les trois en train de la dévisager. « *Elizabeth* » disait tante Morgen en se levant à demi de son siège, choquée, « *Elizabeth* !

— Aucune importance, Morgen, vraiment », dit Mrs. Arrow. Elle quitta son tabouret, la bouche pincée, les mains tremblantes. « Je ne m'attendais pas à une telle réaction, c'est certain », ajouta Mrs. Arrow.

Mr. Arrow, sans regarder Elizabeth, replia la partition et la posa délicatement avec les autres sur le piano. Il prit un instant, balaya la pièce du regard, et déclara en souriant à sa manière vague : « Ne gâchons pas cette charmante soirée, mesdames. Un peu de sherry, Morgen ?

— Je n'ai jamais connu une telle humiliation, jamais, s'indigna tante Morgen. Je ne comprends pas ce qui a bien pu se passer. Je suis absolument désolée, Vergil, vraiment. La seule chose que je puisse dire, c'est...

— Je t'en prie, n'en parlons plus », dit Mrs. Arrow. Elle posa doucement la main sur le bras de tante Morgen. « C'est oublié. »

« *Elizabeth* ? dit Tante Morgen.

— Oui ?

— ...sens bien ?

— Comment ?

— Elle devrait s'allonger, sans doute, intervint Mr. Arrow.

— Je n'aurais jamais imaginé que... » dit Mrs. Arrow.

— Elle a bu huit verres de sherry, d'après mon compte, dit tante Morgen d'un ton lugubre. Elle devrait être à la maison, au lit. Je ne l'ai jamais vue boire quoique ce soit d'alcoolisé auparavant.

— Mais ce n'était qu'un peu de sherry...

— ...voir un docteur, déclara Mrs. Arrow d'un ton docte. On n'est jamais trop prudent.

“Elizabeth,” said Aunt Morgen sharply, “put down your cards and get up and put on your coat. We’re going home.”

“Must you?” Mrs. Arrow asked. “I don’t really think she needs to go *home*.<sup>”</sup>

Aunt Morgen laughed. “Three rubbers of bridge is about *my* limit,” she said. “And Elizabeth has to get up in the morning.”

“Well, it’s been lovely to have you,” Mrs. Arrow said.

“Come again soon,” Mr. Arrow said.

“We’ve enjoyed it *so* much,” Aunt Morgen said.

“Thank you for a very nice time,” Elizabeth said.

“It was nice to see you, Elizabeth. And, Morgen, do make a point of getting to that science lecture. Maybe we can all go together—”

“Thanks again”, Aunt Morgen said.

When the door had closed behind them and they were going down the walk in the cool night air Aunt Morgen took Elizabeth’s arm and said “Look, kiddo, you frightened me. Are you sick?”

“I have a headache.”

“No wonder, after all that sherry.” Aunt Morgen stopped under the street light and took Elizabeth’s chin and turned her face to look at her. “You’re *not* tight on sherry,” Aunt Morgen said, wondering. “You look all right and you talk all right and you walk all right—there *is* something wrong. Elizabeth,” she said urgently, “what is it, kiddo?”

“Headache,” Elizabeth said.

“I wish you’d talk to me,” Aunt Morgen said. She put her arm through Elizabeth’s and they began to walk on. “I get so goddamned *worried*,” Aunt Morgen said. “All during the bridge game I—”

“What bridge game?” Elizabeth said.

— Elizabeth, ordonna sèchement tante Morgen, repose tes cartes, lève-toi, et mets ton manteau. On rentre à la maison.

— Tu es sûre ? demanda Mrs. Arrow. Je ne suis pas certaine que ce soit chez elle qu'elle ait besoin d'aller... »

Tante Morgen éclata de rire. « Trois parties de bridge, c'est trop pour moi en tout cas, dit-elle. Et Elizabeth doit se lever demain matin.

— Eh bien, cela a été un plaisir de vous recevoir, assura Mrs. Arrow.

— Revenez-vite, renchérit Mr. Arrow.

— Nous avons passé une soirée formidable, dit tante Morgen.

— Merci pour cette charmante soirée, dit Elizabeth.

— Cela nous a fait plaisir de te voir, Elizabeth. Et Morgen, tu dois absolument te rendre à cette conférence scientifique. Peut-être pourrions-nous y aller tous ensemble...

— Merci encore », dit tante Morgen.

La porte se referma derrière elles et elles se mirent en route dans l'air frais de la nuit. Tante Morgen prit le bras d'Elizabeth et lui dit : « Écoute, petite, tu m'as fait peur. Est-ce que tu es malade ?

— J'ai mal à la tête.

— Pas étonnant, avec tout ce sherry. » Tante Morgen s'arrêta sous un réverbère et prit le menton d'Elizabeth pour l'obliger à la regarder dans les yeux. « Tu y vas fort sur le sherry... remarqua-t-elle d'un ton rêveur. Tu as l'air bien, tu parles et tu marches correctement... il y a vraiment quelque chose qui ne va pas. Elizabeth, pressa-t-elle, dis-moi ce qui ne va pas, petite !

— Mal à la tête, répondit Elizabeth.

— Si seulement tu voulais bien me parler... » Elle passa son bras sous celui d'Elizabeth et elles recommencèrent à marcher. « Je m'inquiète tellement, dit-elle. Pendant toute la partie de bridge, je...

— Quelle partie de bridge ? » demanda Elizabeth.



*CHAPITRE 2*

As Miss R. slipped softly into the trance state, I was anxious to meet again the pleasant girl I had spoken with before, and welcomed the amiable face with the delight of one greeting a charming acquaintance; I had decided that it would be most proper and practical to initiate the little series of questions I had first asked as a formal beginning for all hypnotic questioning, establishing, as it were, a little ritual of introduction, and I hoped that after a short time it might have the double effect of reassuring Miss R. in the first moments of trance, and in addition, perhaps, serve as a complementary trance-inducement; that is, when Miss R., falling asleep, heard my familiar pattern, she would be confirmed in the hypnotic state. So, I began again, "What is your name?"

"Elizabeth R."

She again told me where she lived, and assured me that she had no fear of me. When I asked her if she remembered what she had told me upon her previous visit, R2 smiled and said she did, that she had told me she was not afraid of me, and she was not. I felt that this emphasis upon complete trust in myself was very necessary, and endeavored to stress constantly, in my questions and my manner, my utter and entire sympathy with her. I thought of myself, frequently, as fatherly, and often found myself addressing her as a fond parent speaks to a precious child.

Alors que Miss R. plongeait doucement dans la transe hypnotique, j'attendais avec impatience de revoir l'aimable jeune fille avec qui j'avais discuté auparavant, et j'accueillis son visage avenant avec le plaisir d'un homme qui retrouve une connaissance charmante. Il me semblait que la meilleure méthode était d'utiliser la petite série de questions que j'avais posées la première fois pour entamer tout entretien sous hypnose, afin d'établir une sorte de rituel d'introduction. Cela permettrait à court terme, je l'espérais, de rassurer Miss R. dans les premiers moments de la transe, et pourrait également fonctionner comme une induction hypnotique complémentaire : ainsi, quand Miss R. s'endormirait et entendrait les questions familières, elle serait confirmée dans sa transe<sup>37</sup>. Je commençai donc ainsi : « Comment vous appelez-vous ?

— Elizabeth R. »

Une nouvelle fois, elle me dit où elle habitait et m'assura ne pas avoir peur de moi. Quand je lui demandai si elle se souvenait de ce qu'elle m'avait confié lors de sa précédente visite, R2 sourit et répondit que oui, elle m'avait dit qu'elle n'avait pas peur de moi, et c'était toujours le cas. J'avais le sentiment que cette insistance sur son entière confiance en moi était absolument nécessaire, et je prenais soin de souligner, dans mes questions et mon attitude, toute la sympathie que j'éprouvais pour elle. Souvent, je me surprénais à me comporter à son égard comme un père, et à m'adresser à elle comme un parent aimant parle à son enfant chéri.

---

<sup>37</sup> Dans le texte anglais, ce passage ne forme qu'une seule phrase, que j'ai décidé de couper, d'autant que les différentes parties sont indépendantes, l'ensemble se lit donc mieux avec une phrase par idée. Je n'ai pas toujours appliqué cette stratégie au long de ce deuxième chapitre, car j'ai tenté le plus possible de conserver l'aspect « journal », où l'écriture suit le libre cours de la pensée.

Since I had not been restricted, upon this second attempt, to "only a minute or so," I was able to question Miss R. at greater length about her illness, which she admitted frankly in this trance state, and about her daily life; I learned, without really intending to press the matter, that the substantial fortune which kept Miss R. and her aunt so easily was in actuality the future property of Miss R. herself, left in trust by her father; and for years to come, through a skillful and (I must confess I thought it) foresighted maneuver among lawyers and bankers, would be administered entirely by Aunt, with due deference to Miss R.'s comfort and convenience; I do not pretend to understand financial matters, and Miss R. obviously knew less of them, even, than I, but I could not help applauding the wisdom which would preserve Miss R. secure and safe from the many pitfalls which must beset a very young girl possessed of a large fortune and as passive and acquiescent as Miss R. had shown herself to be. Aside from the casual remark which elicited this information, my questions were largely trivial, aimed as much as establishing communication as at securing information, and we got along swimmingly, until I asked, "And why did you refuse to be hypnotized at first, then?"

She wrung her hands, and turned helplessly in her chair, which was so much unlike her relaxed R2 trance state that I felt suddenly and strongly that we were getting, at last, to a closer view of Miss R.; after a minute, still wringing her hands, she brought out, "I won't answer that question." She spoke harshly, and as though reluctantly, and it was the first sign R2 had shown as R2 of lack of cooperation. I smiled privately at the fancy that I might have asked an "embarrassing" question, and so meekly abandoned the subject and went on, "And so you slept well?"

Puisque je n'avais pas été restreint lors de cette seconde tentative à « seulement une minute ou deux », je pus interroger Miss R. plus longuement sur sa maladie – qu'elle admettait franchement sous hypnose – et sur sa vie quotidienne ; j'appris notamment plus précisément en quoi consistait son travail au musée, et comment se déroulait sa vie de tous les jours avec sa tante. J'appris également, sans vraiment avoir cherché à approfondir le sujet, que la fortune substantielle qui permettait à Miss R. et sa tante de vivre si confortablement était en réalité la future propriété de Miss R., que son père lui avait léguée. Et pour les années à venir, grâce à une stratégie habile et probablement prévue de longue date (j'avoue l'avoir pensé) impliquant banquiers et avocats, cette petite fortune serait entièrement administrée par Tante, par déférence pour le confort et le bien-être de Miss R. Je ne prétends pas comprendre les affaires financières, et bien entendu, Miss R. était encore plus ignorante que moi en la matière, mais je ne pus m'empêcher de saluer la sagesse de ces précautions qui préserveraient Miss R. des nombreux dangers menaçant une jeune fille en possession d'une somme importante, et par-dessus tout une jeune fille aussi passive et conciliante que Miss R. En dehors de la remarque fortuite qui avait révélé cette information, mes questions demeurèrent principalement triviales, destinées surtout à établir la communication et à confirmer ce que je savais déjà, et nous poursuivîmes paisiblement, jusqu'à cette question : « Et pourquoi avez-vous d'abord refusé l'hypnose ? »

Elle se tordit les mains et s'agita avec impuissance sur son fauteuil, et devant cette attitude si dissemblable au calme habituel de R2, je fus soudain frappé par l'intuition<sup>38</sup> que nous nous rapprochions enfin de la véritable Miss R. Après un moment, toujours en se tordant les mains, elle lâcha : « Je ne répondrai pas à cette question. » Elle avait parlé durement, avec une sorte de réticence : c'était le premier signe d'un manque de coopération de la part de R2. Je souris intérieurement à l'idée d'avoir posé une question « embarrassante »<sup>39</sup>, et abandonnai donc modestement le sujet pour poursuivre : « Et donc, vous avez bien dormi ?

---

<sup>38</sup> Dans cet extrait, on trouve fréquemment deux adverbes ou adjectifs coordonnés. Ici, j'ai tenté de condenser le sens des deux adverbes en modifiant la tournure de la phrase.

<sup>39</sup> Au début du chapitre, Elizabeth demande au médecin de ne pas lui poser de « questions embarrassantes » lorsqu'elle sera sous hypnose.

“Very well,” she said, relaxing and smiling. “And thank you for telling me to sleep soundly, because I know that it was your idea.”

“Why are you turning your hands in that fashion?” she had commenced twisting her fingers together again and bringing her hands insistently to her eyes.

“I want to open my eyes, but they won’t open.”

“I should prefer that you keep your eyes closed, if you please.”

“But I *want* to open them.”—petulantly.

“Closed, please.”

“If I could open my eyes,” she said wheedlingly, “then I could look at you, dear Doctor Wright.”

“There is no need for your looking at me, dear Miss R., so long as you can hear me.”

“But if I can’t see you, then I don’t choose to hear you.”

And no question of mine, after that, could provoke a response. She set her lips stubbornly, folded her arms, and scowled, eyes shut. Seeing at last that further questioning was worse than useless, I gave her finally the same suggestions about sleeping well, and added that her appetite should be better, and, in no very good humor with my patient, awakened her. Again she asked me what she had said, but this time, instead of passing her my note as before, I told her that she had become crossed with me and refused to answer me at all. In genuine dismay she said impulsively, “I can’t believe it of myself; wht will you think of me?” And then, slyly, “Are you going to give up my case?”

I told her, believing her sincerely contrite, that such stubbornness was not unusual, and added humorously that I really believed her to be more stubborn asleep than awake, which made her laugh. We parted amiably, and good friends, and she came to my office the next day but one substantially more cheerful and gay, and much easier with me, as though my human vexation at her last visit had somehow proven us equally fallible, and close.

— Très bien, répondit-elle en se détendant, souriante. Et merci de m'avoir dit de dormir profondément, car je sais que c'était votre idée.

— Pourquoi vous tordez-vous les mains de cette façon ? » Elle avait recommencé à se triturier les doigts et portait sans arrêt les mains à ses yeux.

« Je veux ouvrir les yeux mais je n'y arrive pas.

— Je préférerais que vous les gardiez fermés, si vous voulez bien.

— Mais je *veux* les ouvrir, protesta-t-elle, irritée.

— Fermés, s'il vous plaît.

— Si j'ouvrais les yeux, dit-elle d'un ton enjôleur, alors je pourrais vous voir, cher docteur Wright.

— Vous n'avez pas besoin de me voir, chère Miss R., puisque vous m'entendez.

— Mais si je ne peux pas vous voir, alors je décide de ne pas vous entendre. »

Et après cela, elle ne répondit plus à aucune de mes questions. Elle gardait les lèvres obstinément scellées, les bras croisés, et fronçait les sourcils, les yeux fermés. Réalisant finalement que poursuivre mon interrogatoire était plus qu'inutile, je lui fis les habituelles suggestions pour qu'elle dormît bien, j'ajoutai que son appétit devait s'améliorer, et, contrarié, je l'éveillai. Une nouvelle fois, elle me demanda ce qu'elle avait dit, mais cette fois, au lieu de lui tendre mes notes comme auparavant, je lui confiai qu'elle était devenue irritable et avait refusé de répondre à mes questions. Avec une sincère consternation, elle s'écria : « Je n'arrive pas à croire que j'ai fait cela, qu'allez-vous penser de moi ? » Puis, furtivement : « Allez-vous abandonner mon dossier ? »

La croyant sincèrement contrite, je lui assurai qu'un tel entêtement était assez fréquent, et ajoutai avec humour qu'elle était certainement plus obstinée endormie qu'éveillée, une remarque qu'elle trouva amusante. Nous nous séparâmes poliment, en bons termes, et elle revint le lendemain visiblement plus gaie et enjouée, apparemment plus détendue en ma présence, comme si mon humaine vexation de la veille avait resserré nos liens et démontré que nous étions également faillibles.

There was color in her cheeks at this next visit, and she reported, almost chattering, that not only had she slept well and without waking during the two nights but that (as I had suggested to her in hypnosis) her appetite had improved and her headache, which had troubled her intermittently for the past several years and almost constantly for the last few months, had vanished for the whole of the previous day and had only returned briefly this morning, and disappearing by breakfast-time; this did much to confirm, of course, one of my beliefs about the headache and the backache and the appetite being all outgrowths, as it were, of the insomnia, and I had great hopes of all of these symptoms clearing away readily as Miss R. rid herself of the extreme fatigue from which she suffered. This must not be taken to mean that I felt Miss R.'s difficulties to be merely physical, and that all I had to do was persuade her through post-hypnotic suggestion that she should sleep well, and so cure her entirely; Ryan, even, could have accomplished *that* with a pill or two; my belief was sincerely that the trifling physical symptoms were precisely that—symptoms; the cure we were seeking must be applied for deeper and more insistently. I confess, too, that I perceived that the easier, consequently, my endeavors toward understanding her.

She accepted the hypnotic trance readily by now, and fell without difficulty into her usual light slumber. Again I began formally by asking her who she was, and where she lived, and again she answered me without hesitation, smiling a little, and doing my heart good with her smiling, friendly face.

“Do you choose to hear me today?”

“Of course.”—surprised.

“The other day you did not, you know”

“I? I could not have done such a thing.”

I turned to my previous notes and read her her own remark upon refusing to hear me if she could not open her eyes. As I read she brought up her hands and began again twisting them and rubbing at her face.

“Then,” she asked, “may I open my eyes now?”

Elle avait bonne mine ce jour-là, et rapporta, presque en bavardant, qu'elle avait non seulement bien dormi sans s'éveiller une seule fois au cours des deux dernières nuits, mais que (comme je le lui avais suggéré sous hypnose) son appétit s'était amélioré et le mal de tête qui l'avait dérangée occasionnellement durant ces dernières années et presque constamment ces derniers mois, s'était évanoui toute la journée de la veille et n'était réapparu que brièvement ce matin, pour disparaître au petit-déjeuner ; cela confirmait tout à fait, bien sûr, ma conviction que ces maux de tête, de dos, ainsi que son manque d'appétit, résultaient de l'insomnie, et j'entretenais l'espoir fervent que ces symptômes disparaîtraient dès lors que Miss R. se serait débarrassée de la fatigue extrême dont elle souffrait. Cela ne signifiait pas que les difficultés de Miss R. étaient pour moi d'ordre purement physiologique, et qu'il me suffirait de la persuader par des suggestions post-hypnotiques de bien dormir pour la guérir complètement – même Ryan aurait pu y parvenir avec un cachet ou deux – j'étais intimement convaincu que ces symptômes physiques superficiels étaient précisément cela : des symptômes ; le remède se trouvait plus profondément enfoui, et devait être recherché avec davantage de persévérance. J'avais également l'impression, je dois dire, que plus l'état de santé de Miss R. s'améliorait, plus elle avait confiance en moi, et plus mes efforts pour la comprendre portaient leurs fruits.

Désormais, elle acceptait volontiers l'hypnose, et tomba facilement dans son léger sommeil habituel. Une nouvelle fois, je passai par les formalités d'introduction en lui demandant comment elle s'appelait, où elle vivait, et de nouveau elle me répondit sans hésitation, avec un léger sourire, et j'éprouvai un grand plaisir à retrouver son visage amical et avenant.

« Choisissez-vous de m'entendre aujourd'hui ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle, surprise.

— Vous avez refusé l'autre jour, vous savez.

— Moi ? Je n'aurais jamais fait une chose pareille. »

Je me tournai vers mes notes de la veille et lui citai sa remarque : elle refuserait de m'entendre si elle ne pouvait pas ouvrir les yeux. Tandis que je lisais, elle porta les mains à son visage et commença à les tordre et à les frotter contre ses paupières.

« Alors, demanda-t-elle, puis-je ouvrir les yeux, maintenant ?

“I insist that you keep your eyes closed.” I paused. “Do you choose to hear me with your eyes closed?

“I suppose I must.”—pettishly. “You won’t leave me alone unless I do.”

I frowned a little, at a momentary loss how to proceed, and it was at that moment, I think, that I received the most shocking blow of my life. I sat, as always, upon a stool next to Miss R.’s chair, with a low table next me upon which I could write my notes; Miss R. lay back in the large chair, with her feet on a footstool and a pillow behind her head. I remember that I looked at her for a minute, in the half-light the room was in with the curtain closed, and saw her almost clearly, her face pale against the dark chair, the merest line of late-afternoon sunlight touching her from the crack in the curtain. Her face was turned a little toward me, her lips still parted in a little smile, and her eyes, of course, closed. Her hands were at her breast, still twined together; she is like a sleeping beauty, I thought childishly; I wonder, though, how I ever thought her handsome. Because she was not, I saw, at all handsome, and as I watched her in horror, the smile upon her soft lips coarsened, and became sensual and gross, her eyelids fluttered in an attempt to open, her hands twisted together violently, and she laughed, evilly and roughly, throwing her head back and shouting, and I, seeing a devil’s face, thought only, it cannot be Miss R.; this is not she.

A moment, and it was gone; the laughter ended, and she turned timidly toward me. “Please,” she asked, “may I open my eyes?”

— J'insiste pour que vous les gardiez fermés. » Je m'interrompis.  
 « Choisissez-vous de m'entendre les yeux fermés ?

— Je suppose que j'y suis obligée, rétorqua-t-elle avec mauvaise humeur.  
 Vous ne me laisserez pas en paix si je ne le fais pas. »

Je fronçai légèrement les sourcils, momentanément indécis sur la façon dont je devais poursuivre, et ce fut à cet instant, je crois, que je reçus le choc le plus violent de toute mon existence. Comme toujours, j'étais assis sur un tabouret près du fauteuil de Miss R., à côté d'une petite table dont je me servais pour prendre des notes. Miss R. était étendue dans un grand fauteuil, les pieds appuyés sur un repose-pied et un oreiller calé derrière la tête. Je me souviens l'avoir observée un moment, dans la demi-pénombre de la pièce dont j'avais tiré les rideaux. Je percevais très distinctement son visage pâle qui contrastait avec le fauteuil sombre, éclairé par un mince rayon de fin d'après-midi que filtraient les rideaux. Elle était légèrement tournée vers moi, souriant à demi, ses mains reposaient croisées sur sa poitrine et ses yeux, bien sûr, étaient fermés. *Elle ressemble à la belle au bois dormant*, pensai-je de manière puérile ; et pourtant, je me demande comment j'avais pu un jour la trouver belle, car je m'aperçus qu'elle ne l'était pas, elle ne l'était pas du tout : sous mon regard horrifié, le sourire sur ses douces lèvres se durcit et devint sensuel et vulgaire, ses paupières tressautèrent dans une tentative désespérée pour s'ouvrir et ses mains se contractèrent avec violence<sup>40</sup>. Elle éclata d'un rire dur et méchant, rejeta la tête en arrière en beuglant, et moi, devant la figure d'un démon là où un instant auparavant je contemplais encore le visage de Miss R., je n'eus qu'une pensée : cela ne peut pas être Miss R., non, ce n'est pas elle.

Quelques secondes plus tard, c'était terminé ; le rire s'éteignit et elle se tourna timidement vers moi : « S'il vous plaît, demanda-t-elle, puis-je ouvrir les yeux ? »

---

<sup>40</sup> On peut voir que les mêmes tournures reviennent fréquemment pour décrire les mouvements de Miss R., j'ai tenté de les varier autant que possible. Par ailleurs, le texte comporte un certain nombre de répétitions que j'ai tenté d'évacuer dès que possible. Ici par exemple, j'ai gardé la répétition de « rideaux », mais j'ai évité de répéter le mot « visage ».

I awakened her at once; I was myself too shaken by the grotesque sight of her to be able to do more than bid her good afternoon; I believe she felt that I was displeased with her, and she would not have been far wrong; I was, as I say, shaken, and I am shaken now, writing of it. What I saw that afternoon was the dreadful grinning face of a fiend, and heaven help me, I have seen it a thousand times since.

I was not well in time for Miss R.'s next visit, nor the next, so it was nearly a week before she came again to my office. When she entered, and I greeted her, I felt rather than perceived what a good deal of our progress had been lost; from her reluctant step and sullen voice I realized that she was very nearly again the Miss R. who had come to me first. I felt this, I say, rather than perceived it, because when I glanced at her I saw only in her face the shadow of the grinning fiend who had laughed at me, and so I took my turn, in this visit, at looking at the table leg and the rug and a thousand other sane objects, that I might not look into Miss R.'s face. She for her part seemed rather restless, and in discomfort; she confessed to a return of her headache, and I had great difficulty in subduing her into the trance state; this may have been because of my own horror of hearing again that jeering laughter. Our visit was brief; I merely imposed the usual post-hypnotic suggestions, and awakened her; I was myself not entirely well, and unequal to great exertion.

On her next visit we seemed again to have gained ground; I felt that I had thrown off the clinging nervousness which resulted from my own illness, and was better able to cope—as one who raised demons, and must deal with them—with any manifestation Miss R. might choose to exhibit while under hypnosis. We had very little difficulty, however; Miss R. fell almost immediately asleep, and we conversed, R2 and I, upon the several subjects we had before started, of her aunt, her home, her work. Once or twice she begged me most pitifully to be allowed to open her eyes, but I was firm in my refusal, and she desisted for the time.

Je l'éveillai immédiatement. Cette vision grotesque d'elle-même m'avait tant secoué que je fus tout juste capable lui souhaiter un bon après-midi. Je crois qu'elle sentit que j'étais mécontent, et elle n'avait pas tort ; car j'étais, je l'ai dit, secoué, et je le suis toujours en narrant cet épisode. Cet après-midi-là, j'ai vu la figure grimaçante d'un démon, et, Dieu me vienne en aide, je l'ai revue des centaines de fois depuis.

Je n'avais pas encore récupéré le jour de sa visite suivante, ni pour celle d'après, il se passa donc près d'une semaine avant qu'elle ne franchît de nouveau le seuil de mon bureau. En l'accueillant à son arrivée, j'eus l'intuition que nous avions régressé dans notre travail. En remarquant sa démarche qui trahissait sa réticence et en entendant le ton morose de sa voix, je réalisai qu'elle était presque redevenue la Miss R. de la première consultation. J'en eus l'intuition, disais-je, car en lui jetant un coup d'œil, son visage m'évoqua seulement l'ombre du démon grimaçant qui s'était moqué de moi ; cette fois, ce fut donc mon tour de fixer le pied de la table ou le tapis, ou n'importe quel autre objet sensé qui pût m'éviter de regarder Miss R. en face. Pour sa part, elle semblait agitée et mal à l'aise ; elle avoua avoir mal à la tête, et j'éprouvai les pires difficultés à l'assujettir à la transe, peut-être à cause de mon épouvante à l'idée d'entendre à nouveau ce rire moqueur. La consultation fut brève ; je me contentai de dicter mes suggestions post-hypnotiques habituelles puis l'éveillai, étant moi-même en mauvaise forme et inapte à prolonger la séance.

À sa visite suivante, il me sembla que nous avions de nouveau gagné du terrain ; je pensais être parvenu à me débarrasser de cette persistante nervosité qui résultait de mon propre trouble, et je me sentais, à l'instar de quelqu'un qui aurait élevé des démons, capable d'affronter toutes les manifestations que Miss R. déciderait d'exhiber dans sa transe. Il me fut cependant aisé de l'hypnotiser ; Miss R. s'endormit presque immédiatement, et nous conversâmes, R2 et moi-même, sur des sujets que nous avions déjà abordés : sa tante, sa maison, son travail. Une fois ou deux, elle me supplia pitoyablement de l'autoriser à ouvrir les yeux, mais je demeurai ferme dans mon refus, et elle renonça.

When I awakened her, although there was still some constraint between us—the cause entirely unsuspected, I fear, on her side, poor girl—she bade me goodbye with a trace of her former friendliness. In my notes for that day I find the phrase “R3 unusually charming.” She wore a dress I had not seen before, I recall, of a somewhat lighter blue than was usual for Miss R.

It seemed, however, that we were never to step forward without going an equal step back; for every time I found cause to congratulate myself on some appearance of progress, I was given equal cause to despair. For, the next visit after the one when R2 had been so unusually charming, R1, or Miss R., arrived at my office in a state where I could not persuade her to answer me, or, indeed, to speak at all. Hypnosis was out of the question under these circumstances, and I could hardly dismiss my patient in tears; I had no recourse but to administer a soothing draught, and to wait. I busied myself at my desk, and let Miss R. compose herself in her chair; after a time, when it seemed that her agitation had subsided, I half-turned toward her, affectionately, and asked, “What has disturbed you so, dear Miss R.?”

Handkerchief again to her eyes, she held out to me a letter which, as helplessly, I took. “Do you want me to read this?” I asked, and she nodded.

I took it to my desk, where I had set my glasses, and held it under the lamp, and read, half-aloud; “Dear Mr. Althorp, The Museum of Natural Arts and Sciences of the City of Owenstown, although it would be pleased to display your interesting collection of matchbook folders, is nevertheless a non-profit, endowed organization, and as such is not in a position to pay for donated exhibits. Therefore, with great regret, I must inform you that you are a silly silly foolish girl and you are going to be sorry when I catch you—”

“Indeed,” I said. “Singular.”

The letter was typewritten carefully, up to the line which began “you are a silly silly,” etcetera. These last few words were handwritten in heavy black pencil, in a straggling, ill-formed hand. “Singular indeed,” I said again.

Quand je l'éveillai, bien qu'une certaine tension demeurât entre nous – même si, j'en ai peur, la pauvre n'en soupçonnait pas la cause le moins du monde – elle prit congé avec une trace de son ancienne sympathie pour moi. Dans les notes prises ce jour-là, je lis la phrase suivante : « R2 inhabituellement charmante ». Elle portait une robe que je n'avais jamais vue, je me souviens, d'un bleu plus clair que Miss R. n'avait l'habitude d'en porter.

Il semblait, cependant, que nous ne devions jamais faire un pas en avant sans faire un pas en arrière. Chaque fois que je trouvais des raisons de me féliciter d'un apparent progrès, je rencontrais autant de raison de désespérer. Ainsi, lors de la consultation qui suivit celle où R2 s'était montrée si agréable, R1, ou Miss R., entra dans mon bureau dans un tel état qu'il me fut impossible de la persuader de me répondre, ou même de dire quoi que ce soit. En de telles circonstances, l'hypnotiser était hors de question, et je ne pouvais guère renvoyer une patiente en pleurs, aussi je n'eus d'autre recours que de lui administrer un calmant et d'attendre. Je m'occupai à mon bureau et laissai Miss R. se reprendre. Quelques instants plus tard, lorsque son agitation sembla s'apaiser, je me tournai à demi vers elle et lui demandai avec affection : « Que s'est-il passé qui vous ait bouleversé à ce point, chère Miss R. ? »

En pressant un mouchoir sur ses yeux, elle me tendit une lettre que je pris, tout aussi troublé. « Vous voulez que je la lise ? » demandai-je, et elle acquiesça.

Je mis mes lunettes, tins la lettre sous la lampe, et lus à mi-voix : « Cher Mr. Althrop, le Musée des arts et des sciences naturelles de la ville d'Owenstown, bien qu'il eût été heureux d'exposer votre collection de pochettes d'allumettes, n'en demeure pas moins une organisation non-lucrative financée par des dons, et en tant que telle, n'est pas en position de payer pour des pièces d'exposition. Par conséquent, je suis au regret de vous informer que tu es une idiote idiote stupide et tu vas le regretter quand je vais t'attraper... »

« En effet, dis-je. Étrange. » La lettre était dactylographiée avec soin jusqu'à la ligne qui commençait par « tu es une idiote idiote », etc. Ces derniers mots avaient été tracés au gros stylo noir, et l'écriture était brouillonne et maladroite. « Vraiment étrange, répétais-je.

“I typed it this morning,” Miss R. said, tormented into speech. “It was on my desk to finish this afternoon and when I came back from lunch it was like that and I—”

“Quietly,” I said, “Miss R., quietly, please.”

“But I don’t want *him* to get the letter. Mr. Althrop.”

“Surely not. Now, you say you discovered this when you came back from lunch?”

“It was right on my desk where I left it.”

“Pardon me, dear Miss R., but is there anyone in your office who might wish to do you an injury? Discredit your work, perhaps?”

“I don’t think so. I don’t know of anyone. Mostly,” said the poor girl, “they don’t care whether I work or not.”

“I see.” I longed to speak to R2, to ascertain the truth of R1’s opinions of her office mates, but the time was certainly not ripe for summoning my friendly R2, and I had to make what unwilling use I could of R1. I questioned her closely about her office, its availability to others, the time she had taken for lunch, even the Mr. Althrop to whom the letter was addressed, of whom she knew nothing. His letter had simply been given her to answer in the form used for such refusals, and that was all she knew—that, and the fact that the letter would now have to be done over, which, even considering Miss R.’s feelings about her personal neatness, seemed a disproportionate cause for her grief; she told me over and over that Mr. Althrop *must not* have the letter; she wanted, with more passion than I had seen R1 bring to anything, to take the letter off with her and hide it, and, even though I smiled at the childish notion that an error hidden is an error forgotten, I agreed with her that the letter must surely be done over, and offered, indeed, to aid her in an apology to her superiors for the delay, if such was required.

— Je l'ai tapée ce matin, dit Miss R. en luttant pour parler. Je l'avais laissée sur mon bureau pour la terminer cet après-midi, et quand je suis revenue après déjeuner elle était comme ça et je...

— Doucement, dis-je, doucement, Miss R.

— Mais je ne veux pas qu'il la lise ! Mr. Althrop !

— Bien sûr que non. Donc, vous dites que vous l'avez découverte en revenant après le déjeuner ?

— Elle était sur le bureau là où je l'avais laissée.

— Pardonnez-moi, Miss R., mais y a-t-il quelqu'un dans votre service qui pourrait vous vouloir du mal ? Discréder votre travail, peut-être ?

— Je ne crois pas. Je ne vois personne. Pour la plupart, ajouta la pauvre fille, ils se moquent de savoir si je travaille ou non.

— Je vois. »

Il me tardait de parler à R2 afin de confirmer l'opinion de R1 sur ses collègues de bureau, mais il n'était pas encore temps d'appeler ma chère amie, et je devais me contenter, bien malgré moi, des informations de R1. Je l'interrogeai sur son bureau, son accessibilité pour ses collègues, sur le temps qu'elle avait pris pour déjeuner, et même sur ce Mr. Althrop à qui la lettre était adressée, mais dont elle ne savait rien. Elle avait simplement répondu à sa lettre selon les formules d'usage pour signifier de tels refus, et c'était tout. Ceci, et le fait que cette lettre aurait déjà dû être terminée, même en prenant en compte l'attention portée par Miss R. à son travail, ne semblaient pas justifier un tel chagrin. Elle répétait encore et encore que Mr. Althrop ne devait en aucun cas lire cette lettre ; elle désirait, avec plus d'ardeur que R1 n'en avait jamais montré pour quoi que ce soit, emporter cette lettre pour la cacher. L'idée puérile qu'une faute dissimulée est une faute oubliée m'arracha un sourire, et je lui accordai que la lettre devait être terminée, et offris même de l'aider à rédiger un mot d'excuse à l'intention de ses supérieurs pour le retard, si cela s'avérait nécessaire.

When Miss R. had calmed herself sufficiently, I sent her home. Our usual treatment was impossible after the upsetting experience in her office; I sent her home tranquil, and resolved to question R2 at the earliest opportunity, to see if she in turn could throw any light upon this bewildering experience. My hoped-for opportunity came at Miss R.'s next visit, when, seeing her in what was almost her old sullen state, I ventured to suggest our usual hypnotic treatment, and got a sulky permission, although I knew by that time—I believe Miss R. did not—that her permission was hardly necessary; I could by then subdue her into the trance state at will; without some strong motive for resisting, she could no longer revolt against my treatment. Thus it was possible for me to summon my friend R2 with ease, and I was splendidly glad to see her that day. My usual formalities regarding her name and address were spoken, I believe, in a tone of real jubilation, and I know she greeted me with equal enthusiasm. I never met R2 without a strong impulsive regret for the person Miss R. might well have been for all this time, so securely shut away, so well forgotten, and I believe that a large part of my determination upon Miss R.'s cure was exerted upon R2's behalf; perhaps I saw myself—even I!—as setting free a captive princess.

At any rate, it was with deep disappointment that I heard that R2, usually so helpful, was now completely in the dark about the ugly lines scrawled upon the bottom of Miss R.'s letter, and unable to help me at all. She could not only suggest that Miss R. had, through her very inoffensiveness, made an enemy in her office who had chosen this cowardly means of avenging herself. "Not everyone," said R2 in her gentle way, "is as lucky as I am; everyone I meet is kind to me," and she smiled at me.

This explanation, however, seemed to me manifestly impossible, if only because it was as difficult to imagine Miss R.'s making an enemy as it was to imagine her making a friend. Beyond this R2 had no suggestion to offer, and I determined at last upon trying a method which I had so far not found necessary—i.e., a deeper hypnotic trance, in which I hoped should stand revealed those facts and incidents about which R2 was as ignorant as myself.

Lorsque Miss R. fut suffisamment calmée, je la renvoyai chez elle. Il était impossible de suivre le cours normal de la consultation après l'expérience bouleversante qu'elle avait vécue au travail. Je la renvoyai tranquillisée, et résolus d'interroger R2 à la première occasion, afin de savoir si elle pourrait éclairer ma lanterne sur ce troublant incident. L'occasion espérée se présenta à la visite suivante de Miss R. En la voyant dans l'humeur sombre de nos débuts, je m'aventurai à suggérer notre habituelle séance d'hypnose, et obtins une permission du bout des lèvres, bien que je susse désormais – même si je crois que ce n'était pas le cas de Miss R. – que je n'avais guère besoin de sa permission. Je pouvais désormais l'hypnotiser presque à volonté, et sans un sérieux motif de refus de sa part, elle n'était plus en mesure de s'opposer à mon traitement. Il me fut donc aisé de faire appel à R2, et je fus plus qu'heureux de la voir ce jour-là. J'effectuai les formalités habituelles concernant son nom et son adresse avec une certaine exultation, et je sais qu'elle m'accueillit avec un égal enthousiasme. À chacune de mes rencontres avec R2, j'étais saisi d'un regret amer et impulsif en songeant à la personne que Miss R. aurait pu être pendant tout ce temps, une personne qui avait été si soigneusement enfermée, oubliée, et je pense qu'une grande partie de ma détermination à guérir Miss R. était motivée par mon affection pour R2 ; peut-être me voyais-je – un homme comme moi ! – tel un chevalier volant au secours d'une princesse captive.

Quoi qu'il en soit, je réalisai avec une profonde déception que R2, qui m'était habituellement d'une aide précieuse, ne savait rien des lignes griffonnées sur la lettre de Miss R., et ne pouvait pas m'aider. Elle suggéra seulement que Miss R., par son caractère profondément inoffensif lui-même, s'était fait un ennemi qui avait décidé de se venger lâchement. « Tout le monde, ajouta-t-elle avec sa douceur caractéristique, n'est pas aussi chanceux que moi. Tous les gens que je rencontre sont bons avec moi ». Elle me sourit.

Cette explication, cependant, me paraissait tout bonnement improbable, pour la simple raison qu'il était tout aussi difficile de s'imaginer Miss R. se faisant un ennemi que Miss R. se faisant un ami. R2 n'avait rien d'autre à suggérer, et je résolus finalement de tenter quelque chose que je n'avais pas jugé nécessaire jusque-là : une transe hypnotique plus profonde, dans laquelle j'espérais découvrir la vérité sur ces faits et incidents dont R2 était aussi ignorante que moi-même.

It was certainly true that the answers to many of our questions lay deeply hidden in Miss R. herself, and I believed implicitly that only the most penetrating investigation would disclose them. I therefore threw R2, my pretty one, into a deeper hypnotic sleep, and watched aghast as her soft features coarsened again into those of the fiendish face I so well remembered and which I already feared sincerely and instinctively. She first began those twistings of her hands which I remembered so well, and then her face contorted and—I at the same time wanting badly to awaken her, and drive out the possessing demon—her mouth turned crookedly down into the evil smile I had seen before, and she brought her hands to her eyes in what seemed a desperate attempt to open them.

Hence, Asmodeous, I thought, and said quietly, “I prefer your eyes closed, please.”

“What,” she said, or rather shouted, in the roughest voice I have ever heard, “you giving me orders again, wicked man? I warn you that one of these days I am going to eat you!” She began to laugh again, and, dismayed, I thought of advertising to my opening formula, hoping to quiet her. “What is your name?” I asked her, in my levellest tone.

She stopped laughing at once, and said demurely (and of, the cruel crooked mask on the face of R2!) “I am Elizabeth R., doctor dear, indeed I am. You must not think, doctor dear, that because I am sometimes a little bit rude to you that I do not respect you deeply, very very deeply indeed, doctor dear, very deeply indeed.”

Il était probable que les réponses à nombre de nos questions se trouvaient enfouies profondément dans l'esprit de Miss R., et j'avais l'intuition que seule une enquête plus poussée serait en mesure de les révéler. Je plongeai donc ma jolie R2 dans un sommeil hypnotique plus profond, et regardai, horrifié, sa douce expression se durcir de nouveau pour adopter les traits du démon dont je ne me souvenais que trop bien, et qui m'inspirait déjà une crainte sincère et instinctive. Elle se mit d'abord à se tordre les mains comme la première fois, puis son visage se convulsa – j'avais à la fois envie de la réveiller et d'expulser ce démon qui la possédait – sa bouche se tordit dans ce sourire mauvais que j'avais vu auparavant, et elle porta les mains à ses yeux dans ce qui paraissait une tentative désespérée pour les ouvrir.

— *À nous deux, Asmodée*, pensai-je, avant de déclarer calmement : « Je préfère que vous gardiez les yeux fermés, s'il vous plaît.

— Quoi ? dit-elle, ou plutôt rugit-elle, de la voix la plus rude que j'aie jamais entendue, « vous me donnez encore des ordres, méchant homme ?<sup>41</sup> Je vous préviens, un de ces jours je vais vous manger<sup>42</sup>. » Elle se remit à rire, et, sans trop y croire, j'utilisai ma formule d'introduction dans l'espoir de la calmer. « Comment vous appelez-vous ? » demandai-je de mon ton le plus mesuré.

Elle s'arrêta immédiatement de rire, et répondit humblement (oh, ce masque grotesque et cruel sur le visage de R2 !) : « Je suis Elizabeth R., docteur très cher, c'est bien moi. Il ne faut pas que vous pensiez, docteur très cher, sous prétexte que je me montre parfois impolie envers vous, que je n'éprouve pas un profond respect, un très profond respect envers vous, docteur très cher, un très profond respect. »

---

<sup>41</sup> La question du vouvoiement/tutoiement s'est également posée pour les dialogues entre Betsy et le docteur Wright, mais la solution s'est présentée d'elle-même une fois la traduction achevée. En effet, plus tard le docteur s'adresse alternativement à R3 en l'appelant Betsy ou Miss R., il ne peut donc que la vouvoyer. Quant à Betsy, son caractère enfantin et la crainte qu'elle a à l'égard du docteur Wright, comme on le découvrira plus tard, justifie le fait qu'elle conserve le vouvoiement.

<sup>42</sup> J'aurais pu dire « dévorer », mais le personnage de Betsy est à la fois démoniaque et enfantin, et j'ai choisi de souligner ce dernier aspect, d'autant qu'on peut aussi interpréter ce choix de formulation comme une façon pour elle de tourner le docteur en dérision.

This, said with an echo of the wild laughter, and an air of mockery that shocked me, coming from a person and face still reminiscent of my own R2, almost with her voice, interrupted my next question and I was still endeavoring to collect my thoughts when she went on in the same jeering voice, “And Elizabeth is going to tell you how sorry she is to have spoken to you so, doctor dear, indeed she will, and I myself am going to make her do it.”

“I should think you would,” I said irritably. “Now, lease, Miss R., let us continue with the questions. I should like to hear more about this annoying letter which—”

She began to laugh again, and, mindful of my nurse in the next room, I attempted to quiet her by lowering my voice slightly so that she would have to be more restrained in order to hear me. “Do you think you are able to give me any information?” I asked.

“I can tell you all about it, my good friend.”

“Yes?”

“And I will, too, if only...” She dragged out her sentence tormentingly. “If only you will let me open my eyes,” she finished, laughing again.

Letter or not, I had had almost enough of this rude creature. “You will continue to keep your eye closed,” I said sharply, “and if you can give me any information, I certainly expect you to do so. Now, after you had typed the letter—”

“I? I cannot type.”

“The letter,” I said shortly, “was certainly typewritten.”

“By her, surely. You don’t expect that I trouble myself to do *her* work?”

I was bewildered. “Her?” I said.

Cette réponse où je perçus l'écho de son rire débridé et dont le cynisme me secoua, venant d'une personne dont le visage me rappelait avec force celui de R2, prononcée presque avec la même voix, m'empêcha de poser la question suivante. Je luttais encore pour reprendre mes esprits lorsqu'elle reprit sur le même ton goguenard : « Et Elizabeth va vous dire à quel point elle est navrée de vous avoir parlé sur ce ton, docteur très cher, et je vais moi-même l'obliger à le faire.

— Je n'en doute pas, répliquai-je avec irritation. Et maintenant, Miss R., continuons avec les questions, s'il vous plaît. J'aimerais en savoir plus au sujet de cette terrible lettre qui... »

Elle recommença à rire et, embarrassé par la présence de l'infirmière dans la pièce voisine, je tentai de la faire taire en baissant légèrement la voix. « Pensez-vous être en mesure de me donner une quelconque information à ce sujet ? demandai-je.

— Je peux tout vous dire, mon bon ami.

— Oui ?

— Et je vais le faire, à condition que... » Elle fit traîner la fin de sa phrase de manière exaspérante. « À condition que vous me laissiez ouvrir les yeux », termina-t-elle.

Lettre ou non, j'en avais assez de cette créature grossière. « Vous garderez les yeux fermés, dis-je sèchement, et si vous êtes en mesure de me donner une information, j'attends de vous que vous me la donnez. Donc, après que vous avez dactylographié la lettre...

— Moi ? Je ne sais pas taper à la machine.

— Il est certain, rétorquai-je, que la lettre était dactylographiée.

— Par sa main, c'est sûr. Vous ne vous imaginiez tout de même pas que j'allais faire *son* travail ! »

Cette réponse me déconcerta. « *Son* travail ?

“Elizabeth,” she said in a great shout, “your dear Miss R., Lizzie the fool, Lizzie the simple.” And she screwed her face up into a dreadful parody of Miss R.’s usual vacant expression. (And forgive me, reader, if I say that in the midst of my distress I was tempted to laugh; that she should mock R2 troubled me greatly, but R1 had no such hold upon my friendship.)

“Then,” I asked her, “who are *you*? ”

“I am myself, doctor dear, as you will soon find out. And who, do you suppose, are *you*? ”

“I am Doctor Wright,” I said, somewhat stiffly.

“No,” she said, shaking her head and grinning at me from under her hands, “I believe you are an imposter. I believe you are Doctor Wrong.” Her voice rose again in laughter. “And you are asking questions,” she went on, shouting, “which are *most* embarrassing indeed.”

“If you are not quiet,” I said, with all the authority I could command, “I shall awaken you.” This, spoken at random—and, indeed, what I most wanted at the moment to do—turned out to be an unexpectedly useful threat; she was immediately silent, and lay back against the chair.

“May I open my eyes?” she asked meekly.”

“You may not.”

“I *shall* open my eyes.”

“You shall not.”

“Someday,” she said evilly, rubbing her hands against her eyes, “I am going to get my eyes open all the time and then I will eat you and Lizzie both.” She was silent, and seemed to be meditating, and then she said quietly, “Doctor Wrong. And Lizzie the fool.”

“Why, tell me, do you want to harm Elizabeth?”

— Elizabeth ! s'époumona-t-elle. Ta chère Miss R., Lizzie l'idiote, Lizzie la simple d'esprit ! » Son visage se déforma dans une horrible parodie de l'expression vide caractéristique de Miss R. (et pardonnez-moi, cher lecteur, si je confesse que dans ma détresse je fus tenté de rire. Si elle avait parodié R2, j'aurais été profondément troublé, mais je n'éprouvais pas autant d'amitié pour R1).

« Donc, interrogeai-je, qui êtes-vous ?

— Je suis moi-même, docteur très cher, comme vous vous en apercevrez bientôt. Et qui, selon vous, pouvez-vous bien être ?

— Je suis le docteur Wright, répondis-je avec une certaine raideur.

— Non, dit-elle en secouant la tête et en souriant derrière ses mains qui cachaient son visage. Je pense que vous êtes un imposteur. Je pense que vous êtes le docteur Wrong<sup>43</sup>. » Sa voix se perdit de nouveau dans un rire. « Et vous posez des questions, continua-t-elle en criant, vraiment *très embarrassantes* !

— Si vous ne vous calmez pas, dis-je avec toute l'autorité dont j'étais capable, je vais vous réveiller. » Cette menace, proférée au hasard, et qui reflétait en réalité mon plus cher désir à ce moment-là, se révéla étonnamment utile. Elle se tut aussitôt et se renfonça dans sa chaise.

« Puis-je ouvrir les yeux ? demanda-t-elle humblement.

— Non.

— Un jour, dit-elle vicieusement en se frottant les paupières, j'aurai les yeux ouverts tout le temps et vous et Lizzie je vais vous manger. » Elle demeura silencieuse et sembla réfléchir quelques instants, puis elle ajouta tout bas : « Docteur Wrong et Lizzie l'idiote.

— Dites-moi, pourquoi voulez-vous du mal à Elizabeth ? »

---

<sup>43</sup> Il y a bien sûr un jeu sur la sonorité en anglais, puisque les deux antonymes sont proches phonétiquement. On ne peut le traduire de manière satisfaisante, et cela aurait d'ailleurs amené à traduire le nom, ce qui n'aurait pas paru cohérent par rapport au reste du texte, où je n'ai pas traduit les noms propres. Par ailleurs, un lecteur français peut aisément comprendre la signification du jeu de mots, mais on peut toujours ajouter une note explicative.

There was another long pause, and at last she said, with hatred in her voice,  
“She’s *outside*, isn’t she?”

This was, indeed, a dismaying turn to Miss R.’s case. The cure had seemed so simple, so much a matter of time and patience before we set our feet on the right path and brought Miss R. to health and vigor, and now, here, barring our way, gibbering and mouthing and shouting foulness, was a demon whose evil seemed at first unconquerable. The mind is a curious thing, to be sure, for I found myself angry rather than frightened, much in the manner of a knight (rather elderly, surely, and tired after his long quest) who, in the course of bringing his true princess home, has no longer any fear, but only a great weariness, when confronted in sight of the castle towers by a fresh dragon to slay.

Miss R.’s treatments had now gone on for several months, and I began to see that it would be a longer matter than I had heretofore suspected. The considerable improvements in the minor aspects of her health, which she found so incredibly wonderful, were perhaps the only progress we had so far made, and we were, I confess, certainly no nearer to understanding. I know as well as any medical man that the concept of “demonic possession” has been largely given up as a diagnosis; naturally Miss R.—and her aunt, of course, a dragon of a different sort, whom I had yet to encounter face to face—were kept in ignorance of the new development in Miss R.’s case; neither of them knew more of the treatment than the superficial improvement in Miss R., and I believe that they thought the incomparable Doctor Wright was performing miracles of restoration. I felt strongly that it would be unwise to inform Miss R. of the deeper progress, or lack of it, in her case, because of the danger of alarming her and setting us back in the small improvement we had made; Miss R., being in hypnotic trance during the greater part of her time spent with me, knew nothing of what occurred, and her aunt knew nothing because neither Miss R. nor Miss R.’s doctor told her.

Il y eut un nouveau silence prolongé, et enfin, elle cracha : « Elle est dehors, elle, pas vrai ? »

Ce fut un rebondissement démoralisant dans l'étude du cas de Miss R. La guérir avait paru si aisément, c'était simplement une question de temps et de patience avant que nous trouvions la bonne direction et puissions la ramener à la vigueur et à la santé ; et maintenant, nous barrant la route, il y avait ce démon dont la malfaissance paraissait invincible de prime abord, qui jacassait, clamait ou hurlait des propos orduriers. L'esprit est une chose curieuse, à n'en pas douter, car je réagis avec plus de colère que de crainte, tel un chevalier (âgé certainement, et fatigué après une longue quête) qui reconduit sa princesse chez elle, et se sent trop las pour éprouver encore de la peur, quand soudain, en vue des tourelles du château, un nouveau dragon à occire se met en travers de sa route.

Je recevais Miss R. depuis maintenant plusieurs mois, et je commençais à comprendre que le traitement nécessiterait plus de temps que je ne l'avais d'abord soupçonné. L'amélioration considérable de sa condition physique – dont elle s'émerveillait avec incrédulité – constituait peut-être l'unique progrès que nous avions réalisé jusqu'ici, car nous n'étions certainement pas plus proches de la source du problème. En tant que médecin, j'ai conscience que l'on n'emploie plus guère le concept de possession démoniaque pour établir un diagnostic. Naturellement, Miss R. – et bien sûr sa tante, un dragon d'un autre genre qu'il me restait à rencontrer – ne savaient rien des nouveaux développements du cas de Miss R., et l'amélioration superficielle de l'état de santé de la jeune fille était tout ce qu'elles savaient du traitement ; je crois qu'elles s'imaginaient que l'incomparable docteur Wright accomplissait des miracles de régénération. J'avais la conviction qu'il valait mieux ne pas informer Miss R. des nouvelles avancées, ou de leur absence, que nous avions accomplies sur son dossier, afin de ne pas l'alarmer et ainsi mettre en péril nos maigres progrès. Miss R., en état de transe hypnotique la majeure partie du temps qu'elle passait en ma compagnie, ne savait rien de ce qui se produisait lors de ces séances, et sa tante ne savait rien puisque ni Miss R. ni son médecin ne lui en avait parlé.

I had called Ryan and told him briefly my conclusions about Miss R.'s case and my proposed method of treatment, and, since he was a busy man (your jovial, hearty physician often is, regardless of his abilities) I had not found myself troubled in that neighborhood further.

Ruefully, then, I added a new number to my notes—R3, the hateful, the enemy. Perhaps my numerical system was at fault, perhaps was I too persuaded of my belief that we could slough off the paralyzing past and bring back Miss R. as R2, perhaps the rarity of the case and the horrid aspects of it slowed down my usually acute perceptions—it was, at any rate, quite some time before I, dreaming over my comfortable fire at home, half-asleep with my book fallen to the floor and the first intimations of dream touching me—it was not until then, some time later, that I first recognized what I should have known at once, and saw through to the correct diagnosis of Miss R.'s case.

Now, for the layman, demonic possession would do as well as anything to describe Miss R. at that time, and in my heart I suspect that the pictures are close: I remember most vividly Thackeray's words, which I must have been reading before I slipped off, and which stay with me still: "All of you here must needs be grave when you think of your own past and present..." And I before the fire, alone, and almost dreaming, to awaken remembering that devil's face.

But let me turn to a medical authority, whose more palatable phrases hold out hope of a cure more certain (and more permanent) than mere exorcism: "Cases of this kind are commonly known as 'double' or 'multiple personality,' according to the number of persons represented, but a more correct term is *disintegrated* personality, for each secondary personality is a part of only of a normal whole self."

J'avais appelé Ryan pour l'informer brièvement de mes conclusions sur le dossier de Miss R. et de la thérapie que je proposais ; mais, comme c'était un homme occupé (un médecin jovial et chaleureux l'est souvent, quelles que soient ses compétences), je ne fus pas dérangé outre mesure de ce côté.

À regret, j'inscrivis donc un nouveau chiffre dans mes notes : R3, la malfaisante, l'ennemie. Peut-être mon système numérique était-il fautif, peut-être étais-je influencé par ma conviction que nous pouvions nous débarrasser de ce lourd passé et ramener Miss R. sous la forme de R2, ou peut-être la rareté du cas et l'horreur de certains de ses aspects émoussaient mes perceptions d'ordinaire si affûtées ; toujours est-il qu'il s'écula une longue période avant que la vérité ne m'apparût. Un soir, je rêvassais chez moi devant un confortable feu de cheminée, à demi assoupi ; mon livre avait glissé sur le sol, et les premières suggestions du rêve effleuraient mon esprit. Un moment plus tard, je réalisai enfin une chose dont j'aurais dû m'apercevoir immédiatement, et je vis avec clarté comment diagnostiquer le cas de Miss R.

Pour qui n'est pas médecin, la possession démoniaque vaut bien une autre explication pour décrire l'état de Miss R. durant cette période, et dans mon cœur je soupçonne que les deux concepts sont proches. Je me rappelle très clairement les mots de Thackeray, que je lisais probablement avant de m'assoupir, et qui demeurent encore dans mon esprit : « Et vous tous devez adopter une attitude grave lorsque vous songez à votre propre passé, et à votre présent... »<sup>44</sup> Et moi, seul devant la cheminée, à demi plongé dans le rêve, je m'éveillai avec le souvenir du visage démoniaque.

Mais laissez-moi m'en remettre à une autorité médicale dont les paroles les plus acceptables laissent entrevoir l'espoir d'une thérapie plus sûre (et plus durable) qu'un simple exorcisme : « On a parfois désigné des cas de ce genre sous le nom de “double” ou de “multiple” personnalité, selon le nombre des personnalités dont on constate l'existence ; mais l'expression de *personnalité désintégrée* est plus correcte, car chaque personnalité secondaire n'est qu'une partie du moi normal.

---

<sup>44</sup> L'extrait provient de *The English Humourists of the Eighteenth century*, paru en 1853, dans le chapitre consacré à Jonathan Swift. Cet essai n'a pas été traduit en français, je propose donc ma propre traduction.

No one secondary personality preserves the whole physical life of the individual. The synthesis of the original consciousness known as the personal ego is broken up, so to speak, and shorn of some of its memories, perceptions, acquisitions, or modes of reaction to the environment. The conscious states that still persist, synthesized among themselves, form a new personality capable of independent activity. This second personality may *alternate* with a breaking up of the original personality at different moments along different lines of cleavage, there may be formed several different secondary personalities which may take turns with one another.” (Morton Prince, *The Dissociation of a Personality*, 1905.)

I myself had already met Miss R. in three personalities: R1, nervous, afflicted by driving pain, ridden by the horrors of fear and embarrassment, modest, self-contained, and reserved to the point of oral paralysis. R2 was, it was assumed, the character of Miss R. might have been, the happy girl who smiled and answered truly and with serious thoughtfulness, pretty and relaxed, without the lines of worry which so deformed R1’s face; R2 was largely free of pain, and could only sympathize sweetly with R1’s torments. R3 was, on the other hand, R2 with a vengeance: where R2 was relaxed, R3 was wanton; where R2 was unreserved, R3 was insolent; where R2 was pleasant and pretty, R3 was coarse and noisy. Moreover, each of the three had a recognizable appearance—R1, of course, the character I had first met, shy and unattractive by reason of her timidity and clumsiness; R2, amiable and charming; R3 the rough, contorted mask.

Aucune de ces personnalités ne représente la vie psychique complète de l'individu. La synthèse de la conscience originelle, qui passe pour le moi véritable, est pour ainsi dire brisée, dépouillée d'un certain nombre de souvenirs, acquisitions ou modes de réaction au milieu. Ceux des états de conscience qui persistent forment, en se synthétisant entre eux, une nouvelle personnalité douée d'une activité indépendante. Cette seconde personnalité peut *alterner*, de moment en moment, avec la personnalité originelle désintégrée. Une nouvelle scission de la personnalité, selon des lignes différentes de clivage, peut former plusieurs personnalités secondaires différentes, qui se présenteront tour à tour. »<sup>45</sup>

J'avais moi-même rencontré trois personnalités distinctes chez Miss R. : R1, nerveuse, victime de douleurs violentes, dominée par les affres de l'angoisse et de la gêne, modeste, introvertie, et réservée jusqu'à atteindre la paralysie orale. R2 incarnait, selon mon hypothèse, la personne que Miss R. aurait pu être, une jeune fille heureuse et souriante qui répondait avec franchise et après avoir mûrement réfléchi ; jolie, détendue, dont le visage était dépourvu des plis d'anxiété qui creusaient celui de R1. Elle n'éprouvait quasiment aucune douleur, et ne pouvait que compatir aux tourments de R1. R3, quant à elle, ressemblait à R2 en poussant son caractère à l'extrême : là où R2 était détendue, R3 était impudente ; elle était plutôt insolente qu'extravertie, et vulgaire et bruyante au lieu de jolie et agréable<sup>46</sup>. De plus, chacune des trois possédait une apparence reconnaissable. R1, bien sûr, le personnage que j'avais rencontré en premier, était discrète et peu séduisante en raison de sa timidité et de sa maladresse ; R2 se montrait aimable et charmante ; R3 affichait un masque rude et convulsé.

---

<sup>45</sup> Morton Prince, *The Dissociation of a Personality* (1905), traduction française parue chez L'Harmattan en 2005, par Renée J. Ray et Jean Ray.

<sup>46</sup> Ici, je n'ai pas gardé le parallélisme grammatical du texte original, parce qu'il me paraissait trop lourd.

The shy, fleeting smile of R1, the open, merry face of R2, were in R3 a sly grin or an open shout of rude laughter; if it be suspected that I did not particularly love our new friend R3, it can as readily be seen that I had good reason; when my good R2 began to raise her hands and rub her eyes, when her voice grew louder and her expression freer, when her eyebrows went up sardonically and her mouth twisted, I had perforce to spend a while with a creature who felt and showed me no respect, who attempted enthusiastically to undo any good I might have done Miss R., who delighted in teasing all whom she met, and who, after all, knew no moral sense and no restrictions to her actions save only those of lack of sight; who, upon occasion, called me a damned old fool!

Now, it seemed to me that we had come closest to R3 on the question of Miss R.'s defaced letter, and perhaps that thought, aided by a chance reflection of my own, put us first directly on the track of R3; I, looking at the letter when Miss R. first showed it to me, thought irritably that I could write a better hand with my eyes shut—and had, although it was a while before I perceived it, my clue. In the course of a seemingly aimless discussion of the letter with R2, I had asked her, placing pencil and paper by her hand, to write a few words to my dictation, that I might see her handwriting, and, bringing her hands feverishly to her eyes, she first cried out "I can't, I can't, I must open my eyes," and so awoke, voluntarily, although she had never done so before. I wondered if she had perhaps not forced herself awake because of the pressure of R3 to come to the surface. Miss R., question again at another visit about the letter, burst into tears and refused to speak of the matter, saying only that her headache was too severe to allow of any discussion.

Le sourire timide et fuyant de R1 et le visage gai et ouvert de R2 devenaient chez R3 un rictus narquois ou un éclat de rire insolent dépourvu de retenue. Si l'on peut deviner que je n'aimais guère notre nouvelle amie R3, on peut aisément en comprendre la raison. Quand ma chère R2 commençait à se frotter les paupières, quand elle haussait la voix et relâchait son langage, quand ses sourcils se levaient dans une expression sardonique et que sa bouche se tordait, j'étais alors forcé de passer un moment en compagnie d'une créature qui n'éprouvait ni ne me montrait le moindre respect, qui tentait joyeusement de réduire à néant tout le bien que j'avais pu faire à Miss R., qui se délectait de se moquer de tous les gens qu'elle rencontrait, et qui, finalement, ne connaissait aucun sens moral ni restriction d'aucune sorte, excepté celle que lui imposait son propre manque de lucidité ; et qui, parfois, osait même me traiter de vieux fou<sup>47</sup> !

Néanmoins, il me semblait que l'affaire de la lettre sabotée nous avait rapprochés de R3, et cette pensée, alimentée par mes réflexions, fut peut-être le premier élément qui nous mena directement sur la piste de R3. En observant la lettre que Miss R. m'avait montrée, songeant avec irritation que j'aurais fait mieux les yeux fermés, je trouvai mon premier indice ; bien qu'il me fallut du temps pour m'en apercevoir. Au cours d'une discussion apparemment inutile au sujet de la lettre avec R2, je lui demandai, en lui donnant une feuille et un stylo, d'écrire quelques mots sous ma dictée afin que je puisse voir son écriture, et c'est alors qu'elle porta nerveusement les mains à ses paupières et s'écria : « Je ne peux pas, je ne peux pas, je dois ouvrir les yeux ! », puis s'éveilla d'elle-même. Ce n'était jamais arrivé auparavant, et je me demandai alors si elle ne s'était pas obligée à se réveiller sous la pression de R3 qui luttait pour gagner la surface. Une autre fois, alors que je questionnais à nouveau Miss R. à propos de la lettre, celle-ci éclata en sanglots et refusa d'évoquer le sujet, prétextant que son mal de tête l'empêchait de poursuivre la conversation.

---

<sup>47</sup> Il ne m'a pas semblé naturel de traduire « damned old fool » par « maudit vieux fou », j'ai préféré ne pas traduire « damned » pour que l'expression soit plus idiomatique.

Steeling myself, I determined to summon R3 to an interview which I was not disposed to enjoy, but which I felt might be enlightening; I had seen almost nothing of her since her last visit, except for an occasional quick grin or gesture through R2's conversation, or now and then an echo of her mocking laughter in R2's merry voice, and, of course, the frequent gestures with her hands, accompanied by entreaties to be permitted to open her eyes. Summoning her required, I knew now, only inducing Miss R. into a deeper hypnotic slumber than that which brought R2, when she immediately began to take on the characteristic facial and vocal qualities of R3.

"So we meet again, Doctor Wrong," she said at once, and quite in the fashion of the possessing demon, "I wondered how long you could struggle on without me."

"I suspect, Miss R., that you can give me information I need."

"Not," said R3 flatly, "if you call me by that disgracious name. I am no more Miss R. than *you* are. I am only inside her." She finished off this remark with a disgusting leer and an additional remark which was to me so distasteful that, not content to omit it from my notes, I have since made every effort to forget it, and all similar remarks made by R3. Consequently, it was a moment or so before we could get on; R3 had the disagreeable ability to confound me and render me speechless for important seconds at a time, so that I lost my train of thought and had perforce to allow her free rein during my own moments of distraction.

Je me blindai et résolus de faire appel à R3 pour un entretien qui ne serait guère agréable, mais qui pourrait s'avérer éclairant. Elle ne s'était quasiment pas manifestée depuis sa dernière visite : je n'avais deviné sa présence que par des rictus et des mouvements furtifs ponctuant la conversation de R2, ou, ici et là, par l'écho du rire moqueur dans la voix enjouée de R2 ; et bien sûr, elle continuait à porter les mains à ses yeux en insistant pour les ouvrir. Je savais que pour parler à R3, j'avais seulement besoin d'induire Miss R. dans une transe hypnotique plus profonde que celle où apparaissait R2, jusqu'au point où elle adoptait subitement les caractéristiques faciales et vocales de R3.

« Alors nous nous rencontrons de nouveau, docteur Wrong », dit-elle aussitôt avec la voix de ce démon qui la possédait. « Je me demandais combien de temps vous alliez réussir à vous en sortir sans mon aide.

— J'ai des raisons de penser, Miss R., que vous êtes en mesure de me donner une information dont j'ai besoin.

— Pas si vous persistez à me donner ce nom disgracieux, trancha-t-elle. Je ne suis pas plus Miss R. que vous ne l'êtes. Je me contente d'être à l'intérieur d'elle. » Elle ajouta à cette remarque une grimace lubrique et un commentaire si ordurier que, non content de l'avoir omis dans mes notes, je m'applique depuis lors à l'oublier, ainsi que tous les autres commentaires de ce genre proférés par R3 ; par conséquent, il me fallut un moment pour me reprendre. R3 possédait la désagréable faculté de me confondre et de me laisser sans voix pendant de trop longues secondes, si bien que chaque fois, je perdais le fil de mes idées et me trouvais forcé de lui laisser les rênes aussi longtemps que duraient ces moments de distraction.

Now she continued, while I sat aghast, “Elizabeth, Beth, Betsy and Beth, they all went together to find a bird’s nest... Perhaps, you handsome Doctor Wrong, you would care to rename us? We must surely not be the first children you have brought into the world.” And she burst again into her wild laughter, and—although Miss Hartley, my nurse, must surely by now be accustomed to loud noises from my office—I was half-afraid that Miss Hartley might conclude that I was being laughed at by one of my own patients, since the laughter was so clearly not hysterical. Interesting R3, or threatening her, were the only two methods I so far knew to quiet her, so I said in a low voice, “I shall awaken you, Miss R., if you do not tranquillize yourself.”

She was silent at once, but murmured wickedly, “Someday you will not be able to get rid of me, Doctor Wrong; someday you will try to awaken *her*, and, when you think you have got back your disgusting Miss R., will find that you still have just me. And then,” she said, her voice rising and her hands at her eyes, “and then, and then, and then!”

Fear touched me lightly, but I said, “Why, then if I find I have only you no matter who I seek, I shall have to learn to love you.” I smiled wryly at the thought of loving this monster, and I suppose she detected my expression in my voice, for she said at once, “But do you suppose I could learn to love *you*, Doctor Wrong? When you wish me evil?”

“I wish no one evil, Miss R.”

Tandis que je l'observais horrifié, elle reprit : « *Elizabeth, Beth, Betsy et Bess s'en sont allées chercher un nid d'oiseau*<sup>48</sup>... Peut-être que vous, le beau docteur Wrong, vous pourriez vous occuper de nous renommer ? Nous ne sommes sûrement pas les premiers enfants que vous avez aidé à naître... » Une nouvelle fois, elle partit d'un rire sauvage, et même si Miss Hartley, mon infirmière, devait à présent être habituée aux éclats de voix provenant de mon bureau, je craignais un peu qu'elle en conclût que l'un de mes propres patients était en train de se moquer de moi, puisqu'à l'évidence, il ne s'agissait pas d'un rire hystérique. Éveiller l'intérêt de R3 ou la menacer étaient les deux seules méthodes que je connaissais pour la calmer, aussi je l'avertis à voix basse : « Si vous ne vous tenez pas tranquille, je vais vous réveiller. »

Elle se tut aussitôt, puis murmura méchamment : « Un jour, vous ne pourrez plus vous débarrasser de moi, docteur Wrong. Un jour vous allez essayer de l'éveiller *elle*, et vous vous imaginerez que vous aurez retrouvé votre dégoûtante Miss R., et à la place, vous comprendrez que vous m'avez seulement moi. Et alors, dit-elle en élevant la voix et en portant les mains à ses yeux, alors, alors, alors ! »

Une pointe de frayeur m'aiguillonna, mais je répliquai : « Eh bien, si je n'ai que vous, peu importe qui je cherche, il me faudra alors apprendre à vous aimer. » L'idée d'aimer ce monstre m'arracha un sourire d'ironie, et je suppose qu'elle le devina dans ma voix, car elle contre-attaqua aussitôt : « Mais pensez-vous que moi, je pourrais apprendre à vous aimer, docteur Wrong ? Alors que vous me voulez du mal ?

— Je ne veux de mal à personne, Miss R.

---

<sup>48</sup> Ici apparaît la comptine qui donne son nom au roman, *The Bird's Nest*. On peut la trouver dans le *Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*. En voici le texte complet :

“Elizabeth, Elspeth, Betsy and Bess,  
They all went together to seek a bird's nest.  
They found a bird's nest with five eggs in,  
They all took one, and left four in.”

Bien qu'il s'agisse d'une comptine, et donc d'un poème traditionnel populaire, je suis obligée de la traduire puisqu'il est capital pour la compréhension du roman, quoi que dans un cadre professionnel, on aurait besoin d'une note et de la traduction de la comptine en entier, qui, même s'il ne s'agit pas de la plus connue, est certainement assez familière pour un lecteur anglais. Ici, j'ai en tout cas choisi de différencier ces morceaux de comptine du reste du texte en les mettant en italique.

"Then you are a liar as well as a fool," she said. (I note down these remarks in the interest of thoughtfulness; I know I am not a liar and I hope I am not a fool, and I perceived that R3's object was to enrage me; I am happy to add that although I was irked at her rudeness, I endeavored, I believe with success, to keep her from realizing it.) "I know a good deal about people," she continued with complacency, "and when I have my eyes open all the time I will get along nicely. No one will ever suspect how long I have been a prisoner, I think."

I hardly dared breathe, hearing R3 rattle along so, revealing herself more with every word; this boastful chatter made it unnecessary to question her, and I would not have interrupted for the world. "Now," she said, as one explaining an awkward position, "I can only get out when *she* is looking the other way, and then only for a little while before she comes back and shuts me in again, but someday very soon she is going to find that when she comes back and tries to—" She broke off suddenly, and chuckled, "Eavesdropping, Doctor Wrong?" she asked, "do you add poking and prying to your list of sins?"

"I am trying to help my friends, Miss R."

"Please *stop* calling me that," she said petulantly. "I tell you, I am *not* Miss R., and I *hate* her name; she is a crybaby and a foolish stupid thing, and I certainly am not."

"What shall I call you, then?"

"What do you call me in those notes? The ones you showed *her* once?"

I was astounded at her knowing of my motes, and that Miss R. had once seen them, but I only said, "I have no name for you, since you disclaim your natural one. I have called you R3."

She made a face at me, putting out her tongue and shrugging her shoulders. "I certainly don't choose to be called R3," she said. "You call me Rosalita, or Charmian, or Lilith, if you like."

— Alors vous êtes un menteur et un idiot », dit-elle. (Je note ces remarques par souci d'exhaustivité, je sais que je ne suis pas un menteur et j'espère ne pas être un idiot, et je voyais bien que R3 cherchait à me faire enrager ; je suis d'ailleurs heureux d'ajouter que bien qu'agacé par sa grossièreté, je parvins semble-t-il avec succès à éviter qu'elle ne s'en aperçût.) « J'en connais un rayon sur les gens, dit-elle avec complaisance, et quand mes yeux seront ouverts tout le temps, je m'intégrerai très bien. Je crois que personne ne soupçonnera que j'ai été prisonnière si longtemps. »

J'osai à peine respirer, écoutant R3 déblatérer et se dévoiler un peu plus à chaque mot ; ce bavardage vantard rendait mes questions inutiles, et je ne l'aurais interrompue pour rien au monde. « Le problème, dit-elle sur le ton de quelqu'un qui explique une situation difficile, c'est que je ne peux sortir que quand *elle* regarde ailleurs, et seulement pour un petit moment, avant qu'elle revienne et m'enferme de nouveau, mais un jour très bientôt, elle essaiera de rentrer et s'apercevra que... » Elle s'interrompit et pouffa. « On espionne, docteur Wrong ? La curiosité mal placée et l'indiscrétion figurent-elles parmi vos péchés ?

— J'essaie de venir en aide à mes amies, Miss R.

— S'il vous plaît, cessez donc de m'appeler ainsi, demanda-t-elle sèchement. Je vous dis que je ne suis *pas* Miss R., je *déteste* ce nom ; c'est un gros bébé et une stupide petite idiote, ce que je ne suis certainement pas.

— Comment dois-je vous appeler, alors ?

— Comment mappelez-vous dans ces notes ? Celles que vous lui avez montrées une fois ? »

J'étais stupéfait qu'elle connût l'existence de mes notes, et qu'elle sut que Miss R. les avait vues, mais je me contentai de déclarer : « Je n'ai pas de nom pour vous, puisque vous niez celui qui vous appartient. Je vous ai appelée R3. »

Elle me tira la langue et haussa les épaules. « Je ne choisis sûrement pas d'être appelée R3. Vous pouvez m'appeler Rosalita, Charmian ou bien Lilith, si vous préférez. »

I smiled again at the thought of this grotesque creature name herself like a princess in a fairy romance. "Do you also disclaim the name Elizabeth?" I inquired.

"That's *her* name."

"But," I cried, struck with an idea, "you yourself have suggested it: 'Elizabeth, Beth, Betsy and Bess...'"

She laughed rudely. Elizabeth is the simple, Beth is the doctor's darling; very well, then I choose Betsy." And she laughed again.

"Why do you laugh?"

"I was wondering about Bess," she said, laughing.

And so, my dear reader, was I.

So Betsy she was till the end of her chapter. I found that as these several different girls grew more familiar to me, and of course in the second case more dear, the names Betsy had chosen for them became easier and pleasanter to use than the cold clinical R1 and R2; R2 consented graciously and with a smile to my plea to be allowed to address her as Beth, and I think the name suited her quiet charm. I do not know if Miss R. ever perceived that I had moved quietly away from addressing her formally, or at least from calling her "my dear Miss R." to calling her Elizabeth; I suppose that she was too accustomed to constant authority in the shape of her aunt to remark being addressed as a child. Betsy, of course, was Betsy and nothing else, although she sometimes amused herself by giving herself grandiose titles or surnames, and I had no difficulty, subsequently, in identifying a note signed Elizabeth Rex as of Betsy's doing.

Je souris de nouveau à la pensée de cette grotesque créature se donnant des noms de princesses de contes de fées<sup>49</sup>.

« Niez-vous également porter le nom d'Elizabeth ?

— C'est son nom à *elle*.

— Mais, m'exclamai-je, soudain frappé par une idée, vous l'avez vous-même suggéré : Elizabeth, Beth, Betsy et Bess... »

Elle eut un rire insolent. « Elizabeth est la simple d'esprit, Beth est la chérie du docteur ; très bien, alors je choisis Betsy. » Et elle rit de nouveau.

« Pourquoi riez-vous ?

— Je me demandais ce qu'il en était de Bess ! »

Et moi aussi, cher lecteur, moi aussi...

Elle resta donc Betsy jusqu'à la fin de la séance. À mesure que je faisais plus ample connaissance avec ces différentes jeunes filles – et, pour la deuxième d'entre elles, que je m'y attachais – je découvris que les noms choisis pour elles par Betsy étaient plus aisés et agréables à employer que les froides dénominations cliniques R1 et R2. R2 consentit gracieusement, souriante, à m'autoriser à l'appeler Beth ; du reste, je trouve que ce nom convenait à son charme tranquille. Je ne sais pas si Miss R. s'aperçut que je m'adressais à elle de manière moins formelle, du moins que je n'appelais plus « ma chère Miss R. » mais plus simplement « Elizabeth » ; habituée par sa tante à une autorité constante, elle ne devait pas s'apercevoir que l'on s'adressait à elle comme à une enfant. Betsy, bien sûr, était Betsy et rien d'autre, bien qu'elle s'amusât parfois à se donner des titres et des surnoms grandiloquents ; cela rendait d'ailleurs aisément d'identifier une note signée Elizabeth Rex comme de la main de Betsy.

---

<sup>49</sup> Malgré l'étrangeté de la remarque, puisque Lilith semble détonner dans cette énumération, j'ai traduit littéralement « a princess in a fairy romance », pensant que la remarque était voulue et que le docteur n'a aucune foi en un personnage tel que Lilith.

My immediate attempt must be, I thought, to discover the point at which the unfortunate Miss R. had subdivided , as it were, and permitted a creature like Betsy to assume a separate identity; it was my old teasing analogy of the sewer, but complicated in that I was now searching for a branch line! (I do most heartily whish that I had chosen some comparison nearer the stars; a flourishing oak tree, perhaps, but I confess that I misguidedly chose that which seemed most vivid to me, and most indicative, although ignoble, of the circumstances; I am ashamed to think that without going through and correcting all of my manuscript, and my notes, too—for this comparison found a place even there—I must abide by it.) It seemed to me that only a very severe emotional shock could have forced Miss R. to slough off the greater part of herself into subordinate personalities (until I had, with a magic touch, called them into active life) and I was fairly certain that their separate existence—although Betsy claimed a life of her own, in thoughts at any rate, ever since Miss R. had been born—must date from the most patent emotional shock in Miss R.'s life, the death of her mother. To show what kind of a problem I was manipulating, let me from my notes present the reader with the varying descriptions of this event which I received, first from R1, or Elizabeth, then from R2, the cooperative and lovely Beth, and then, lastly, from our villain Betsy.

(On May 12, to Elizabeth, in office consultation): Wright: Do you think you can tell me anything about your mother, my dear?

Elizabeth: I guess so.

W. When did she die?

E. I guess over four years ago. On a Wednesday.

W. Were you at home?

E. (confused) I was upstairs?

W. Did you live then with your aunt?

E. With Aunt Morgen?

W. Do you have any other aunts?

Mes premiers efforts, pensais-je, devaient se concentrer sur la découverte du moment où la personnalité de la malheureuse Miss R. s'était pour ainsi dire scindée, et avait de ce fait permis à une créature telle que Betsy d'assumer une personnalité à part entière. Je retrouvais ma vieille analogie des égouts, complexifiée à présent que j'étais à la recherche d'un embranchement. (Je regrette vivement de ne pas avoir choisi une comparaison plus élégante, comme un chêne florissant, par exemple, mais j'ai malencontreusement choisi celle qui, bien qu'ignoble, me paraissait la plus vivante et la plus adaptée aux circonstances. Je crains qu'à moins de réviser tout mon manuscrit ainsi que mes notes – car l'analogie y a également trouvé sa place – je ne doive désormais m'y tenir<sup>50</sup>.) Il me semblait que seul un puissant choc émotionnel eût été capable de forcer Miss R. à se diviser en plusieurs personnalités secondaires (jusqu'à ce que je parvinsse, comme par magie, à leur donner une vie propre), et j'étais presque certain que la scission s'était produite lors du choc le plus évident dans la vie de Miss R. (même si Betsy prétendait avoir mené sa propre vie, du moins en pensées, depuis toujours) : la mort de sa mère. Afin de montrer à mon lecteur à quel genre de problème j'étais confronté, laissez-moi vous présenter d'après mes notes les différentes versions de cet événement, données d'abord par R1, ou Elizabeth, puis par R2, la charmante et coopérative Beth, et enfin, par notre méchante Betsy.

(Le 12 mai, à Elizabeth, en consultation) : Wright : Croyez-vous, ma chère, que vous pouvez me parler un peu de votre mère ?

Elizabeth : Oui, j'imagine.

W. Quand est-elle morte ?

E. Il y a environ quatre ans, je crois. C'était un mercredi.

W. Étiez-vous chez vous ?

E. (confuse) J'étais à l'étage.

W. Viviez-vous avec votre tante, à l'époque ?

E. Avec tante Morgen ?

W. Avez-vous d'autres tantes ?

---

<sup>50</sup> Au début de ce chapitre, le docteur compare son enquête à travers l'esprit d'Elizabeth à une exploration des égoûts.

E. No.

W. Then, when your mother died, were you living with your aunt?

E. Yes, with Aunt Morgen.

W. Do you think you can tell me anything more about your mother's death?  
(She seemed most unwilling, and I thought on the edge of weeping; since I knew I could secure all information I needed from the other selves, I did not intend to persist in a cruel cross-examination, but I did want as much information as possible for purposes of comparison.)

E. That's all I know. I mean, Aunt Morgen came and told me my mother died.

W. Came and told you? You mean, you were not with your mother when she died?

E. No, I was upstairs.

W. Not with your mother?

E. Upstairs.

W. Was your mother downstairs, then?

E. Aunt Morgen was with her. I don't know.

W. Try to stay calm, if you please. This was all very long ago, and I think talking about it will be helpful to you: I know it is a painful subject, but try to believe that I would not ask you unless I felt it to be necessary.

E. No, I mean, I only don't know.

W. Had your mother been ill?

E. I thought she was all right.

W. Then her death was quite sudden, to your mind?

E. It was—(thinking deeply)—a heart attack.

W. But you were not there?

E. Non.

W. Donc, quand votre mère est morte, vous viviez avec votre tante ?

E. Oui, avec tante Morgen.

W. Pouvez-vous m'en dire plus sur la mort de votre mère ? (Elle semblait très réticente, apparemment au bord des larmes ; et comme je savais pouvoir obtenir des informations auprès des autres personnalités, je m'abstins de persister dans un interrogatoire cruel. Cependant, j'étais désireux d'en savoir le plus long possible afin de pouvoir comparer leurs versions.)

E. C'est tout ce que je sais. Je veux dire... C'est tante Morgen qui est venue me dire que ma mère était morte.

W. Elle est venue vous le dire ? Vous voulez dire que vous n'étiez pas avec votre mère quand elle est morte ?

E. Non, j'étais à l'étage.

W. Sans votre mère ?

E. À l'étage.

W. Votre mère était en bas, alors ?

E. Tante Morgen était avec elle. Je ne sais pas.

W. Essayez de rester calme, s'il vous plaît. Tout cela s'est passé il y a longtemps, et je pense qu'en parler vous ferait du bien. Je sais que c'est un sujet douloureux, mais essayez de comprendre que je ne vous en parlerais pas si je ne pensais pas que c'était nécessaire.

E. Non. Je veux dire... C'est juste que je ne sais pas.

W. Votre mère était malade ?

E. Je croyais qu'elle allait bien.

W. Donc sa mort a été plutôt soudaine, à votre avis ?

E. C'était... (réflexion intense) une crise cardiaque.

W. Mais vous n'étiez pas présente ?

E. I was upstairs.

W. You did not see her?

E. No, I was upstairs.

W. What were you doing?

E. I don't remember. Asleep, I guess. Reading.

W. Were you in your own room?

E. I don't remember. I was upstairs.

W. I beg you to compose yourself, Miss R. This agitation is unnecessary and unbecoming.

E. I have a headache (touching her neck).

And that was, of course, the end of my information from Elizabeth; I knew by now that her headaches, all-enveloping, would obliterate almost all awareness of myself and my questions. So I pursued my line of questioning, most pleasantly, by summoning Beth. I longed, at this time, to chat with Beth informally, and at length, and I longed to permit her to open her eyes, so that we might seem friends rather than doctor and patient, but the ever-present fear of Betsy prevented; since blindness was now the only thing I know of which held Betsy in check, I dared not follow my inclinations and admit Beth as a free personality. I was sad, frequently, to think that Beth's whole existence had heretofore been passed only in my office, and that none but I knew this amiable girl; my conviction that Miss R. must once have been very like Beth was so far unconfirmed, and yet I deeply wanted to see Beth take her place in the world and in her family, the place to which my most unscientific heart told me she was entitled. At any rate, it was always a great pleasure to me to call Beth, and hear her affectionate greeting. Here are my notes on this conversation with Elizabeth which I have just described.

E. J'étais à l'étage.

W. Vous ne l'avez pas vue ?

E. Non, j'étais à l'étage.

W. Que faisiez-vous ?

E. Je ne m'en souviens plus. Je dormais, je suppose. Ou je lisais.

W. Étiez-vous dans votre chambre ?

E. Je ne sais plus. J'étais à l'étage.

W. Je vous en prie, reprenez-vous, Miss R. Vous n'avez aucune raison de vous mettre dans cet état.

E. (se palpant la nuque) J'ai mal à la tête.

Bien sûr, ce fut tout ce que je pus obtenir d'Elizabeth ; je savais alors que ses maux de tête l'accaparaient totalement, et qu'ils oblitéreraient jusqu'à sa conscience de ma présence et de mes questions. Je poursuivis donc mon interrogatoire de façon plus plaisante en faisant appel à Beth. À cette époque, les conversations informelles avec Beth me manquaient cruellement, et je brûlais de lui permettre d'ouvrir les yeux afin de créer un lien amical au lieu de me satisfaire d'une relation entre médecin et patient, mais la crainte omniprésente de Betsy me l'interdisait ; car l'empêcher de voir était à ma connaissance la seule façon de garder le contrôle sur elle, et je n'osais pas suivre mon penchant et libérer mon amie. Souvent, je pensais avec tristesse à Beth, dont l'existence entière s'était jusqu'ici déroulée dans mon bureau ; personne à part moi ne connaissait cette aimable jeune fille. Ma conviction que Miss R. aurait pu un jour être Beth n'avait pas été confirmée jusqu'à présent, et pourtant, je désirais profondément voir Beth prendre sa place dans le monde et au sein de sa famille, la place à laquelle l'aspect le plus irrationnel de ma personne la croyait destinée. Quoiqu'il en soit, c'était toujours un grand plaisir de faire appel à Beth et d'entendre ses salutations affectionnées. Voici les notes que j'ai prises pendant cette conversation, qui eut lieu immédiatement après celle que je viens de décrire avec Elizabeth.

(On May 12, Beth, or R2, in office consultation): Wright (after preliminary transe-inducing introduction of name and place identification) My dear, I want to talk about your mother?

B. (smiling wistfully) She was a lovely lady.

W. Much like yourself?

B. Yes. Very lovely and very happy and very sweet to everyone.

W. Do you remember her death?

B. (reluctantly) Not very well. She died that day.

W. Where were you when she died?

B. I was thinking of her.

W. But where?

B. Inside. Hidden.

W. As you usually are?

B. Except when I am with you.

W. I hope we can change that someday, my dear. But you must help me.

B. I will do anything to ask me to.

W. Splendid. I am most anxious, right now, to learn all I can about your mother's death.

B. She was very kind to everyone, even Aunt Morgen.

W. You lived with your aunt at the time?

B. Oh, yes, we have lived with *her* for years, ever since my dear father died.

W. And your father died when?

B. When I was two years old, or about that. I don't remember him very well.

W. Were you with your mother when she died?

(Le 12 mai, Beth, ou R2, en consultation) : Wright (après des questions préliminaires sur son nom et son lieu de résidence servant d'induction hypnotique) :

Ma chère, j'aimerais que vous me parliez de votre mère.

B. (avec un sourire nostalgique) C'était une femme charmante.

W. Elle vous ressemblait beaucoup ?

B. Oui. Très charmante, très heureuse, et très gentille avec tout le monde.

W. Vous souvenez-vous des circonstances de sa mort ?

B. (avec réticence) Pas très bien. Elle est morte ce jour-là.

W. Où étiez-vous quand cela s'est produit ?

B. J'étais en train de penser à elle.

W. Mais où ?

B. À l'intérieur. Cachée.

W. Comme vous l'êtes d'habitude ?

B. Sauf quand je suis avec vous.

W. J'espère que nous pourrons changer cela un jour, ma chère. Mais il faut que vous m'aidez.

B. Je ferai tout ce que vous me demandez.

W. Merveilleux. Pour le moment, il est absolument indispensable que j'en sache le plus long possible sur la mort de votre mère.

B. Elle était très gentille avec tout le monde, même avec tante Morgen.

W. Vous viviez avec votre tante à cette époque ?

B. Oh, oui, nous vivions avec *elle* depuis des années, depuis la mort de mon cher père...

W. Et quand votre père est-il mort ?

B. Quand j'avais deux ans, à peu près. Je ne me souviens pas très bien de lui.

W. Étiez-vous avec votre mère quand elle est morte ?

B. I? I was never allowed to be with her. I am always kept hidden.

W. Compose yourself, Beth dear. We can talk of something else if this disturbs you.

B. No, I am eager to help you in any way I can; I don't want you to think baldy of me.

W. I assure you, I never shall. Can you tell me, then, precisely what you did after your mother's death?

B. (perplexed) We had lunch. And Aunt Morgen said not to worry.

W. Not to worry? You mean, not to grieve?

B. Not to worry. We had lunch and Aunt Morgen said not to worry, Aunt Morgen said not to cry over spilled milk. Aunt Morgen cried. It was disgusting.

W. (amused) You will not allow your aunt her grief?

B. She cried over spilled milk.

W. (laughing outright) Beth, this is cynicism.

B. Indeed not; I do not think evil of anyone.

A man who has just spoken, however inconclusively, with Beth, does not turn hastily to a conversation with Betsy. Nevertheless, it was obvious that the information which Elizabeth and Beth found themselves unable to give must be mined from Betsy, and so, resolutely, I denied the appeal of Beth's pretty face and dismissed her for Betsy; I made an effort to keep my countenance when Beth's turned head disclosed that grinning face, even though she could not, of course, see me, and I forced my voice to remain even and controlled.

(May 12, Betsy, or R3, in office consultation): W. Good afternoon, Betsy. I hope I find you in excellent health.

By. (jeering) The others won't help, so you come and ask *me*.

B. Moi ? Je n'avais jamais le droit d'être avec elle. Je reste toujours cachée.

W. Reprenez-vous, ma chère Beth. Nous pouvons parler d'autre chose si ce sujet vous met mal à l'aise.

B. Non, je tiens à vous aider autant que possible ; je ne veux pas que vous ayez une mauvaise opinion de moi.

W. Je vous assure que cela n'arrivera jamais. Pouvez-vous me dire, alors, ce que vous avez fait exactement après la mort de votre mère ?

B. (perplexe) Nous avons déjeuné. Et tante Morgen a dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

W. Ne pas s'inquiéter ? Vous voulez dire ne pas être triste ?

B. Ne pas s'inquiéter. Nous avons déjeuné et tante Morgen a dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter, tante Morgen a dit qu'il ne fallait pas pleurer sur du lait répandu. Tante Morgen a pleuré. C'était écœurant.

W. (amusé) Vous ne permettez pas à votre tante d'avoir du chagrin ?

B. Elle a pleuré sur du lait répandu.

W. (riant franchement) Beth, c'est du cynisme.

B. Non, ça ne l'est pas. Je ne pense du mal de personne.

Un homme qui vient d'avoir une conversation avec Beth, même vainc, ne s'empresse pas de se tourner vers Betsy pour la poursuivre. Néanmoins, à l'évidence, l'information qu'Elizabeth et Beth étaient incapables de me fournir devait être extorquée à Betsy, et donc, résolument, je renonçai au charme du joli visage de Beth et la renvoyai afin de laisser place à Betsy. Je luttai pour garder contenance lorsque le visage de Beth, tourné vers moi, se transforma en masque grimaçant, même si je savais bien qu'elle ne pouvait pas me voir, et je me forçai à conserver une voix égale et contrôlée.

(Le 12 mai, Betsy, ou R3, en consultation) W : Bonjour, Betsy. J'espère que vous vous portez au mieux.

By. (moqueuse) Les autres ne pouvaient pas vous aider, alors vous êtes venu me demander à moi...

W. I hoped you might tell me—

By. I know. I was listening. (contemptuously) What do you think *they* can tell you?

W. —about your mother.

By. *My* mother? Do you think I claim that poor dead thing as *my* mother? Perhaps (impudently) I have a mother of my own, question-asker.

W. (Indeed if you had, you demon, I thought, she's a fiend in damnation): Miss R.'s mother, then.

By. As you are her father? (raucous laughter)

W. Miss R.'s mother, who died some years ago. Elizabeth's mother.

By. I know whose mother you mean, old man. The one she—(here she shut her lips, and grinned mysteriously, and put her finger to her mouth in a childlike gesture of secrecy)— Talking about Lizzie when her back is turned, my dear! For shame!

W. Betsy, I would like you to trust me. Believe me, I am only a person who wants to do whatever I can to ensure that you and Elizabeth and Beth will live together peaceably and happily; would you not like to be one person again?

By. I was never one person with her, I have always been her prisoner, and you wouldn't help me if you could. You may want to help Beth, and maybe even Lizzie, but you have no place for me in your pretty little world.

W. J'espérais que vous pourriez me dire...

By. Je sais. J'écoutais. (Méprisante) Qu'est-ce qu'elles peuvent bien savoir, elles ?

W. ...quelque chose à propos de votre mère.

By. *Ma* mère ? Vous pensez que cette pauvre chose morte est *ma* mère ? Peut-être (avec impudence), que j'ai une mère à moi, monsieur l'Inquisiteur<sup>51</sup>.

W. (si c'est le cas, espèce de démon, pensai-je, ce doit être une créature de l'enfer !) La mère de Miss R., alors.

By. Vous êtes son père ? (éclat de rire bruyant)

W. La mère de Miss R., qui est morte il y a quelques années. La mère d'Elizabeth.

By. Je sais de quelle mère vous vous voulez parler, vieil homme. Celle qu'elle a<sup>52</sup>... (ici, elle se tut, eut un sourire mystérieux et mit un doigt devant sa bouche comme un enfant qui veut garder un secret) Parler de Lizzie quand elle a le dos tourné, mon cher ! Quelle honte !

W. Betsy, je voudrais que vous me fassiez confiance. Croyez-moi, tout ce que je veux, c'est que vous, Elizabeth et Beth puissiez vivre ensemble dans la joie et le calme : ne souhaitez-vous pas n'être de nouveau qu'une seule personne ?

By. Je n'ai jamais été une seule personne avec elle, j'ai toujours été prisonnière, et vous ne m'aideriez pas si vous le pouviez. Vous voulez peut-être aider Beth, et peut-être même Lizzie, mais il n'y a pas de place pour moi dans votre joli petit monde.

<sup>51</sup> Il ne semble pas évident en français de créer de nouveaux mots comme « poseur de question », surtout que plus tard, Betsy emploie de nouveau ce genre de dénomination : « well-wisher » et « eye-closer, qu'il semble absurde de traduire par « fermeur d'yeux » ou « souhaiteur de bien », par exemple. La syntaxe française ne semble pas assez souple pour autoriser de telles dérives. Je préfère donc utiliser une autre forme d'adresse, tout aussi ironique, et plus courante en français. Par ailleurs, cela me semblait cohérent avec le ton de Besty que d'employer le mot « d'inquisiteur », puisque le personnage se trouve souvent dans l'exagération et l'emphase.

<sup>52</sup> On ne peut pas mettre les points de suspension au même endroit en anglais et en français. La formulation française semble moins ambiguë que la formulation anglaise, mais « celle qu'elle... » aurait semblé tronqué au mauvais endroit, insuffisant.

W. Indeed, I am truly sorry to see anyone so bitter as to refuse help when it is so badly needed.

By. I have told you hundreds of times that the best way to help me is to let me open my eyes. (gestures of wringing hands, and bringing them up to her eyes.)—May I?—(wheedingly)—May I open them, dear Doctor Wright? And I will tell you everything you want to know, about Lizzie and about Lizzie's mother and about old Auntie and I will even put a good word for you with Beth if I may only have my eyes open.—(This was said in a tone of such mockery that I was gravely concerned; I had suddenly the notion that Betsy was teasing me, and might perhaps open her eyes this minute if she chose, and I was genuinely frightened at the thought.)

W. I insist that you keep your eyes closed. Do you realize, young lady, that if I find that you are of no use to me in my investigations, I will surely send you away and never let you come again? (I would have liked to, certainly, and perhaps even then I still could have.)

By. (apprehensive) You will not send me away.

W. I may; it was I who brought you here in the first place.

By. I can come by myself.

W. (not choosing to press *this* point) We shall see. (carelessly) Perhaps you are fond of sweets? (I had thought of this earlier; it occurred to me that a creature so childish might be fairly treated on childish terms; I had as alternatives a doll and some tawdry jewelry.) Shall I put a candy in your hand?

By. (eagerly) Do you have candy right here?

W. Je suis sincèrement navré de voir une personne si amère qu'elle refuse de l'aide quand elle en a tellement besoin.

By. Je vous ai dit une centaine de fois que la meilleure façon de m'aider, c'était de me laisser ouvrir les yeux. (Ses mains se convulsèrent sur ses paupières). Puis-je ? (D'un ton enjôleur :) Puis-je les ouvrir, cher docteur Wright ? Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, sur Lizzie, sur sa mère, et sur la vieille tatie, et je pourrais même toucher quelques mots à votre sujet à Beth<sup>53</sup>, si vous pouviez juste me laisser ouvrir les yeux. (J'éprouvai une sérieuse inquiétude en percevant l'ironie cinglante dans sa voix. J'eus soudain l'impression que Betsy se payait ma tête et qu'elle était peut-être capable d'ouvrir les yeux à l'instant même si elle le désirait, et cette pensée m'effrayait sincèrement.)

W. J'insiste pour que vous gardiez les yeux fermés. Est-ce que vous comprenez bien, jeune fille, que si je m'aperçois que vous ne m'êtes d'aucune utilité, je vous renverrai et ne vous laisserai plus jamais revenir ? (J'aurais aimé le faire, c'est certain, et il se peut même qu'à ce point du traitement, c'était encore possible.)

By. (Inquiète) Vous ne me renverrez pas.

W. Je n'y manquerais pas. Après tout, c'est moi qui vous ai permis de faire surface.

By. Je peux apparaître par mes propres moyens.

W. (En choisissant de ne pas creuser ce sujet-là) Nous verrons. (D'un ton désinvolte :) Peut-être aimez-vous les bonbons ? (J'y avais déjà pensé auparavant ; il me semblait qu'une créature si puérile pouvait bien être traitée comme telle, et j'avais aussi prévu une poupée et des bijoux fantaisie<sup>54</sup>.) Vais-je déposer un bonbon dans votre main ?

By. (Avec avidité) Vous avez des bonbons ?

---

<sup>53</sup> La traduction littérale serait plutôt « plaider en votre faveur » pour traduire « put in a good word for you », mais cela laisserait entendre que Beth en a après lui, alors qu'il me semble que Betsy veuille plutôt ici insinuer que Beth plaît physiquement au médecin. L'expression que j'ai choisie conserve ainsi l'ambiguité du propos de Betsy.

<sup>54</sup> J'avais le choix entre plusieurs traductions pour « tawdry », mais s'agissant d'accessoires pour enfants, la dénomination de « bijoux fantaisie » me paraissait la plus appropriée.

W. (placing in her outstretched hand a piece of candy which she consumed greedily.) I am glad you begin to find me more friendly. No one would give you candy who did not wish you well.

By. (with satisfaction) If you poisoned me, then Lizzie and Beth would die.

W. I have no intention of poisoning you. I should like to have us friends, you and I.

By. I will be friends with you, old well-wisher. But I want more candy, and I want to open my eyes?

W. I assure you, you will never open your eyes with my permission. But can we not talk together as friends, Betsy?

By. (craftily) You have not given me any more candy yet.

W. (craftier still) When you tell me about your mother.

By. (unexpectedly gentle) Elizabeth's mother? She was always nice. She danced around the kitchen one day when she had a new dress and she said "Nonsense" to Morgen and she curled her hair. I liked to watch her.

W. Where were you?

By. A prisoner, always a prisoner, inside with Beth, only no one knew I was there.

W. Were you ever free? Outside, I mean?

By. (nodding, dreamy) Sometimes, when Lizzie is sleeping or when she turns her head away for a minute, I can get out, but only for a small time, and then she puts me back. (recollecting herself suddenly) But I am not going to tell you, you are not friendly to me.

W. Ridiculous; you know now that we are friends. Were you inside when Elizabeth's mother died?

W. (Déposant dans le creux de sa main tendue un bonbon sur lequel elle se jeta). Je suis heureux que vous commenciez à m'apprécier. Quelqu'un qui vous voudrait du mal ne vous donnerait pas de bonbons, n'est-ce pas ?

By. (Satisfaite) Si vous m'avez empoisonnée, Lizzie et Beth mourront aussi.

W. Je n'ai aucune intention de vous empoisonner. J'aimerais beaucoup que nous devenions amis, vous et moi.

By. Je serais votre amie, Monsieur Je-ne-vous-veux-pas-de-mal<sup>55</sup>. Mais je veux encore des bonbons, et je veux ouvrir les yeux.

W. Je vous assure que sous ma garde, vous n'ouvrirez jamais les yeux. Mais ne pourrions-nous pas avoir une conversation amicale, Betsy ?

By. (Rusée) Vous ne m'avez toujours pas donné de bonbons.

W. (Encore plus rusé) Dès que vous m'aurez parlé de votre mère.

By. (Avec une douceur inattendue) La mère d'Elizabeth ? Elle était toujours gentille. Un jour elle a acheté une nouvelle robe, et elle a dansé dans la cuisine, et elle disait « N'importe quoi ! » à Morgen, et elle faisait boucler ses cheveux. J'aimais bien la regarder.

W. Où étiez-vous ?

By. Prisonnière, toujours prisonnière, à l'intérieur avec Beth, seulement, personne ne savait que j'étais là.

W. Vous arrive-t-il de vous libérer ? Je veux dire, d'être à l'extérieur ?

By. (Acquiesçant rêveusement) Parfois. Quand Lizzie dort ou qu'elle regarde ailleurs un moment, je peux sortir, mais seulement très peu de temps, et ensuite elle me repousse. (Semblant brusquement revenir à elle-même) Mais je ne vais pas tout vous raconter, vous n'êtes pas gentil avec moi.

W. C'est ridicule, vous savez que nous sommes amis, maintenant. Étiez-vous à l'intérieur quand la mère d'Elizabeth est morte ?

---

<sup>55</sup> J'ai choisi cette formulation pour « well-wisher » car elle permet de reprendre ironiquement les paroles répétées par le docteur Wright.

By. Surely, and I made her scream even louder, and beat on the door.

W. Why did she beat on the door?

By. Why, to get out, Doctor Wrong.

W. To get out of what?

By. To get out of her room, Doctor Wrong.

W. What in heaven's name was Elizabeth doing shut in her room while her mother was dying?

By. Now, see, Doctor Wrong, I did not say that her mother was dying, although she surely was, and yet it was not in heaven's name—(laughs wildly)—and as for what Lizzie was doing in her room, why, she was beating on the door.

W. Will you explain it to me?

By. Now certainly not, Doctor Wrong; we all went together to seek a bird's nest; do you remember the man who was wondrous wise and jumped into a bramble bush and scratched out both his eyes... may I open them *now*?

W. No.

By. C'est sûr, je l'ai même fait crier plus fort, et taper des poings sur la porte.

W. Pourquoi est-ce qu'elle tapait sur la porte ?

By. Eh bien, pour sortir, docteur Wrong.

W. Pour sortir d'où ?

By. Pour sortir de sa chambre, docteur Wrong.

W. Au nom du ciel, que faisait Elizabeth enfermée dans sa chambre alors que sa mère était en train de mourir ?

By. Voyez-vous, docteur Wrong, je n'ai pas dit que sa mère était en train de mourir, même si c'était sûrement le cas, et ce n'était sûrement pas au nom du ciel (éclat de rire bruyant) et quant à ce que Lizzie faisait dans sa chambre, eh bien, elle donnait des coups sur la porte.

W. Allez-vous m'expliquer ?

By. Sûrement pas, Docteur Wrong ; nous sommes toutes parties chercher un nid... Vous vous souvenez de la comptine qui raconte l'histoire de l'homme qui était merveilleusement sage, et qui avait bondi dans les ronces et s'était arraché les deux yeux<sup>56</sup> ? Je peux les ouvrir maintenant ?

W. Non.

---

<sup>56</sup> Il s'agit d'une référence à une comptine appartenant au folklore anglais et français de la « Mother Goose » ou « Mère l'Oye » (tel que le nom est orthographié par l'écrivain du 17<sup>ème</sup> s Jean Loret ainsi que par son confrère Charles Perrault), dont l'Américain Lyman Franck Baum, l'auteur du *Magicien d'Oz*, a fait un recueil de contes pour les enfants. Dans son livre non traduit *Mother Goose in prose* (publié en 1897), on trouve ces quelques vers qui introduisent l'histoire *The Wond'rous Wise Man* et où l'on peut clairement voir que c'est le texte auquel se réfère Betsy :

“There was a man in our town  
And he was wond'rous wise;  
He jumped into a bramble bush  
And scratched out both his eyes.  
And when he saw his eyes were out,  
With all his might and main  
He jumped into another bush  
And scratched them in again!”

Source : Site “The Literature Network” <http://www.online-literature.com/baum/mother-goose-prose/7/>  
Comme la référence culturelle n'est pas aisée à identifier, j'ai choisi d'expliciter dans le texte de quoi il s'agissait.

By. —put her in a pumpkin shell, and there she kept her very well. And so Lizzie's mother died, and it was a good thing, too. She wouldn't have cared for our Lizzie now.

W. Did Elizabeth changed after her mother died?

By. (tormenting) I only said that to tease you, eye-closer. I can tell you wonderful stories about your dear. Ask Lizzie about the box of letters in her closet. Ask Beth about Aunt Morgen. (laughing wildly again) Ask Aunt Morgen about Lizzie's mother.

W. That will do, please. I am going to send you away now.

By. (suddenly sober) Please, may I stay a minute longer? I have decided to tell you why Aunt Morgen locked Lizzie in her room.

W. Very well. But no more nonsense.

By First, you promised me more candy.

W. One more, only. We should not care to make Elizabeth sick.

By. (carelessly) She is always sick, anyway. I never thought of a stomachache, though.

W. Do you make her head ache?

By. Why would I tell you that? (impudently) If I told you everything I know, then you would be as wise as I am.

W. Then tell me why Elizabeth was locked in her room.

By. *L'a mise dans une citrouille où elle était bien à son aise*<sup>57</sup>... Et donc la mère de Lizzie est morte, et c'était une bonne chose. Elle ne se serait pas souciée de notre Lizzie, maintenant...

W. Est-ce que Elizabeth a changé après la mort de sa mère ?

By. (cherchant à me contrarier) J'ai seulement dit ça pour vous taquiner, Monsieur Gardez-les-yeux-fermés. Je peux vous raconter des histoires fantastiques sur votre petite chérie. Demandez à Elizabeth de vous parler de la boîte dans son placard. Demandez à Beth de vous parler de tante Morgen. (Nouvel éclat de rire sonore) Demandez à tante Morgen de vous parler de la mère de Lizzie.

W. Cela ira, merci. Je vais vous renvoyer, maintenant.

By. (Soudain calmée) S'il vous plaît, puis-je rester encore une minute ? J'ai décidé de vous dire pourquoi tante Morgen a enfermé Lizzie dans sa chambre.

W. Très bien. Mais finies les bêtises.

By. Mais d'abord, vous m'aviez promis un bonbon.

W. Un seul, alors. Il ne faudrait pas que nous rendions malade Elizabeth.

By. (Désinvolte) Elle est tout le temps malade, de toute façon. Je n'ai jamais pensé à des maux d'estomac, cela dit.

W. C'est vous qui lui donnez mal à la tête ?

By. Pourquoi je vous le dirais ? (avec insolence) Si je vous disais tout ce que je savais, alors vous seriez aussi avisé que moi.

W. Alors dites-moi pourquoi Elizabeth était enfermée dans sa chambre.

<sup>57</sup> Il s'agit de la comptine « Peter, Peter, pumkin eater », répertoriée par *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*. En voici le texte original :

“Peter, Peter pumpkin eater,  
Had a wife but couldn't keep her;  
He put her in a pumpkin shell  
And there he kept her very well.”

Ici, j'ai simplement mis des italiques pour signaler la comptine, car elle fait partie d'un discours incohérent de la part de Betsy, aussi je ne souhaitais pas expliciter davantage le texte, bien qu'une fois encore, dans un cadre professionnel il faudrait ajouter une note pour donner la référence.

By. (emphatically) Because she frightened her mother and Aunt Morgen said they all went together to find a bird's nest?

W. I beg your pardon?

By. May I open my eyes *now*?

W. How did she frighten her mother?

By. She put her in a pumpkin shell. Silly silly silly silly...

I dismissed her, more distressed than I can say by the odd, hinted stories she brought me, although far less inclined to credit them than to see Betsy herself as a wicked and mischievous creature, bent on making trouble, and with what fearful designs in that black heart I could not begin to imagine. When Elizabeth awakened, seeing me disturbed, she asked with some anxiety whether she had been talking foolishly while asleep, and I bade her leave me, reassuring her with not-entire falsehood that I was not well. The next morning—a Tuesday—when I reached my office, there was on my desk a message, put there by Miss Hartley, who had taken it by phone from Miss R.'s aunt, to the effect that Miss R. had a touch of influenza and so would not be able to keep her appointments for at least the rest of the week, and very possibly the week following. I noted on my appointment book my intention of dropping in upon Miss R. and her aunt within the next day or so, ostensibly to make a polite inquiry after Miss R.'s health, actually to determine if her recovery might not be hastened by a brief treatment from myself; I was of course aware that in such a case the attending physician would be Doctor Ryan, and had no doubt of securing a half hour or so alone with my patient.

I do not, as I believe I have before indicated, see many patients these days, and so found myself relieved by Miss R.'s illness of my greatest concern; I feel myself greatly favored by fortune in that, in the prime of life, I am, although a widower, luckily enough circumstanced to be able to avoid the pushing and scrambling which accompanies the work of many medical men, in their efforts to make a living in a field where the emphasis is upon conformity rather than upon genius (how often have I sighed over the old saw that a good doctor buries his mistakes!) and which is overcrowded at the mediocre level, and unfortunately not crowded at all at the top.

By. (Grandiloquente) Parce qu'elle faisait peur à sa mère, et tante Morgen a dit qu'elles s'en étaient allées chercher un nid d'oiseau.

W. Je vous demande pardon ?

By. Elle l'a mise dans une citrouille<sup>58</sup>. Idiote idiote idiote idiote...

Je la renvoyai, plus abattu encore que je ne peux le dire par cette étrange histoire pleine de sous-entendus rapportée par Betsy, même si j'étais moins enclin à la croire qu'à considérer Betsy comme une créature méchante et malicieuse, qui prenait plaisir à semer le trouble, et qui couvait dans son cœur corrompu d'effrayants desseins que je ne pouvais pas même commencer à imaginer. Quand Elizabeth s'éveilla, me voyant troublé, elle demanda avec inquiétude si elle avait dit des idioties pendant qu'elle dormait. Je lui enjoignis de prendre congé et la tranquillisai avec un demi-mensonge en lui disant que je n'étais pas bien. Le matin suivant – un mardi – en arrivant dans mon bureau, je découvris un message laissé par Miss Hartley. Elle avait eu la tante de Miss R. au téléphone, qui l'avait informée que la jeune fille avait attrapé la grippe et ne serait pas en mesure de venir cette semaine, et peut-être aussi la semaine suivante. Je notai dans mon agenda mon intention de passer chez Miss R. et sa tante d'ici le lendemain, officiellement pour m'enquérir poliment de la santé de Miss R., officieusement pour voir si sa guérison ne pourrait pas être hâtée grâce à une courte thérapie de mon cru ; dans un tel cas, son médecin traitant serait le docteur Ryan, ce qui me permettrait d'obtenir plus aisément une heure ou deux en tête à tête avec ma patiente.

Ces temps-ci, comme je crois l'avoir indiqué plus haut, je ne traite pas beaucoup de patients, aussi la maladie de Miss R. me délivrait-elle de mon principal souci. Je m'estime grandement favorisé par le destin dans la mesure où, bien que veuf dans la fleur de l'âge, j'ai la chance de ne pas avoir à batailler, comme beaucoup d'autres médecins, pour gagner ma vie dans une discipline où l'on donne la préséance à la conformité sur l'intelligence (combien de fois ai-je déploré le cynisme de l'adage qui veut qu'un bon médecin enterre ses erreurs !), et où il existe une foultitude de praticiens médiocres, et un petit nombre d'hommes de génie.

---

<sup>58</sup> Betsy adapte la comptine en l'intégrant dans son discours et en l'adaptant à la situation, cette fois, je ne la différencie donc pas du reste du texte.

Thackeray tells me that any stupid hand can draw a hunchback, and write Pope underneath; calumny, I know, succeeds to misunderstanding in the hearts of the best-intentioned. No one who desired my services was deprived of them, although many who needed my services were discouraged from visiting me; had I been more a crusader, I suspect, I might have had my waiting room filled from morning till night, but it has never been my way to seek out quarrels, and push an issue to a disagreement; I have been content to sit back and, knowing full well my own worth, made no effort to force it upon others. This, I submit meekly, is not modesty, a virtue with which I am not abnormally endowed (and *you*, sir?), but earnest common sense.

Thus, although Miss R. was much upon my mind during the next day or so, so was Thackeray, and the old gentleman and I spent many an amiable hour together with the office door closed and Miss Hartley outside, no doubt supposing that I was busied upon some abstruse problem of research or else—Miss Hartley is a rare humorist—napping.

On Wednesday morning I telephoned Miss R.'s residence and spoke, as I was told, to her aunt, a Miss Jones. Our conversation was brief and matter-of-fact; I identified myself and inquired after Miss R.'s health, Miss Jones told me that Miss R. felt most unwell, was running a high temperature and had been, her aunt said, delirious upon waking in the middle of the night. I was concerned, and inquired after Ryan's treatment, fearing that he regarded this illness more lightly than he should, but Miss Jones reassured me, telling me that Ryan appeared at Miss R.'s bedside twice a day, etc., and I was forced to ring off, after expressing my hopes for a swift return of Miss R.'s health. It seemed most unlikely that a personal visit from myself would be of any value at the moment, nor, indeed, could I reasonably contemplate hypnosis, with its possible unsettling effect upon Miss R. in her present condition.

Thackeray me rappelle que n'importe quel idiot peut dessiner un bossu et prétendre qu'il s'agit de Pope<sup>59</sup> ; la calomnie, j'en suis conscient, induit en erreur les mieux intentionnés. Quiconque recherchait mon aide la trouvait, mais on décourageait de nombreux patients qui en avaient besoin de venir me voir ; si j'avais eu davantage l'âme d'un guerrier, j'imagine, ma salle d'attente aurait été pleine du matin au soir, mais il n'a jamais été dans mon caractère de chercher la querelle, et ni de presser une question jusqu'au désaccord. Je me suis toujours satisfait de ma position en retrait, pleinement conscient de ma propre valeur, et je n'ai jamais cherché à en faire la démonstration devant autrui. Je le dis humblement ; il ne s'agit pas de modestie, une vertu dont je ne suis pas anormalement doté (et *vous*, monsieur ?), mais du plus simple bon sens.

Ainsi, bien que je pensasse beaucoup à Miss R. les jours suivants, je pensais également à Thackeray, et le vieux gentleman et moi-même passâmes de nombreuses heures agréables derrière la porte fermée de mon bureau, avec Miss Hartley à côté, qui s'imaginait sans doute que j'étais plongé dans un sujet abscons de recherche, ou bien que j'étais, puisque Miss Hartley fait preuve d'un humour rare, occupé à faire la sieste.

Le mercredi matin, je téléphonai chez Miss R. et parlai à sa tante, une certaine Miss Jones. Notre conversation fut brève et factuelle ; je me présentai et demandai des nouvelles de Miss R., et Miss Jones me répondit qu'elle était très mal, qu'elle avait beaucoup de fièvre et avait été délirante lorsqu'elle s'était réveillée au milieu de la nuit. J'étais inquiet, et me renseignai sur le traitement prescrit par le docteur Ryan, craignant qu'il ne prenne cette maladie trop à la légère, mais Miss Jones me rassura en me disant que le docteur venait à son chevet deux fois par jour, etc., et je fus donc forcé de raccrocher après avoir exprimé mes souhaits de prompte guérison à Miss R. Il semblait peu probable qu'une visite de ma part fût d'une quelconque utilité pour le moment, et je ne pouvais pas non plus envisager raisonnablement l'hypnose, qui pourrait avoir un effet néfaste sur notre patiente dans son état.

---

<sup>59</sup> Ceci est une nouvelle référence à *The English Humourists of the eighteenth century*, dont voici la citation exacte en contexte : « Poor Pope's figure was an easy one for those clumsy caricaturists to draw. Any stupid hand could draw a hunchback and write Pope underneath. » Alexander Pope, en effet, était bossu, et Thackeray explique que l'on se servait de cette particularité physique pour se moquer de lui.

As a result, then, I spared a moment to wonder wryly what conceivable form Miss R.'s delirium might take which might be more frightening than what I had already met here in my office, and to hope that my next word of her might be more encouraging; I then resigned myself to hearing no further news of her for a few days and returned, with complacency, to Thackeray.

It was, then, not until Thursday evening that the blow fell. I had spent a quiet evening at home and retired and was, indeed, asleep, when the telephone at my bedside rang and, having for the last few years become unaccustomed to middle-of-the-night emergency calls, I was at first startled and then frightened and angry when I heard Miss Jones' voice, controlled but showing agitation nevertheless, asking me most urgently to hurry to her house. "My niece," she said, in that strained voice which so often accompanies terror under iron control, "insists upon seeing you at once; she has been calling your name for over an hour."

"Have you not called Doctor Ryan?" I asked, determined to keep to my warm bed.

"She won't let him in," Miss Jones said; she seemed, in her anxiety, to be unable to stop talking and I could not hush her.

"She has locked the door against us," Miss Jones continued, her voice rising hysterically.

I sighed, and told her without enthusiasm that I should be with her directly. Even so, she persisted—as frightened relations so often do—in keeping me by urging me to hurry! "For a long time," she said, "we couldn't imagine what doctor she wanted; she kept calling for Doctor Wrong."

I hung up the telephone while she still talked on, and dressed with more speed than I have ever done in my life; childbirth, surgery, accidents—all these can bear to wait for ten seconds it takes for the doctor to dash cold water on his sleepy eyes, but now I delayed for no such indulgence; there was, I knew to my sorrow, only one person in the world who called me Doctor Wrong.

Suite à cette conversation, je me demandai non sans une pointe d'humour noir si le délire de Miss R. pouvait prendre une forme plus effrayante que celle dont j'avais été témoin dans mon bureau, tout en espérant que les prochaines nouvelles que je recevais à son sujet seraient plus encourageantes. Je me résignai alors à rester sans nouvelles d'elle les jours suivants, et retournai avec complaisance à Thackeray.

Il fallut donc attendre jeudi, dans la soirée, pour voir s'abattre le couperet<sup>60</sup>. J'avais passé une soirée tranquille chez moi, j'étais allé me coucher et dormais lorsque le téléphone sur la table de nuit se mit à sonner. Ces dernières années, j'ai perdu l'habitude des appels d'urgence au beau milieu de la nuit, aussi je me sentis d'abord pris au dépourvu, puis effrayé et de mauvaise humeur en entendant la voix de Miss Jones, contrôlée mais dissimulant mal son agitation, qui me demandait de venir chez elle de toute urgence. « Ma nièce, dit-elle avec cette voix tendue qui accompagne souvent une terreur dissimulée sous une volonté de fer, ma nièce insiste pour vous voir immédiatement, elle ne cesse de répéter votre nom depuis une heure.

— Vous n'avez pas appelé le docteur Ryan ? demandai-je, déterminé à rester au chaud dans mon lit.

— Elle ne veut pas le laisser entrer », dit Miss Jones. Dans son inquiétude, elle semblait incapable de s'arrêter de parler, et il n'y avait aucun moyen de la faire taire. « Elle a verrouillé sa porte pour nous empêcher d'entrer », poursuivit Miss Jones en éllevant la voix, au bord de l'hystérie.

Je soupirai, et lui dis sans enthousiasme que je partais et me rendais directement chez elle. Elle persista quand même, comme les proches effrayés le font souvent, à me retenir tout en me pressant de faire vite. « Il nous a fallu un bon moment pour comprendre qui elle voulait voir. Elle appelait sans arrêt le docteur Wrong ! »

Je raccrochai alors qu'elle parlait encore, et m'habillai plus vite que je ne l'avais jamais fait pour des naissances, des interventions chirurgicales, des accidents ; toutes ces situations peuvent souffrir les dix secondes nécessaires au docteur pour asperger d'eau froide ses yeux gonflés par le sommeil, mais cette fois-ci, je ne me permis aucun délai de ce genre, car il n'y avait, hélas, qu'une seule personne au monde qui m'appelât docteur Wrong.

---

<sup>60</sup> J'ai choisi une image équivalente au « blow » anglais, et qui me paraissait idiomatique.

And she was waiting for me behind the locked door of Miss R.'s bedroom; I could hear her shouting as Miss Jones opened the house door for me, and, hesitating only to mutter my name at Miss Jones, I brushed past her and, still in my coat and hat, took the stairs at a time—an exertion, indeed, at my age, and one I could ill afford at the moment—and so came Betsy's voice shouting a song which surprised me only in that I could not imagine how she came to learn the words during Miss R.'s limited experience. "Betsy," I said, tapping on the door, "Betsy, open this door at once; it is Doctor Wright."

I was aware of my own hard breathing as I stood with my head against the door, listening to the voice inside; Betsy had broken off her song when she heard my voice and appeared now to be talking softly to herself. "Is it really the old fool?" she asked—meaning me, of course—and, "I think it is Ryan again, come to tease me."

Miss Jones was coming up the stairs behind me, and I wanted badly to be into Miss R.'s room with the door closed before there was any question of Miss Jones' joining us; "Betsy," I said, "let me in immediately, I tell you."

"Who is it?"

"It is Doctor Wright," I said impatiently, "open the door."

"It is not Doctor Wright at all; it is Doctor Wright, and I command you to open this door."

"Commands?" Her voice lingered mockingly. "To *me*, Doctor Wrong?"

"*Betsy*," I said as emphatically as I could; Miss Jones was rounding the landing.

"Then tell me who you are," said Betsy.

"I am Doctor Wright."

Et elle m'attendait derrière la porte verrouillée de la chambre de Miss R. ; j'entendais déjà ses hurlements quand Miss Jones m'ouvrit. Ne m'attardant que pour marmonner mon nom à Miss Jones, je la contournai sans prendre le temps d'ôter mon chapeau ni mon manteau, grimpai les marches deux par deux – un exercice qui n'était plus de mon âge et que je ne pouvais guère me permettre à cet instant – et parvins devant la porte d'où provenait la voix de Betsy beuglant une chanson dont je fus surpris que l'expérience limitée de Miss R. lui eût permis d'apprendre les paroles. « Betsy, dis-je en toquant à la porte, Betsy, ouvrez immédiatement, c'est le docteur Wright. »

Je percevais le bruit de ma respiration haletante, la tête appuyée contre la porte, tandis que j'écoutais la voix à l'intérieur. Betsy avait interrompu sa chanson en m'entendant et à présent, elle se parlait doucement à elle-même. « Est-ce vraiment le vieux fou ? – en parlant de moi, bien sûr – Je pense que c'est encore Ryan qui vient me taquiner. »

J'entendais Miss Jones monter les escaliers derrière moi, et je voulais absolument me trouver seul avec Miss R. dans sa chambre, porte fermée, avant qu'il ne fût question qu'elle se joignît à nous.

« Besty, laissez-moi entrer immédiatement, je vous dis.

— Qui est-ce ?

— C'est le docteur Wright, m'impatientai-je. Ouvrez-moi.

— Ce n'est pas du tout le docteur Wright, c'est le docteur Ryan.

— Je suis le docteur Victor Wright, m'écriai-je, furieux, et je vous ordonne d'ouvrir cette porte.

— M'ordonner ? » Elle laissa traîner ironiquement la syllabe finale. « Me donner des ordres à *moi*, docteur Wrong ?

— Besty », dis-je avec toute l'autorité dont j'étais capable. Miss Jones était en train de passer le palier.

— Alors dites-moi qui vous êtes, dit Betsy.

— Je suis le docteur Wright.

“Indeed you are not,” said Betsy laughing.

I took a deep breath and thought briefly and lovingly of punishments for Miss Betsy; “I am Doctor Wrong,” I said, and very softly, too.

“Who?”

“Doctor Wrong,” I said.

“Who?” I could hear her laughing.

“Doctor Wrong.”

“Oh, of course,” she said, and I heard the key in the lock. “If you had told me who you were sooner, my dear doctor, I would have let you in at once.” And the wicked girl opened the door and stood aside as I slipped quickly in, and then she shut the door behind me, full in her aunt’s face. “Poor dear,” she said loudly, “did Aunt Morgen attack you?”

“Miss R.,” I said, “this is intolerable. I will not be treated so.”

“And I,” she said, “will not be treated at all, and I am surprised that you finally came to visit me professionally instead of as my dear friend.” She turned a languishing glance upon me, and for the first time I met Betsy face to face, with her eyes open, the pair of us meeting as equals without the protective barriers of my office and hypnosis and sightlessness, and I perceived, looking at Betsy, that she was as fully and acutely aware of this as I was.

“Well?” she said, amused.

I took a deep breath, endeavoring to resume my control of myself, and said as quietly as I could manage, “I see that you have your eyes open.”

She nodded, and hugged herself, and laughed, and grinned, and widened her eyes to show me, and turned herself around gaily.

— C'est faux », répliqua Betsy en riant.

Je pris une profonde inspiration, et songeai un bref instant avec délectation à toutes sortes de punitions pour Betsy. « Je suis le docteur Wrong, déclarai-je finalement tout bas.

— Qui ?

— Le docteur Wrong, répétais-je.

— *Qui ?* » Je l'entendais qui riait.

— *Le docteur Wrong.*

— Oh, bien sûr ! » s'exclama-t-elle. Je perçus le bruit de la clé qui tournait dans la serrure. « Si vous m'aviez dit plus tôt qui vous étiez, mon cher docteur, je vous aurais laissé entrer aussitôt. » La méchante fille ouvrit la porte et s'écarta pour me laisser passer. Je me glissai en vitesse à l'intérieur, et elle referma la porte derrière moi, en plein dans la figure de sa tante. « Mon pauvre, dit-elle à voix haute, est-ce que tante Morgen vous a attaqué ?

— Miss R., dis-je, c'est intolérable. Je ne permettrai pas que l'on me traite de cette façon.

— Et moi, je ne vais pas me laisser traiter tout court, et je suis surprise que vous soyez finalement venu me rendre visite en tant que médecin, et non comme mon cher ami. » Elle me jeta un regard langoureux, et pour la première fois, je découvris Betsy face à face, les yeux ouverts. Nous rencontrions sur un pied d'égalité, sans les barrières de mon bureau, de l'hypnose, et l'incapacité à voir ; et je perçus, en regardant Betsy, qu'elle était tout aussi consciente de ce fait que moi-même.

« Alors ? » demanda-t-elle, amusée.

J'inspirai profondément, luttant pour reprendre mes esprits, et dis aussi calmement que possible : « Je vois que vous avez les yeux ouverts. »

She nodded, and hugged herself, and laughed, and grinned, and widened her eyes to show me, and turned herself around gaily.

"I told you, I told you, I told you," she chanted, and then, coming close to me and looking slyly into my face, "and what are you going to do about it, old eye-closer?" I surmised that for all her posturing and bravado she was still honestly in awe of me and upon that surmise—indeed, the only hope left us—I decided to base my own actions. Smiling back at her placidly, I seated myself upon the edge of the bed and took out my pipe. "I understood that you were ill," I said conversationally.

"*She* was; I am never ill."

"Then," I said ironically, "a good doctor like myself ought rightly to allow you to remain until the course of Miss R.'s infection has run itself out."

She laughed. "I believe I *have* done her good," she said complacently. "If she hadn't been weak and sick, I couldn't have gotten out, and I hadn't gotten out, she would still be weak and sick." She spread her hands as one who demonstrates an utterly reasonable point. "So you see I *am* good," she said. She seated herself on the chair next to the bed and looked at me soberly. "Doctor Wright," she said—and I have never seen Betsy so demure—don't you think that now that I *am* out, I should be allowed to stay?"

She must have mistaken my silence for a hesitation as to whether or not I should agree with her, for she went on persuasively, "You can see that I am healthier and happier than she is, and I have been very patient for a long time, and it's only *fair* to give me a chance. Besides," she went on as I started to speak, "all that I used to say about wanting to do you harm and wanting to hurt her was only because I was so tired of being a prisoner and I just wanted to get out and be happy and not be a prisoner and I just wanted to get out and be happy and not be a prisoner any more, and—"

Elle acquiesça et serra ses bras autour d'elle. Éclata de rire. Sourit. Ouvrit les yeux plus grand pour bien me les montrer. Puis fit joyeusement un tour sur elle-même<sup>61</sup>.

« Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit », chantonna-t-elle, puis, venant plus près et me jetant un regard rusé, « Et qu'est-ce que vous allez bien pouvoir y faire, mon vieux Monsieur Gardez-les-yeux-fermés ? » Je soupçonnai qu'en dépit de son attitude bravache, elle éprouvait toujours une crainte authentique à mon égard, et sur la base de cette présomption – en vérité, le seul espoir qui nous restât – je décidai de l'attitude à adopter. Je lui souris à mon tour, placidement, m'assis sur le bord du lit et sortis ma pipe. « J'ai cru comprendre que vous étiez malade, dis-je sur le ton de la conversation.

— *Elle* était malade. Moi, je ne suis jamais malade.

— Dans ce cas, continuai-je avec ironie, un bon docteur tel que moi devrait en toute justice vous autoriser à rester jusqu'à ce que la maladie de Miss R. soit guérie. »

Elle éclata de rire. « Je crois que je lui ai fait du bien, en effet, dit-elle, satisfaite. Si elle n'avait pas été faible et malade, je n'aurais jamais pu sortir, et si je n'étais pas sortie, elle serait toujours faible et malade. » Elle ouvrit les mains avec l'attitude de quelqu'un qui démontre une chose tout à fait sensée. « Alors vous voyez bien que je suis gentille ». Elle s'assit sur la chaise près du lit et me lança un regard grave. « Docteur Wright », dit-elle. Je ne l'avais jamais vue si timide. « Ne pensez-vous pas, maintenant que je suis dehors, que vous devriez m'autoriser à rester ? » Elle dut prendre mon silence pour une hésitation à lui donner raison, car elle continua d'un ton persuasif : « Vous voyez bien que je suis en meilleure santé et plus heureuse qu'elle, et que j'ai été très patiente pendant très longtemps, et ce n'est que justice de me donner une chance. En plus, m'interrompit-elle au moment où je voulais parler, tout ce que j'ai pu vous dire à propos de vous faire du mal à vous ou à elle, c'était seulement parce que j'en avais plus qu'assez d'être prisonnière, et tout ce que je voulais c'était sortir et être heureuse et ne plus être prisonnière, et...

---

<sup>61</sup> L'abondance des « and » en anglais souligne l'état d'esprit angoissé du docteur, il était difficile de les conserver dans la traduction. J'ai tenté une autre méthode en faisant des phrases très courtes pour donner un rythme saccadé.

“Betsy,” I said gently. “How can I let you stay? Think of Elizabeth, think of Beth.”

“Why should *I* think of them because *you* care more for them than you do for me, and you expect me to give up just because *you* decide you’d rather have *them*? ”

I repressed a smile at her impulsive self-interest, and told myself again that she was in actuality little more than a child, and so I said tolerantly, “Well, Betsy, suppose I make a bargain with you? Suppose I agree to let you stay tonight?”

“Let me have a week, then,” she said. “A week, and no one to bother me.”

“But Miss R. is ill.”

“She will be well,” said Betsy grimly, and then looked at me, all innocence. “At least,” Betsy said, “she will not be delirious any more.”

“Of course,” I said, realizing. It was you.”

“I had a lovely time,” Betsy said. “And poor Aunt Morgen outside the door, wringing her hands and trembling.”

I could not point out to Betsy the callousness of this, any more than I could explain to her childish mind the impossibility of letting her take over, as it were, the whole personality of Miss R.; all I could do, as one does with a difficult child, was to pretend to fall in with her plans, reserving privately the right to determine with my own—and, I must say, my superior—judgment, what was best for all of us. Consequently, I continued blandly, “So, my dear Betsy, are we agreed, the?” If I consent to your staying out for a day or so, will you then co-operate with me in helping to heal Miss R.?”

“I will,” she said earnestly, and I do believe she thought she meant it. “I will do all I can, if I can only be free, sometimes, and be happy for a little while.”

“That does not sound unreasonable,” I conceded. “Now will you go back into bed and go quietly to sleep?”

— Betsy, dis-je doucement. Comment pourrais-je vous laisser rester ? Pensez à Elizabeth, pensez à Beth.

— Pourquoi est-ce que moi, je devrais me soucier d'elles, alors que *vous* vous souciez d'elles davantage que de moi, et que vous voulez que j'abandonne parce que *vous* préférez les avoir *elles* ? » Je réprimai un sourire devant cet accès d'égoïsme, et je me répétais une nouvelle fois qu'elle était en réalité à peine plus qu'une enfant, aussi répondis-je avec indulgence : « Eh bien, Betsy, et si nous concluions un marché, tous les deux ? Et si j'étais d'accord pour vous laisser rester pour cette nuit ?

— Donnez-moi une semaine, alors. Une semaine, et sans personne pour me déranger.

— Mais Miss R. est malade.

— Tout ira bien pour elle », assura-t-elle d'un air grave, puis me regarda, l'innocence personnifiée. « Du moins, ajouta-t-elle, elle ne sera plus délirante.

— Bien sûr, dis-je, comprenant soudain. C'était vous.

— Je me suis bien amusée, confirma Betsy. Et la pauvre tante Morgen qui était derrière la porte, à trembler et à se tordre les mains... »

Il m'était impossible de faire comprendre à Betsy la méchanceté de cette remarque, pas plus que je ne pouvais expliquer à son esprit puéril qu'elle ne pouvait pas prendre le contrôle, pour ainsi dire, de l'entièreté personnalité de Miss R. ; tout ce que je pouvais faire, comme avec un enfant capricieux, c'était de prétendre que j'étais trompé par ses manigances, me réservant secrètement le droit de déterminer grâce à mon propre jugement – supérieur, en l'occurrence – ce qui était mieux pour nous deux. En conséquence, je repris d'un ton affable : « Donc, ma chère Betsy, nous sommes d'accord ? Si je consens à ce que vous restiez pour un jour ou deux, vous m'aideriez à guérir Miss R. ?

— Oui », acquiesça-t-elle vivement, et je crois qu'elle pensait sincèrement ce qu'elle disait. « Je ferai tout ce que je peux, pourvu que puisse être libre, parfois, et heureuse pour un petit moment.

— Cela ne me semble pas déraisonnable, concédai-je. Maintenant, voulez-vous retourner au lit et vous endormir calmement ?

“I never sleep,” she told me. “I lie there inside all the time.”

Again I must repress my amusement; how many children have we heard, who declare absolutely that they do not sleep, that they never sleep, that they would not know how to sleep if they tried? However, I only said, “Will you let Elizabeth come back, very briefly, then, so that I may put her under hypnosis for a minute and tell her to feel better?”

She considered, chin on hands. “Even if you do not sleep,” I added solemnly, “Elizabeth must rest, and I propose a brief suggestion or two from myself to effect that. There is nothing in any case for you to do tonight unless you decide to keep your unfortunate aunt wringing her hands outside your door again, and so, if you want any freedom at all, you would be most wise to help Miss R. regain *her* health.”

“She’s no use to *me* sick,” said Betsy agreeably. “Even if *I* feel well Aunt Morgen wouldn’t let *her* go anywhere.”

“That’s true,” I said, thanking heaven for the dragon downstairs. “But you must also promise,” I added, “that while you are free you do not in any way attempt to harm Miss R. By stuffing her with sweets, for instance, or damaging her in the eyes of her friends.”

“Or making her walk in front of a train,” said Betsy, grinning. “You must think I’m crazy,” she said, and giggled.

I stood up from the bed, and attempted to smooth the tumbled sheets. “Now hop into bed like a good girl,” I said, with a heavy and most reluctant attempt at heartiness. I patted her shoulder as she climbed into the bed, thinking how extraordinarily different Betsy was from Elizabeth or Beth; I felt like an uncle putting a bad child to bed, and even Miss R.’s grown-up person did not detract from the strong avuncular feeling. I pulled the blankets up under her chin, and then sat on the bed beside her.

— Je ne dors jamais, dit-elle. Je reste allongée à l'intérieur tout le temps. »

De nouveau, je dus réprimer mon amusement : combien d'enfants avons-nous entendu prétendre avec une certitude absolue qu'ils ne dorment pas, qu'ils ne dorment jamais, et qu'ils ne sauraient pas comment faire s'ils essayaient ? Cependant, je me contentai de demander : « Laissez-vous Elizabeth revenir un bref moment, alors, de façon à ce que je la mette sous hypnose juste une minute pour lui dire de se sentir mieux ? »

Elle réfléchit à la proposition, le menton dans la main. « Même si vous ne dormez pas, ajoutai-je solennellement, Elizabeth doit se reposer, et je veux seulement lui faire une ou deux suggestions à cet effet. Dans tous les cas, il n'y a rien que vous puissiez faire ce soir, à moins que vous ne vouliez encore que votre tante se torde les mains de l'autre côté de la porte, et donc, si vous voulez un tant soit peu de liberté, il serait dans votre intérêt d'aider Miss R. à retrouver la santé.

— Malade, elle ne m'est d'aucune utilité, reconnut Betsy, conciliante. Même si *moi* je me sens bien, tante Morgen ne la laissera pas sortir.

— C'est vrai, dis-je, remerciant le ciel pour la présence du dragon au rez-de-chaussée. Mais vous devez aussi me promettre, ajoutai-je, pendant que vous êtes libre, que vous n'essaierez en aucune façon de nuire à Miss R. En la gavant de bonbons, par exemple, ou en lui faisant du mal devant ses amis.

— Ou en la faisant se coucher sur les rails, dit Betsy avec un rictus. Vous devez penser que je suis folle », gloussa-t-elle.

Je me levai et tentai de lisser les couvertures en désordre. « Maintenant, au lit, comme une gentille fille ! » me forçai-je à dire dans une tentative à contrecœur de gentillesse. Je lui tapotai l'épaule tandis qu'elle grimpait sur le lit, pensant à quel point Betsy était extraordinairement différente de Elizabeth ou de Beth. J'avais l'impression d'être un oncle qui mettait au lit sa nièce capricieuse, par ailleurs, même sous son apparence adulte, Miss R. éveillait en moi ce même sentiment intense de tendresse filiale. Je lui tirai les couvertures sous le menton, puis m'assis à ses côtés sur le lit.

“Now show me how you let Miss R. come back,” I said, and then, as I spoke, I saw her eyes turn on me dully, and knew that without my perceiving it Betsy had withdrawn herself swiftly and completely and Miss R. lay there before me, wide-eyed and startled, as any young girl might be, who wakes up from what must have seemed a heavy sleep to find a man, albeit her doctor, sitting familiarly upon the edge of her bed and apparently continuing a conversation with her.

“Doctor Wright!” she said, recognizing me, and she attempted to sit up, but I put her gently back.

“It’s all right,” I told her soothingly. “You have been ill, and your aunt has sent for me.”

She lay back, still uneasy, and I spoke to her gently, telling her that she had called out for me in her sleep, and that her aunt had felt that I might be able to help her, so there I was, and I was planning to “put her to sleep” for only a minute or so. I could see that she had been very ill; her face was substantially thinner in even the few days since I had not seen her, and she was pale and so weak that she could not protest hypnosis; I subdued her easily into a light trance, and then, speaking hastily, and dropping my voice for fear Miss Jones might be listening outside, I said, “Beth—Beth, is it you?”

She stirred, and smiled, and said, “My dear friend, I have been longing to hear your voice.” My poor Beth, too, was wasted and pale, and it saddened me to see her sweet face worn by illness and hear her soft voice so tired; “Dear Beth,” I said, taking her hand, “I am sorry you have been so unwell, but we will soon have you better.

“I am better now,” she said, “with *you* here.”

“But, Beth, you must do something for me, something extremely important; do you think you can? It will help me, and help you to be well much sooner.”

“I can do whatever you tell me to.”

« Maintenant, montrez-moi comment vous la faites revenir. » Tandis que je parlais, un regard vide se posa sur moi, et je sus, sans avoir perçu la transition, que Betsy était partie sans laisser de traces. Miss R. était étendue devant moi, les yeux grand ouverts, effrayée, comme toute jeune fille le serait en se réveillant de ce qui devait ressembler au sommeil pour découvrir un homme, fût-il son docteur, assis avec familiarité au bord de son lit et poursuivant apparemment une conversation avec elle.

« Docteur Wright ! » s'écria-t-elle en me reconnaissant. Elle fit une tentative pour s'assoir, mais je la repoussai doucement.

« Tout va bien, lui dis-je d'un ton apaisant. Vous avez été malade, et votre tante m'a fait venir. »

Elle se laissa aller sur l'oreiller, encore à mal à l'aise. Je lui parlai doucement, lui disant qu'elle m'avait appelé dans son sommeil, que sa tante avait pensé que je pourrais l'aider, alors j'étais venu, et je pensais « l'endormir » une minute ou deux. Son visage témoignait cruellement de sa maladie : même en quelques jours, les joues s'étaient creusées, et elle était si pâle et si faible qu'elle était incapable pas protester. Je l'assujettis aisément à une transe superficielle, alors, parlant rapidement et baissant la voix de crainte que Miss Jones n'écoutât de l'autre côté de la porte, j'appelai : « Beth... Beth, c'est vous ? »

Elle s'agita, puis sourit : « Mon cher ami, cela fait longtemps que j'attends d'entendre votre voix. » Ma pauvre Beth était elle aussi pâle et épuisée, et je fus peiné en voyant son visage creusé par la maladie et en entendant sa voix fatiguée. « Chère Beth, dis-je en lui prenant la main, je suis navrée que vous ayez été si mal, mais vous irez bientôt mieux.

— Je vais déjà mieux, avec vous à mes côtés.

— Mais, Beth, vous devez faire quelque chose pour moi, quelque chose d'extrêmement important, pensez-vous en être capable ? Cela m'aidera, et cela vous aidera à aller mieux beaucoup plus vite.

— Je peux faire tout ce que vous me demandez. »

I hesitated only a minute, debating how most forcefully to drive home my point; then I said urgently, "This is what you must do; you must insist, constantly and as strongly as you know how, that you are recovered from your illness; you must watch constantly for signs of weakness or absent-mindedness; keep insisting upon your own strength and control. Try to keep your aunt near by as much as possible. And, most important, resist absolutely any actions not usual to you. Be vigilant. If you feel compelled to misbehave before your friends, or to consume great quantities of sweet things, or to throw yourself before a train, or to any of a hundred things which would ordinarily not occur to you, fight against the impulse. Now, can you promise me all this?"

"I promise," she said, whispering.

"I will help you all I can, and stay as close to you as possible. It is more important than I can tell you now, but someday I will explain it all to you."

"If you want me to, I will do it," she said.

"Dear Beth," and I pressed her hand.

She opened her eyes, grinning. "I bet you never dreamed that I could do Beth so well," Betsy said.

I know not how I stumbled down the stairs, past Miss Jones halfway; "Is she all right, Doctor?" I believe Miss Jones asked me, and I, shaking my head blindly, made my way somehow to the door, and abandoned that house.

Je n'hésitai qu'un instant, où je débattis intérieurement sur la meilleure façon de lui faire comprendre ce que j'attendais d'elle, puis me hâtai d'expliquer : « Voici ce que vous devez faire : vous devez vous employer, constamment et aussi énergiquement que vous pouvez, à vous convaincre que vous êtes guérie, vous devez guetter tout signe de faiblesse et de distraction, et vous concentrez sur votre propre force et votre capacité de contrôle. Essayez de rester avec votre tante le plus possible. Et surtout, résistez à toute action qui vous semblerait inhabituelle. Soyez vigilante. Si vous vous sentez forcée à mal vous comporter devant vos amis, ou à manger de grandes quantités de friandises, ou à vous jeter devant un train, ou à faire n'importe quelle chose qui ne vous serait normalement pas venue à l'esprit, combattez cette pulsion. Alors, pouvez-vous me promettre tout cela ?

— Je le promets, murmura-t-elle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, et je resterai le plus souvent possible à vos côtés. Je ne peux pas vous dire à quel point c'est important, mais un jour je vous expliquerai tout.

— Si c'est ce que vous voulez que je fasse, je le ferai.

— Chère Beth », répondis-je en pressant sa main.

Elle ouvrit les yeux et grimaça : « Je parie que vous ne soupçonnez pas que je pouvais si bien imiter Beth », dit Betsy.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvé à dévaler les escaliers, dépassant Miss Jones à mi-chemin. Je crois qu'elle me demanda : « Est-ce qu'elle va bien, docteur ? », et moi, secouant la tête sans rien dire, je parvins à la porte sans regarder où j'allais, et quittai cette maudite maison.

A general who retreats while his army is strong, and able to fight, is a coward, but who can condemn a warrior who, shorn of weapons, seeing his allies desert him, confronted by a field upon which his adversary reigns triumphant, withdraws from battle? I sat up late that night composing a letter to Miss Jones, resigning her niece's care; I told her I was old and ill, I explained to her that my strength was inadequate, I described to her my many pressures of business and affairs, I recommended returning to Ryan, and suggested (with what pangs for my lovely Beth) that she seriously consider some good private institution, and I closed, her humble servant, having covered four sides and said everything, except the truth, which I knew to be that I was badly frightened and unwilling to jeopardize my own health in the service of a girl who had misled me; I had placed my faith on Beth and been deceived, and although I could hardly condemn her for being no more than a weak pawn, my trust in her was gone. I wrote late, as I say, and very well (indeed, I gave saved the letter and it is before me now), but I might have slept that night, and saved my inadequate words.

In the morning, as I turned wearily from my writing desk, Miss Jones telephoned me again. In the levellest tone, as one who endeavors not to judge prematurely and unfairly, she told me that her niece had gone. Suitcase secretly packed, her clothes hastily assumed in the dead of night, our enemy had deceived us; Betsy had carried off Miss R. and Beth, we knew not when and where.

Un général qui sonne la retraite lorsque son armée est forte et apte au combat est un lâche, mais qui peut condamner un guerrier désarmé qui, voyant ses alliés l'abandonner, se retrouve face à un champ de bataille occupé par l'ennemi et décide de fuir les combats ? Jusque tard dans la nuit, je restai debout pour écrire une lettre à Miss Jones lui signifiant mon intention d'abandonner le dossier de Miss R., expliquant que j'étais vieux et malade, que je n'avais plus assez de forces, et je décrivis les pressions que je subissais au travail. Je lui recommandai de s'adresser au docteur Ryan et lui suggérai (avec un tel coup au cœur en pensant à ma charmante Beth !) de considérer sérieusement la possibilité d'une bonne institution privée, et terminai en lui assurant mon dévouement. J'avais paré à toute éventualité et tout dit excepté la vérité : j'étais tout simplement terrorisé et je n'avais aucune envie de mettre en péril ma santé pour une jeune fille qui m'avait trompé. J'avais foi en Beth et j'avais été berné, et bien que je ne puisse pas la blâmer pour n'être qu'un pion, je ne pouvais plus lui faire confiance. Comme je l'ai dit, j'écrivis jusque tard dans la nuit, avec beaucoup d'application (j'ai d'ailleurs conservé la lettre et elle est devant moi à cet instant), mais cette nuit-là, j'aurais mieux fait d'aller me coucher, et m'épargner ainsi la rédaction de cette lettre maladroite.

Au matin, tandis que je me détournai avec lassitude de mon bureau, Miss Jones me téléphona de nouveau. D'un ton très mesuré, comme quelqu'un qui s'applique à ne pas émettre de jugements hâtifs ou erronés, elle m'informa que sa nièce était partie. Elle avait secrètement préparé sa valise et s'était habillée en vitesse en pleine nuit. Notre ennemi nous avait berné, Betsy avait emporté Miss R. et Beth avec elle, nous ne savions ni quand, ni où.

## Projet de traduction

# Muriel Georges



Traduction littéraire et générale  
anglais-français, espagnol-  
français

163, avenue du Général Patton,  
bât. C  
35700 Rennes  
06 41 88 16 42  
muriel.georges.traduction@gmail.  
com

## Logiciels

- > Maîtrise de Trados et de la suite Office Microsoft

## Divers

- > Permis B avec véhicule.

## OBJECTIF

De formation littéraire, je cherche à exercer mes compétences en français et en langues étrangères, et varier mon expérience par la traduction d'ouvrages partiques aussi bien que par la traduction de presse ou d'œuvres de fiction.

## FORMATION

2004-2011

### Université Rennes II

#### Master Lettres

- > Obtenu mention bien, spécialité littérature comparée. Rédaction d'un mémoire sur le sublime dans l'œuvre de Virginia Woolf, Henry Miller, et Jean Giono.

#### Licence Anglais

2011-2013

### Université d'Angers

#### Master professionnel traduction

- > Traduction générale et littéraire.

## EXPÉRIENCE

Depuis janvier 2012

### Traductrice indépendante

- > Traduction technique : brochures commerciales, manuels d'utilisateur, sites Internet. Domaines : industrie pharmaceutique, nouvelles technologies.

Décembre 2012

### Stage au service traduction du Courrier International

- > Traduction d'articles d'actualités et de fond, de l'espagnol et de l'anglais vers le français.

## BÉNÉVOLAT ET LOISIRS

- > Co-fondatrice et secrétaire de l'association de création littéraire *Les Chemins de traverse* ([www.itineraire-bis.org](http://www.itineraire-bis.org))
- > Membre du comité de lecture de l'association *Présence d'esprits*.
- > Lecture : roman historique, fantastique, littérature d'épouvante.
- > Écriture : publications de quelques nouvelles (voir : <http://malorielecritures.blogspot.fr/p/qui-je-suis.html>). En phase de corrections sur un premier roman fantastique.

---

## Présentation de l'auteur

---

Shirley Jackson est née en 1916 à San Francisco. Issue des classes moyennes aisées, elle se marie à un critique littéraire, Stanley Edgar Hyman, avec qui elle aura quatre enfants. Fumeuse invétérée, en surpoids, elle décède d'une crise cardiaque dans son sommeil en 1965. On la connaît assez peu en France, où son œuvre la plus célèbre est sans doute *Maison hanté* (*The Haunting of Hill House*), paru pour la première fois en 1979 à la Librairie des Champs-Elysées, collection le Masque Fantastique, puis en 1993 dans la collection « Terreur » de Pocket, traduit à chaque fois par Dominique Mols. Ce roman a été adapté au cinéma à deux reprises, d'abord dans *La Maison du diable* (*The Haunting*) par Robert Wise en 1964, puis dans le film *Hantise* (*The Haunting*) de Jan de Bont en 1999.

En revanche, aux États-Unis, Shirley Jackson a connu la célébrité dès 1948 avec sa nouvelle *The Lottery*, parue dans le journal *The New Yorker*. D'après le site officiel de l'auteur, cette nouvelle est toujours étudiée aujourd'hui dans les lycées américains<sup>62</sup>. Elle écrit ensuite de nombreuses nouvelles, six romans, ainsi que deux ouvrages autobiographiques et des histoires pour les enfants. Elle a influencé de grands auteurs anglo-saxons très connus en France, tels que Stephen King, Neil Gaiman, ou Richard Matheson. Elle a même donné son nom à une récompense littéraire, qui, selon le site du Shirley Jackson Awards, récompense des œuvres d'épouvante psychologique, de l'horreur, et du fantastique.

Récemment, une œuvre de Jackson a été retraduite : il s'agit de *We have always lived in the castle*<sup>63</sup>, retraduit par Nous avons toujours vécu au château, et sorti sous l'étiquette policier dans la

---

<sup>62</sup> <http://shirleyjackson.org/>

<sup>63</sup> *Nous avons toujours habité le château*, première traduction en 1979, Librairie des Champs-Élysées, coll. Le Masque fantastique, puis en 1999 chez Pocket, coll. Terreur, traduction de Irène de Cambeur et Françoise Maleval

collection Rivages/Noir des éditions Rivages<sup>64</sup>. Il serait intéressant de poursuivre ce travail de retraduction, car toutes les traductions ont entre 15 et 10 ans et sont parues dans une collection d'épouvante dont seuls se souviennent les fans du genre et dont il est désormais impossible de se procurer les livres hors marché de l'occasion.

Ce projet de traduction s'inscrit dans un autre, plus vaste, celui de traduire et retraduire des auteurs assez méconnus en France, dont l'œuvre n'a été que partiellement traduite à l'époque de la collection Pocket Terreur, qui n'existe plus depuis le début des années 2000. Aujourd'hui, il n'existe quasiment plus de collections consacrées à l'épouvante, et j'aimerais travailler en collaboration avec un éditeur pour faire découvrir ou redécouvrir ces auteurs anglo-saxons. En effet, il existe d'autres auteurs d'épouvante que Stephen King ou Graham Masterton, qui méritent tout autant d'être connus. Parmi eux, on peut citer Michael McDowell, Graham Joyce, ou des auteurs plus anciens comme Algernon Blackwood.

---

## Présentation de l'œuvre

---

*The Bird's Nest*, paru en 1954, n'est pas à proprement parler un roman d'épouvante, sauf si on s'aventure dans des appellations telles que « horreur psychologique » ou « épouvante intimiste ». Tous les romans de Shirley Jackson relèvent de ce genre très particulier, où le fantastique n'est parfois qu'effleuré, mais ils comportent tous une dimension « d'inquiétante étrangeté ». Shirley Jackson nous présente un fantastique profondément ancré dans la quotidienneté et la banalité, dont l'auteur souligne le côté triste et vide avec un humour souvent grinçant, avant d'introduire subtilement le malaise. Dans sa célèbre nouvelle *La Loterie*, par exemple, la tension monte progressivement : le récit s'ouvre sur une scène banale de loterie communale, un événement a priori peu remarquable et sans danger, mais on comprend peu à peu que l'enjeu est bien plus grave que ce qu'on

---

<sup>64</sup> 2012, traduction de Jean-Paul Gratias

imaginait d'abord, et qu'il s'agit en fait de tirer au sort un bouc émissaire qui sera lapidé par les villageois.

*The Bird's Nest* relate l'histoire d'Elizabeth, une jeune femme de vingt-trois ans sans histoires. C'est une employée de musée que personne ne remarque, et dont la vie est vide et monotone. Mais son équilibre mental vacille et elle souffre de pertes de conscience pendant lesquelles elle se comporte de manière aberrante, et dont elle n'a aucun souvenir par la suite. On finit par comprendre qu'elle a en fait développé plusieurs personnalités, dont l'une d'entre elle, Betsy, va tenter de prendre le contrôle de l'entièvre personnalité d'Elizabeth.

Le personnage d'Elizabeth fait penser à celui d'Eleanor dans *The Haunting of Hill House*, vide, effacée, sans consistance. Les personnages de Shirley Jackson - et l'héroïne de *The Bird's Nest* ne fait pas exception - sont en général complètement ignorants de leur propre folie, ce qui amplifie encore cette sensation de malaise si caractéristique de son œuvre. C'est parce que ces personnages semblent banals qu'ils en deviennent d'autant plus inquiétants lorsqu'on les voit basculer dans la folie.

*The Bird's Nest*, bien que le sujet qu'il évoque soit maintenant familier pour la plupart des lecteurs, n'en demeure pas moins profondément fascinant, grâce à l'atmosphère d'étrangeté que parvient à instaurer l'auteur, et par le caractère intrigant de l'affaire. On plonge dans la psychologie du personnage et, de sous-entendus en allusions, on comprend peu à peu ce qui se passe dans la tête de cette jeune fille qui est tout simplement en train de perdre le contrôle d'elle-même, on découvre, toujours à demi-mots, ce qui a provoqué cette fissure.

Le roman est inspiré d'une histoire vraie, le cas d'une jeune femme développant quatre personnalités, et dont le psychiatre Morton Prince a fait un livre, *The Dissociation of a Personality*, en 1905. Jackson a suivi scrupuleusement les développements de l'étude du cas de cette patiente, et on pourrait presque dire que *The Bird's Nest* est une version romanesque de l'essai de Prince. De ce fait, le roman est aussi intéressant du point de vue dramatique que du point de vue psychologique. Et bien qu'il soit ancré dans un milieu socio-culturel identifiable, l'Amérique des années 50, l'intrigue en elle-même, la finesse de la psychologie des personnages et la dramaturgie mise en

place au travers d'une sombre histoire familiale ne manqueront pas de passionner les lecteurs d'aujourd'hui.

---

## Présentation des extraits

---

Les deux extraits que j'ai choisi permettent de saisir l'ambiance et le style du roman et je l'espère, captiveront l'attention. Le premier présente le personnage d'Elizabeth, et le deuxième se situe chez les Arrow, un couple d'ami de tante Morgen, où Elizabeth subit une crise grave durant laquelle l'une de ses personnalités prend le dessus sans qu'elle en ait conscience. Dans ce passage, on saisit bien à la fois l'humour et l'inquiétante étrangeté du style de Jackson.

## Extrait 1

Elizabeth Richmond was twenty-three years old. She had no friends, no parents, no associates, and no plans beyond that of enduring the necessary interval before her departure with as little pain as possible. Since the death of her mother four years before, Elizabeth had spoken intimately to no person, and the aunt with whom she lived required little of her beyond a portion of her weekly pay and her prompt presence at the dinner table. Although she had arrived daily at the museum for two years, since her employment the museum had been in no way different; the letters signed “per er” and the endless listings of exhibits vouched for by E. Richmond were the outstanding traces of her presence. There were half a dozen people who spent their time in the same office, and half a dozen others who occupied other offices on the third floor, and all of these knew Elizabeth, and said “Good morning to her, and even “How are you today?” – this on particularly bright spring mornings – but those of them who, in philanthropy or mortal kindness, had endeavored to become more friendly with her had found her blank and unrecognizing. She was not even interesting enough to distinguish with a nickname: where the living, engrossed daily with the fragments and soiled trivia of the disagreeable past, or the vacancies of space, kept a precarious hold on individuality and identity, Elizabeth remained nameless; she was called Elizabeth or Miss Richmond because that was the name she had given when she came, and perhaps if she had fallen down the hole in the building she might have been missed because the museum tag reading Miss Elizabeth Richmond, anonymous gift, value undetermined, was left without a corresponding object.

Elizabeth Richmond avait vingt-trois ans. Elle n'avait pas d'amis, pas de parents, pas de proches, et aucun projet à part celui de subir le reste de sa vie en souffrant le moins possible. Depuis la mort de sa mère quatre ans auparavant, Elizabeth ne s'était confiée à personne, et sa tante, avec qui elle vivait, lui demandait seulement une partie de son salaire hebdomadaire et sa ponctualité pour le dîner. Bien qu'elle se rende au musée tous les jours depuis deux ans, son travail n'avait changé en rien depuis son arrivée. Les lettres qu'elle signait par procuration et la liste interminable des pièces répertoriées par E. Richmond constituaient les seules traces perceptibles de sa présence. Une demi-douzaine d'employés passait ses journées dans le même bureau, et une autre demi-douzaine travaillait dans d'autres pièces de l'étage, et tout le monde connaissait Elizabeth. On lui disait bonjour, et même « Comment allez-vous aujourd'hui ? » – uniquement par beau temps – mais ceux qui avaient tenté, par philanthropie ou par humanité, de se lier d'amitié avec elle l'avaient trouvée fade et inattentive. Elle n'était même pas assez intéressante pour mériter un sobriquet. Là où les vivants, qui s'absorbaient quotidiennement dans l'étude des rebuts d'un passé déplaisant ou dans la contemplation du néant, conservaient une emprise précaire sur les concepts d'individualité et d'identité, Elizabeth demeurait anonyme. On l'appelait Elizabeth ou Miss Richmond, puisque c'était ainsi qu'elle s'était présentée en arrivant, et sans doute serait-elle regrettée si elle tombait dans le trou dans le mur, parce que l'étiquette sur laquelle on pouvait lire « Miss Elizabeth Richmond, don anonyme, valeur indéterminée », avait été abandonnée sans l'objet correspondant.

## Extrait 2

Mr. Arrow was going to get them some sherry, Mr. Arrow hoped they would take a chocolate, Mr. Arrow was willing to break the ice with a song, if anyone liked; Mrs. Arrow wondered if Elizabeth was not getting thin, and the lights danced on the glass of the picture where the roses and peonies were massed in the country garden. Elizabeth identified a disturbance; she was getting one of her headaches. She rubbed the back of her neck against the chair, and moved uneasily. The headache began, somehow, at the back of her head and progressed, creeping and fearful, down her back; Elizabeth thought of it as a living thing moving down her backbone, escaping from her head by the narrow avenue which was her neck, slipping onto and conquering her back, taking over her shoulders and finally settling, nestled in safety, in the small of her back, from which it could not be dislodged by any stretching or rubbing or rolling; to a large extent her rubbing the back of her neck was an attempt to cut off the path of this live pain; firm enough rubbing might make it turn back, discouraged, and keep only to her head; “—museum?” Mrs. Arrow asked her.

“I beg your pardon?” Elizabeth said to Mrs. Arrow.

“Are you well, Elizabeth?” Mrs. Arrow asked, peering. “Do you feel all right?”

“I have a headache;” Elizabeth said.

“Again?” Aunt Morgen asked.

Mr. Arrow allait leur chercher du sherry, Mrs Arrow espérait qu'elles prendraient un chocolat, Mr. Arrow voulait rompre la glace avec une chanson si le cœur leur en disait, Mrs. Arrow se demandait si Elizabeth n'avait pas maigri, et les lueurs dansaient sur le verre protégeant le tableau où les roses et les pivoines décoraient un jardin champêtre. Elizabeth identifia une gêne : elle commençait à avoir mal à la tête. Elle se frotta le bas de la nuque contre le dossier de son fauteuil et s'agita, mal à l'aise. Le mal de tête parut naître à l'arrière de son crâne et progresser, craintif et insidieux, dans son dos. Pour Elizabeth, il s'agissait d'une créature vivante qui rampait le long de sa colonne vertébrale, qui s'échappait de son crâne par l'allée exigüe de son cou, s'emparant de ses épaules et s'installant finalement dans le nid étroit et sûr de ses reins, là où aucun mouvement de frottement, de roulement ou d'étirement ne pourrait la déloger. Dans une large mesure, quand elle se frottait le bas de la nuque, elle tentait en réalité de bloquer l'avancée de cette douleur vivante ; et si elle se frottait avec suffisamment de vigueur, peut-être que la douleur s'en retournerait, découragée, et resterait dans sa tête ; « ...au musée ? questionnait Mrs. Arrow.

— Je vous demande pardon ? dit Elizabeth à son hôte.

— Est-ce que tu te sens bien ? interrogea Mrs. Arrow en l'examinant. Tout va bien ?

— J'ai mal à la tête, répondit Elizabeth.

— *Encore* ? s'exclama tante Morgen.

“It will go away,” Elizabeth said, sitting still. Mr. Arrow would bring her an aspirin, and thought he might better not sing until her poor head was better; Mr. Arrow remarked smilingly to Aunt Morgen that frequently the headtones of the human voice were most irritating to the sensitive membranes of the brain, although, of course, many people found it soothing to be sung to when their heads ached. Mrs. Arrow had a kind of headache pill which she had always found more efficacious than aspirin, and would be delighted to bring one to Elizabeth; Mrs. Arrow herself always took two of these pills, but felt that Elizabeth had better not at first venture more than one. Aunt Morgen thought that Elizabeth should have her eyes examined, because these headaches came so often, and Mr. Arrow told about the headaches he had had before he got *his* glasses. Mrs. Arrow said that she would be very happy to go and get Elizabeth one of her headache pills if Elizabeth thought it could help and Elizabeth said untruthfully that she felt better now, thank you. Because everyone was looking at her she picked up the glass of sherry which Mr. Arrow had poured for her, and sipped at it daintily, loathing the underneath bitter taste of it, and feeling her head swim sickeningly.

“—to breed Edmund,” Mrs. Arrow was saying to Aunt Morgen. “It seems like a long way to go, of course, but we felt, Vergil and I, that it was worth it.”

“Got to take a lot of care with that kind of thing,” Mr. Arrow said.

“I remember,” Aunt Morgen began, “when I was about sixteen—”

“Elizabeth,” Mrs Arrow said, are you *sure* you feel all right?”

Everyone turned again and looked at her, and Elizabeth, sipping at her sherry, said, “I feel fine now, really.”

— Ça va passer », dit Elizabeth, sans bouger. Mr. Arrow lui apporterait une aspirine, et notait qu'il serait préférable de ne pas chanter avant que sa pauvre tête ne soit soulagée ; il commenta en souriant à l'intention de tante Morgen que les intonations les plus aiguës de la voix humaine peuvent affecter sensiblement les délicates membranes du cerveau, bien que, cela va sans dire, la plupart des gens trouvent la musique apaisante lorsqu'ils ont mal à la tête. Mrs Arrow avait des cachets contre les maux de tête qu'elle avait toujours trouvés beaucoup plus efficaces que l'aspirine, et elle serait ravie d'en chercher un pour Elizabeth ; elle-même en avait avalé deux, mais pour une première fois, Elizabeth ferait mieux d'en prendre un seul.

L'opinion de tante Morgen était de lui faire examiner les yeux, parce que ces maux de tête étaient si fréquents, et Mr. Arrow en profita pour évoquer les maux de tête dont il avait lui-même souffert avant de se faire prescrire des lunettes. Mrs. Arrow se ferait un plaisir d'apporter un cachet à Elizabeth, si cela pouvait aider, mais Elizabeth mentit : elle se sentait mieux à présent, merci. Comme tout le monde la regardait, elle prit le verre de sherry que lui avait préparé Mr. Arrow, et sirota délicatement le breuvage tout en détestant son arrière-goût amer. Un vertige nauséieux lui faisait tourner la tête.

« ... Pour la saillie d'Edmund, disait Mrs. Arrow à tante Morgen. Cela s'annonçait difficile, bien sûr, mais Vergil et moi sentions que ça en valait la peine.

— Il faut être très prudent avec ce genre de chose, commenta Mr. Arrow.

— Je me souviens, commença tante Morgen, quand j'avais environ seize ans...

— Elizabeth, dit Mrs. Arrow, tu es bien sûre que tu te sens bien ? »

Tout le monde se tourna de nouveau dans sa direction, et Elizabeth, sirotant son sherry, dit : « Je vais bien maintenant, vraiment.

"I don't like the way that girl looks," Mrs. Arrow said to Aunt Morgen, and shook her head worriedly, "she doesn't look well, Morgen."

"Peaked," Mr. Arrow amplified.

"She used to be strong as a horse," Aunt Morgen said, turning to look intently at Elizabeth. "Lately she's been getting these headaches and back aches and she hasn't been sleeping at all well."

"Growing pains," Mrs. Arrow said tentatively, as though there was still a chance that it might turn out something worse. "She could be working too hard, too."

"Young girls," said Mr. Arrow profoundly.

"How old *is* Elizabeth?" Mrs. Arrow asked. "Sometimes when a girl spends too much of her time alone..." She gestured delicately, and dropped her eyes.

"I'm all right," Elizabeth said uneasily.

"Fanciful," Mr. Arrow said, with a gesture reminiscent of Mrs. Arrow's. "Wrong ideas," he added.

"I've been wondering if she ought to see Doctor Ryan," Aunt Morgen said. "This business of not sleeping..."

"Always just as well to go with the *first* symptoms," Mrs. Arrow said firmly. "You never know what might turn up *later*."

"General check-up," said Mr. Arrow roundly.

"I think so," Aunt Morgen said. She sighed and then smiled at Mr. and Mrs. Arrow. "It's a great deal responsibility," she said, "my own sister's child, and yet it's not as though I've been much of a *mother*."

"*No* one could have been more conscientious," Mrs. Arrow declared, immediately and positively. "Morgen, you must *not*, you simply must *not*, blame yourself; you've done a *splendid* job. Vergil?"

— Elle a un air qui ne me plaît pas, dit Mrs. Arrow en secouant la tête avec inquiétude : Elle n'a pas l'air bien, Morgen.

— Patraque, renchérit Mr. Arrow.

— Autrefois, elle avait une santé de fer, dit tante Morgen en se tournant pour regarder attentivement Elizabeth. Ces derniers temps, elle a des maux de tête et de dos, et elle dort très mal.

— Des douleurs croissantes, hésita Mrs. Arrow, comme s'il était encore possible que le problème s'avère plus grave. Peut-être qu'elle travaille trop dur, aussi.

— Les jeunes filles... dit Mr. Arrow d'un air pénétré.

— Quel âge a-t-elle, au juste ? demanda Mrs. Arrow. Parfois, quand une jeune fille passe trop de temps seule... » Elle esquissa un geste délicat et baissa les yeux.

« Je vais bien, assura Elizabeth, mal à l'aise.

— Elles commencent à avoir de drôles d'idées, dit Mr. Arrow avec un geste semblable à celui de Mrs. Arrow. Des mauvaises idées, ajouta-t-il.

— Je me demande si elle ne devrait pas voir le docteur Ryan, dit tante Morgen. Avec ces problèmes d'insomnie...

— Il faut toujours consulter dès les premiers symptômes, martela Mrs. Arrow. On ne sait jamais ce qui peut arriver après.

— Un examen complet ! approuva Mr. Arrow avec force.

— Vous avez raison », dit tante Morgen. Elle soupira et sourit à Mr. et Mrs. Arrow. « C'est une lourde responsabilité. La fille de ma propre sœur... et pourtant, j'ai bien peur de ne pas vraiment avoir été une mère pour elle.

— Personne, personne n'aurait pu être plus consciencieux, s'exclama aussitôt Mrs. Arrow. Morgen, en aucun cas tu ne dois te faire des reproches, tu as fait un travail for-mi-da-ble ! Vergil ?

“Fine job,” said Mr. Arrow hastily. “Often thought about it.”

“I’ve always tried to think of her as though she was my own,” Aunt Morgen said, and the sudden quick smile she sent across the room to Elizabeth made the words

almost pathetic, because they were true. Elizabeth smiled back, and rubbed her neck against the chair.

“—Edmund,” Mrs. Arrow was saying.

“But I don’t understand,” Aunt Morgen said. “Was the mother brown?”

“Apricot,” Mrs. Arrow said reprovingly.

“That was why we had to go so far out of town,” Mr. Arrow explained. “We wanted to get just the *right* color combination.

But of course,” he went on mournfully, “as it turned out, we could have saved ourselves a trip.”

“It *is* a shame,” Aunt Morgen said.

“So of *course* we *had* to take the black one,” Mrs. Arrow said, and shrugged, to show how helpless they had been.

“Mr. Arrow touched his wife on the shoulder. “All water under the bridge,” he said. “How about a little music? Elizabeth’s head all right?”

“Fine,” said Elizabeth.

— Du bon travail, dit Mr. Arrow avec empressement. J'y pense souvent.

— Je me suis toujours efforcée de la considérer comme ma propre fille », dit tante Morgen en souriant soudain à Elizabeth, ce qui fit paraître ses paroles presque pathétiques, car elles étaient sincères. Elizabeth lui rendit son sourire, et se frotta la nuque contre le dossier de sa chaise.

« ... Edmund, disait Mrs. Arrow.

— Mais je ne comprends pas. La mère était marron ?

— Abricot, rétorqua Mrs. Arrow dédaigneusement.

— C'est la raison pour laquelle nous avons dû nous éloigner autant de la ville, expliqua Mr. Arrow. Nous voulions exactement la bonne combinaison de couleur.

Mais à l'évidence, continua-t-il d'un ton lugubre, nous aurions pu nous épargner le voyage.

— C'est bien triste, approuva tante Morgen.

— Alors bien sûr, nous avons été bien obligés de prendre la noire », dit Mrs. Arrow en haussant les épaules comme pour souligner qu'ils n'avaient pas eu le choix.

Mr. Arrow prit sa femme par l'épaule. « De l'eau a coulé sous les ponts, dit-il. Que diriez-vous d'un peu de musique ? Comment va la tête d'Elizabeth ?

— Bien, répondit Elizabeth.

“Well, then,” said Mr. Arrow, moving with speed toward the piano. “Ruth? Care to play along?” As his wife rose and came toward the piano, Mr. Arrow turned to Aunt Morgen. “Which shall it be? Mandalay?”

“Lovely,” said Aunt Morgen, settling herself into her chair and reaching without formality for the sherry decanter. “Mandalay would be perfectly grand.”

Elizabeth opened her eyes then because instead of the sound of the piano playing the introduction to “The Road to Mandalay,” there was a silence, and then Mr. Arrow said, “Well, really.” He closed the music on the piano and said to Elizabeth, “I’m sorry. I *asked* if your head was all right. Really,” he said to Mrs. Arrow.

“He did, you know, Elizabeth,” Mrs. Arrow said. “I’m sure no one wants to *make* you listen.”

“I beg your pardon?” Elizabeth said, perplexed. “I *want* to hear Mr. Arrow sing.”

“Well, if it was a joke,” Aunt Morgen said, “it was in extremely poor taste, Elizabeth.”

“I don’t understand,” Elizabeth said.

“It’s all forgotten now, anyway,” Mr. Arrow said peaceably. “We’ll go ahead, then.”

— Tant mieux, dit Mr. Arrow en se hâtant vers le piano. Ruth ? Tu veux m'accompagner ? » Tandis que sa femme se levait pour le rejoindre, Mr. Arrow se tourna vers tante Morgen. « Que voulez-vous écouter ? Mandalay ?

— Splendide, dit tante Morgen en se calant dans son fauteuil, attrapant sans façons la carafe de sherry. Mandalay, c'est absolument parfait. »

Elizabeth ouvrit alors les yeux, car au lieu d'entendre le piano jouer la mélodie d'introduction de « On the Road to Mandalay », elle ne percevait que le silence. « Eh bien, ça par exemple... », dit Mr. Arrow. Il referma la partition et se tourna vers Elizabeth : « Je suis désolé. Je t'avais pourtant demandé si ton mal de tête allait mieux. Il faut me croire sur parole, ajouta-t-il à l'intention de Mrs. Arrow.

— C'est vrai, Elizabeth, il a demandé, confirma Mrs. Arrow. Je suis certaine que personne ici ne veut te *forcer* à écouter.

— Je vous demande pardon ? dit Elizabeth, perplexe. Je serais vraiment ravie d'écouter Mr. Arrow chanter.

— Si c'est une plaisanterie, intervint tante Morgen, elle est de très mauvais goût, Elizabeth.

— Je ne comprends pas, se défendit Elizabeth.

— C'est oublié, maintenant, assura paisiblement Mr. Arrow. Reprenons. »